N° 439 — Tome CXVII 1er Octobre 1916

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, M.-Y. BITAR, GEORGES BOHN, GABRIEL BOISSY,
E. DE CLERMONT-TONNERRE, FRANCISCO CONTRERAS, RAOUL DUFY,
ANDRÉ FONTAINAS, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, E. HERPIN,
CHARLES-HENRY HIRSCH, JEAN MARNOLD, ALEXANDRE MAVROUDIS,
CHARLES MERKI, PAUL MORISSE, JEAN NOREL, GIOVANNI PAPINI,
HENRY PUGET, HENRY SPIESS, FRITZ-R. VANDERPYL.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | **Étranger : 1 fr. 75.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVI

SOMMAIRE

—

N° 439. — 1er OCTOBRE 1916

M.-Y. Bitar	*Le Califat et la Guerre*	386
Raoul Dufy	*Quelques expressions de Remy de Gourmont*	401
E. de Clermont-Tonnerre	*Tardif envoi de fleurs*	410
Henry Spiess	*Poèmes*	418
André Fontainas	*Le Port d'Anvers*	420
Henry Puget	*Impressions d'Hôpital*	436
Gabriel Boissy	*Louange du Cyprès*	450
E. Herpin	*Le Combat des Dix : (Epopée d'une Compagnie bretonne au XIVe siècle)*	456
Fritz-R. Vanderpyl	*Marsden Stanton à Paris*, roman (I-VI)	460

REVUE DE LA QUINZAINE

Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	489
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	492
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	496
Jean Marnold	*Musique*	504
Henri Albert	*Lettres allemandes*	508
Giovanni Papini	*Lettres italiennes*	512
Francisco Contreras	*Lettres hispano-américaines*	519
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	528
Divers	*A l'Etranger :*	
	Allemagne (Henri Albert)	538
	Balkans (Alexandre Mavroudis)	542
	Belgique (Gustave Fuss-Amoré)	545
	Egypte (M. Y. Bitar)	552
	Suède (X.)	556
	A travers la Presse (Paul Morisse)	557
Charles Merki	*Variétés : L'Exposition des petits Fabricants*	560
Mercvre	*Publications récentes*	564
—	*Echos*	565

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME — PARIS (VI^e^)

Viennent de paraître :

ARTHUR JAMES BALFOUR

L'IDÉE DE DIEU ET L'ESPRIT HUMAIN

TRADUCTION DE J.-L. BERTRAND

M. Balfour, qui, au milieu de ses préoccupations d'homme d'État (1), a toujours consacré une notable partie de son activité à la spéculation philosophique, a publié, au mois de juin 1915, sous le titre de « Theism and Humanism », un ouvrage qui reproduit, avec les retouches exigées par le passage de la forme oratoire à l'exposition écrite, dix conférences prononcées par lui à Glasgow, au début de 1914. C'est la traduction de ce livre que M. J.-L. Bertrand soumet au public.

Avec une argumentation nouvelle, destinée aux intelligences qui se défient des subtilités de la métaphysique, M. Balfour reprend la thèse spiritualiste, dont il a toujours été le champion. Par l'analyse des notions de la connaissance et de nos tendances morales, il montre, dans ce nouvel ouvrage, que les raisons de sens commun en vertu desquelles nous ajoutons foi à la science, à la beauté, à la loi morale, possèdent exactement la même validité à l'égard de l'existence de Dieu.

Seuls, des esprits peu réfléchis s'étonneraient de ce que, au milieu des événements que nous traversons, la pensée de M. Balfour ne se soit pas distraite de ces questions. Ce sont précisément les grandes épreuves qui réveillent dans l'esprit humain l'écho de ces problèmes éternels.

Un volume de luxe in-8 carré (14×21), imprimé sur vélin de Rives..... 9 francs.

(1) M. Arthur-James Balfour est actuellement Premier-Lord de l'Amirauté Britannique.

PIERRE BERTRAND

L'AUTRICHE A VOULU LA GRANDE GUERRE

Ceci est le titre d'une contribution capitale à l'histoire diplomatique des origines de la guerre.

M. Pierre Bertrand démontre jusqu'à l'évidence, à l'aide des documents austro-hongrois eux-mêmes, que l'Autriche n'a pas voulu seulement le conflit avec la Serbie, mais qu'elle a voulu, aussi et surtout — quoi qu'en disent les défenseurs qu'elle trouve encore dans le monde — le conflit avec la Russie, c'est-à-dire la conflagration générale.

Un fort volume (15,5 × 25) de 500 pages, imprimé sur papier alfa vergé anglais. Prix : **7 fr. 50**.

EDITIONS DU MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris VI^e^)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

FRANCIS JAMMES

Le Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18 ..... 3.50

LÉON BLOY

Au Seuil de l'Apocalypse, 1913-1915. Pour faire suite au **Mendiant Ingrat**, à **Mon Journal**, à **Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne**, à **L'Invendable**, au **Vieux de la Montagne**, au **Pèlerin de l'Absolu**. Vol. in-18..... 3.50

REMY DE GOURMONT

Pendant l'Orage. Préface de JEAN DE GOURMONT. Vol. petit in-18 ..... 2 »

PAUL FORT

Ballades Françaises, 1^re^ Série. Avec une Préface nouvelle de PIERRE LOUYS. Nouvelle édition revue et augmentée. Vol. in 18..... 3.50

Un livre dont la lecture s'impose.

Maurice Muret (*La Gazette de Lausanne*).

Lisez le livre si probant, si vivant, si passionnant de M. André Chéradame *Le Plan Pangermaniste Démasqué*. C'est une œuvre probe et documentée.

A. Aulard, professeur à la Sorbonne.

M. Chéradame explique sous une forme frappante et par de nombreuses cartes l'immense danger que représentent pour le monde entier les ambitions pangermanistes.

(*La Revue de Paris*).

Ses nombreux voyages d'études ont donné à M. Chéradame sur ces questions, dont il avait bien vu qu'elles étaient vitales, une compétence toute spéciale dont on ne peut pas accepter toutes les conclusions mais que doit connaître quiconque s'intéresse à l'avenir de l'Europe.

(*Le Correspondant*).

C'est ce caractère d'information directe, de conclusion d'une longue suite d'enquêtes conduites à l'étranger qui donne à l'ouvrage de M. André Chéradame sa valeur et son intérêt.

(*La Liberté*).

En un livre fort intéressant, *Le Plan Pangermaniste Démasqué*, M. André Chéradame nous explique comment l'ambition de l'Allemagne était de réaliser une ligne Hambourg-Golfe Persique, lui permettant de mettre la main sur l'Autriche-Hongrie, les Balkans et l'Empire ottoman et d'acquérir une extraordinaire puissance économique.

Edouard Herriot, Sénateur du Rhône.

(*La Dépêche de Toulouse*).

La connaissance du plan pangermaniste, tel qu'il est exposé avec clarté et précision dans ce livre d'une documentation nombreuse et sûre, fait apparaître en pleine clarté la cause lointaine et profonde de la guerre déchaînée par l'Allemagne ; elle en explique les causes immédiates et dévoile la formidable manœuvre allemande en préparation avec tous les moyens mis en œuvre pour arriver à la domination universelle.

(*La Revue des Deux Mondes*).

Chéradame peut se flatter de dire qu'après son livre, s'il y a quelque part des dupes de la Pangermanie, c'est que ces dupes n'auront pas voulu l'entendre et le comprendre. Nous le félicitons d'avoir écrit une étude qui a la valeur d'un *acte* politique.

(*Le Rappel*).

Que les Français à qui leurs occupations n'ont pas laissé le temps d'approfondir les problèmes moraux et matériels soulevés par la présente guerre, la véritable solution à leur donner, *fassent l'acquisition de ce livre et se pénètrent des idées de l'auteur.*

Lieutenant-colonel Pris (*Le Radical*).

Nous ne pouvons que recommander la lecture complète de *Le Plan Pangermaniste Démasqué*. On y trouvera, méthodiquement exposés, une longue série de faits dont la connaissance est indispensable en ces temps-ci à tout bon citoyen...

Pour tout lecteur attentif, les principales conclusions de M. Chéradame sont irréfutables.

Auguste Gauvain (*Le Journal des Débats*).

Je recommande le livre si instructif de M. Chéradame à la plus sérieuse attention pour trois raisons :

D'abord M. Chéradame occupe une place éminente parmi le très petit nombre d'hommes politiques qui, en temps utile, ont averti l'Europe du danger allemand. Le fait que dans le passé il s'est montré un véritable prophète lui donne un titre tout spécial à être entendu quand il expose ses vues sur le présent et sur le futur.

Secondement, je suis fortement convaincu que le diagnostic de M. Chéradame sur la situation présente est juste dans toutes ses lignes essentielles.

En troisième lieu, en dépit de l'énorme « littérature » suscitée par la guerre, je doute fort que l'aspect particulier de la situation que M. Chéradame veut faire connaître à l'opinion publique soit encore complètement « réalisé » par celle-ci.

Lord Cromer.

A découper et à envoyer à MM. PLON, NOURRIT et Cie, éditeurs, 8, rue Garancière, Paris

Veuillez m'expédier franco-domicile,

Le Plan Pangermaniste Démasqué, *par* André Chéradame.

Ci-joint un mandat de 4 francs.

Adresse : .....

.....

Signature :

Vous avez un immense intérêt
à ce que la paix soit
durable et réparatrice

Lisez donc : **ANDRÉ CHÉRADAME**

Le Plan pangermaniste démasqué

Le redoutable Piège berlinois de "LA PARTIE NULLE"

31 cartes originales et saisissantes exposent les problèmes essentiels pour l'avenir de tous posés par la guerre.

356 pages, pages, prix : **4** francs.

Après la lecture de cet ouvrage capital votre opinion puissamment documentée deviendra une véritable force pour les gouvernements alliés.

Vous contribuerez alors à la Victoire

NE VOUS CONTENTEZ PAS DE LIRE CE LIVRE,
FAITES-LE LIRE,
ENVOYEZ-LE A VOS " POILUS " DANS LES TRANCHÉES.

Afin de faciliter la diffusion si nécessaire de ce livre, il sera adressé recommandé à domicile sans supplément de prix.

Envoyer mandats, 4 francs net, à Plon, éditeur, 8, rue Garancière, Paris

APPRÉCIATIONS SUR CET OUVRAGE

Dans ce livre remarquable, M. Chéradame a rassemblé toutes les preuves matérielles et morales indiscutables qui permettent d'établir, sans contestation possible, que l'Allemagne a fait et continue la guerre pour réaliser le plan germananiste élaboré de 1895 à 1911.

(*Le Polybilion*).

La documentation et les constatations géographiques de ce livre resteront comme un monument pour tous ceux qui suivent de près l'action de nos ennemis.

GEORGES LEYGUES,
Président de la Commission
des Affaires extérieures de la
Chambre des députés.

Un livre admirable de précision et de clarté, l'un des plus lumineux et des plus courageusement vrais qu'aient inspirés les événements actuels.

ALBERT BONNARD, du *Journal de Genève*.

(Voir au dos la suite et la partie à découper.)

LE CALIFAT ET LA GUERRE

La « question musulmane », dans sa forme contemporaine, est soumise à un fait capital : aussi bien en Asie qu'en Afrique, l'Islâm, à part quelques exceptions, s'est vu imposer le protectorat des Grandes Puissances chrétiennes. Ce mouvement, déclenché dès la fin du XVIII^e siècle, ne s'est point arrêté depuis ; et l'on est en droit de se demander si, à la faveur des circonstances actuelles, les exceptions qui existent encore ne vont pas, d'une façon ou d'une autre, disparaître bientôt.

Les problèmes posés par la situation présente de l'Islâm sont nombreux et divers : politiques, économiques, religieux. Celui du Califat est sans contredit le plus important. Quelles en sont les données ?

I

Moïse et Jésus furent des fondateurs de religion. Mahomet fut *en plus* un « Chef d'Etat ». Il a exercé les deux pouvoirs spirituel et temporel, tradition qui s'est conservée jusqu'à nos jours. Elle a passé dans le Droit Public ottoman. Mahomet V, on le sait, n'est pas seulement l'Empereur des Turcs. Il est aussi le « Commandeur des Croyants » et le « Vicaire du Prophète Mahomet sur terre ». Son nom est invoqué dans les prières canoniques aussi bien en Turquie qu'en Egypte, en Tunisie et aux Indes. « *Obéissez à Dieu et obéissez au Prophète et obéissez à celui d'entre vous qui détient le commandement* », a prescrit le Livre (1).

L'Empire ottoman *non encore démembré* possède au maxi-

(1) Coran, IV, 62.

mum 15 millions de sujets musulmans alors qu'à l'heure actuelle, *et avant qu'elles aient recueilli leurs héritages respectifs dans la succession de l'* « *Homme malade* », l'Angleterre en possède 72 millions ; la France 35 millions ; la Russie 18 millions et l'Italie 3 millions. Total : 125 millions (1). Or, peut-on laisser au Sultan de Turquie, devenu le vassal de l'Allemagne, et qui n'a que *quinze* millions de sujets mahométans, l'autorité califale qu'il exerce sur les *cent vingt-cinq* millions d'adeptes de Mahomet soumis aux Puissances de la Quadruple-Entente ?

Il est vrai qu'en beaucoup de régions cette autorité est plutôt fictive que réelle. L'échec de la « Guerre-Sainte », proclamée par Mahomet V le 14 novembre 1914, en est une preuve éclatante. Mais n'est-il pas à craindre que la mainmise allemande sur le pouvoir religieux islamique puisse exercer demain, avec efficacité, l'action qui n'a pas pu être efficace aujourd'hui ?...

Cette question aurait déjà fait l'objet d'études approfondies et de négociations importantes entre les Puissances qui ont des sujets musulmans.

Comment sera-t-elle résolue ? Le Sultan de Turquie — s'il doit exister à la fin de cette guerre une Turquie — restera-t-il le Vicaire de Mahomet, le Commandeur des Croyants, le Calife ?

Nous ne nous flattons pas d'être dans les secrets d'Allâh. Si Mahomet V doit être dépossédé de son titre religieux de « Successeur du Prophète » par les Puissances de la Quadruple-Entente — solution qui, logiquement, s'impose — le Monde Musulman n'en sera point troublé. On a bien soutenu le contraire (2). Mais il est vain, croyons-nous, de craindre une révolution générale de l'Islâm au cas où des « Infidèles » prendraient indirectement l'initiative de supprimer au vassal turc de Guillaume II sa fonction califale.

Cette crainte est sans fondement parce que l'autorité religieuse du Sultan de Constantinople n'est plus aujourd'hui l'autorité puissante et universelle que détenaient autrefois les

(1) Les statistiques exactes n'étant pas le fort des peuples musulmans, ces chiffres sont approximatifs. Voyez néanmoins L. de Contenson, *Chrétiens et Musulmans* (Plon-Nourrit, 1901). Voyez en outre d'autres références indiquées dans la *Revue de Paris*, du 15 janvier 1916, p. 427, *note*.

(2) Cf. Anonyme, *L'Islam et la guerre*, dans *Le Matin* du 10 novembre 1915.

Califes de Médine, de Damas ou de Badgad. En Turquie même, cette autorité est contestée par plus d'un jurisconsulte musulman — nous verrons pourquoi. Si le nom de Mahomet V est invoqué pendant les prières canoniques en Tunisie — ce qui est une pure formalité, — par contre la prière est faite, en Algérie, au nom des « Compagnons du Prophète ». Le Sultan de Turquie n'exerce aucun pouvoir au Maroc, puisque le Souverain de ce pays est considéré comme descendant authentique de Mahomet, donc ayant droit à ce que les prières des Fidèles soient faites en son nom. Aussi les Marocains appellent-ils les bénédictions d'Allâh sur leur propre Sultan. Celui-ci n'est d'ailleurs pas le seul à se proclamer descendant direct du Prophète. L'*Imâme* de Mascate se réclame aussi de cette noble et sainte origine. Quant à l'Emir d'Afghanistan, il invoque un autre titre : une des qualités requises par le droit musulman pour l'exercice du Califat étant l'indépendance, cet Emir soutient qu'ayant seul, en fait, cette qualité dans toute sa plénitude, il a seul droit au titre et à la fonction de Vicaire de Mahomet. Aux Indes, en Afrique centrale et occidentale, l'autorité de Mahomet V est plutôt vague. Sur la côte orientale d'Afrique et dans l'île de Zanzibar, cette autorité subit les vicissitudes du temps présent. En Arabie, le pouvoir du *Charîf* de la Mecque est bien plus prépondérant que celui du Calife de Stamboul. Reste l'Egypte.

L'Egypte est la tête pensante de l'Islâm. Quelle attitude prendra-t-elle donc le jour où le Sultan de Constantinople ne sera plus le Commandeur des Croyants ?

Nous avons là-dessus les déclarations formelles d'un des chefs du panislamisme, Saïyid Alî Yoûssouf (1863-1913), déclarations faites à M. André Duboscq, qui les a publiées dans *Le Temps* (1). Rappelons que M. Duboscq fut reçu par le fondateur de la grande presse musulmane après les défaites de la Turquie en Tripolitaine et dans les Balkans. Il est bon d'ajouter que le directeur d'*Al Mouaïyad* (2), qui devait occuper avant sa mort une des plus hautes fonctions religieuses de l'Islâm, fut un grand défenseur de la politique panislamique d'Abd'oul Hamîd II. Les faveurs du Sultan déchu ne lui ont d'ailleurs pas manqué...

(1) N° du 28 mars 1913.
(2) Le plus grand des journaux musulmans, fondé au Caire en 1889. A la suite de la mort de son fondateur, ce journal est bien tombé...

Le mouvement arabe — a déclaré Saïyid Alî au publiciste français — n'est nullement dirigé contre le Khalifat du Sultan.

Nous tenons, et moi tout le premier, à conserver le Khalifat actuel *à moins que les jeux d'enfants auxquels on se livre là-bas ne continuent, auquel cas les bouleversements qui pourraient survenir retomberaient sur la tête des responsables*. Pour l'instant nous ne recherchons qu'à assurer l'autorité du Sultan, *tout en préparant une puissance en réserve*. Nous consolidons un édifice ébranlé *et nous réunissons des matériaux pour le cas où, malgré nos efforts, l'édifice s'écroulerait et où un nouveau deviendrait nécessaire...*

Jeux d'enfants auxquels on se livre *là-bas*... édifice *ébranlé*... — certes Saïyid Alî voyait déjà le commencement de la fin.

D'ailleurs l'histoire des divers Empires musulmans qui se sont succédé est pleine d'exemples de dépositions califales qui furent presque toujours sanglantes.

Des quatre Califes Patriarcaux — *Ar Râchidoûne* (1) — Oumar (634-644), Outhmâne (644-656) et Alî (656-661) furent assassinés. Bien que l'ardeur de la foi fût à cette époque intense, cela n'empêcha pas la fin tragique de ces malheureux « Vicaires », qui avaient été les compagnons du Prophète. Et le Monde Musulman n'en fut point ébranlé...

De la dynastie des Oumaïyades (2), trois Califes trouvèrent une mort violente : Marwâne Ibn'oul Hakame (684-685), étranglé; Walîd II (743-744) et Marwâne Ibn Mouhammad Ibn Marwâne (744-749).

Sous les Abbassides (3) le nombre des dépositions califales, presque toujours suivies d'effusion de sang, augmente. Est-il besoin de rappeler l'assassinat d'un des fils de Hâroûne Ar Rachîd, Al Amîne (809-813), qui avait succédé à son père; l'égorgement d'Al Moutawakkil (847-861), le meurtre d'Al Mousta'îne (862-866); la fin d'Al Mou'tazz (866-869), enterré vivant; le sort de son successeur Al Mouhtadî (869-870); celui d'Al Mouqtadir (908-932), d'Al Qâhir (932-934), d'Al Mouttaqî (940-944), d'Al Moustakfî (944-946), d'Al Moustarchid (1118-1135) et d'Ar Râchid (1135-1136) ?...

(1) On appelle ainsi les quatre premiers successeurs de Mahomet. Ils régnèrent de 632 à 661.

(2) Cette dynastie régna à Damas de 661 à 749.

(3) Cette dynastie régna à Bagdad, puis au Caire, de 749 à 1517.

On creva les yeux à plus d'un de ces Califes infortunés, et tous subirent, avant leur mort, des supplices cruels (1).

Il est à noter que ces multiples et sanglantes dépositions califales n'avaient souvent pas d'excuse. Elles étaient d'inspiration anarchique.

Les Califes Abbassides avaient eu le grand tort d'introduire des éléments de races étrangères, surtout turque, dans leur Empire. Cela devait les perdre. Occupant d'abord le rang d'esclaves « que l'on achetait et parait », puis celui de domestiques attachés au service de certains personnages importants de l'Etat, enfin celui de recrues enrôlées dans les différents corps d'armée du Calife Al Mansoûr (754-775), ces « Mameloûks » étrangers, d'année en année plus nombreux, ne tardèrent pas à devenir, après la mort d'Al Moutassime (833-842), les véritables maîtres de l'Empire. Tel Calife arabe ne plaisait-il plus à la toute-puissante soldatesque turque ? — Elle le supprimait !

A l'avènement d'Al Mou'tazz (866-869), certains personnages de la Cour demandèrent à un astrologue, alors fameux, de leur dire combien durerait le règne du nouveau Calife. Un homme d'esprit, qui se trouvait là :

— Mieux que l'astrologue, dit-il, je le sais.

— Combien, lui demandèrent les courtisans, croyez-vous qu'il vivra et qu'il régnera ?

— Autant que le permettront les Turcs ! répondit-il.

Et l'assistance d'éclater de rire. Cette spirituelle boutade devait d'ailleurs recevoir une pleine confirmation (2).

Sous la dynastie des Ottomans (3), les Janissaires firent honneur à la tradition sanglante érigée en système, par les Mameloûks, sous la dynastie des Abbassides. Le Sultan-Calife Moustafa Ier fut leur première victime. Déposé en 1618, son neveu Outhmâne II fut proclamé à sa place. Il ne resta pas longtemps au pouvoir. Emprisonné en 1622, ceux qui avaient

(1) Pour être complet rappelons que cinq des Califes Omaïyades d'Espagne [cette dynastie régna à Cordoue, de 756 à 1031 ; mais c'est en 912 seulement que le Souverain prit le titre de Calife], furent assassinés. Ce sont : Al Mahdî (1009-1010) ; Al Mousta'îne (1010-1016) ; An Nâssir (1016-1017) ; Al Moustazhir (1023-1024) et Al Moustakfî (1024-1025), mort empoisonné. — De même les Califes Al Hâkime (996-1021) ; Al Amir (1101-1130 et Az Zâfir (1149-1154), de la dynastie des Fatimites qui régnèrent en Egypte de 909 à 1171, furent occis.

(2) Pour les détails, voyez N. Moutran, *La Syrie de demain*, p. 15. (Plon 1916).

(3) Cette dynastie a usurpé le Califat en 1517.

été la cause de son ascension au trône furent les auteurs de son infortune : ils l'étranglèrent.

Le Sultan-Calife Ibrâhîme Ier (1640-1648) fut égorgé. Moustafa II (1695-1703), Ahmad III (1703-1730), Salîme III (1789-1807) et Moustafa IV (1807-1808) furent déposés par les Janissaires dont l'anarchique toute-puissance ne fut brisée que par le *Hatti Chérif* du 16 juin 1826, qui prononça leur abolition.

De cette époque date l'entrée en scène des Jeunes-Turcs. Trois Sultans-Califes furent déposés par eux. D'abord Abd'oul Azîz (1861-1876). Détrôné à son insu, on le trouva, cinq jours après sa déposition, dans la pièce qu'il occupait au Grand Palais de Tchéragan, les veines et une artère du bras gauche ouvertes. Des ciseaux gisaient à ses pieds. Du sang avait jailli avec abondance de ses blessures. Il était inanimé...

Assassinat ? Suicide ? — Le mystère qui a entouré cette mort tragique n'est pas encore éclairci (1).

Mourâd V (1876) succéda à Abd'oul Azîz. Son règne fut de courte durée: trois mois. Déposé à la suite d'une aliénation mentale — c'est la version officielle des Jeunes-Turcs, — il laissa le trône à Abd'oul Hamîd II (1876-1909).

Les circonstances dans lesquelles la destitution du « Sultan-Rouge » fut prononcée sont de date trop récente pour qu'il soit nécessaire de les rappeler...

§

De ces successives dépositions califales qui remplissent l'histoire des divers Empires musulmans, dépositions pour la plupart accompagnées d'horreurs sans nom, que faut-il conclure ? Car ce n'est pas pour un vain plaisir d'érudition que nous avons évoqué, en les situant à leurs époques, ces tragédies sanglantes.

Des précédents historiques que nous venons de rappeler une conclusion se dégage, claire : l'empreinte religieuse qui caractérise le Califat n'a conféré aucune immunité à la personne même du Calife. Celui-ci n'est pas un être *tabou* (2).

(1) Voir les détails dans Ali Haydar Midhat Bey, *Midhat Pacha*, chapitre IV. (Paris, Stock, 1908). — On se rappelle que dans les premiers jours de février, le Prince héritier de Turquie Yoûssouf Izz'oud Dîne (1857-1916), fils aîné du Sultan Abd'oul Azîz, fut trouvé par ses serviteurs les artères coupées. On a naturellement crié, en haut lieu, au suicide ! Mais n'est-il pas étrange que pour mettre fin à ses jours, le fils ait choisi le même genre de mort que le père ?

(2) Sur ce terme, Cf. Salomon Reinach, *Orpheus*, 8e édition, p. 4. (Paris, Alcide Picard, 1909).

Parler donc de « révolution générale de l'Islâm » et nous en menacer au cas où Mahomet V cesserait d'être le Commandeur des Croyants est certes exagéré...

D'ailleurs ceux qui nous effraient avec l'éventualité d'un réveil du fanatisme musulman semblent ignorer l'existence du mouvement moderniste qui, depuis soixante années, enveloppe chaque jour davantage les classes dirigeantes de la société musulmane.

Le « modernisme musulman » est né vers le milieu du XIX^e siècle. Ses quatre principaux fondateurs sont Jamâl'oud Dîne Al Afaghânî (1838-1897) ; Abd'our Rahmâne Al Kawâkibî (1849-1903) ; Mouhammad Abdoû (1842-1905) et Qâssime Amîne (1865-1908). Leurs disciples, devenus très nombreux de nos jours, ont pour la plupart abouti à ce que l'on pourrait appeler le « renanisme islamique » (1).

Modernisme... renanisme... — Cela peut-il vraiment être, en Islâm ?... — Penser qu'il n'y a là que des étiquettes importées d'Europe est une erreur grave. La chose existe. On ne peut plus en faire abstraction. C'est un facteur nouveau, et non des moindres. Il transformera l'Islâm de demain !

II

Un Sultan turc a créé cette « question » en 1517. Un Prince arabe la résoudra-t-il en 1917 ?

Voici les faits :

Le Prophète Mahomet, fondateur de l'Islamisme, est mort en 632. Ses quatre premiers successeurs qui avaient été ses Compagnons et qui, pour cela, sont appelés les « Califes Justes » (2), régnèrent de 632 à 661. Le siège du Califat était Médine.

Les Califes Oumaïyades détinrent le pouvoir de 661 à 749. Leur capitale était Damas (3).

(1) Pour s'en convaincre, nous conseillons la lecture de l'ouvrage suivant : Mansour Fahmy, *La condition de la femme dans la Tradition et l'évolution de l'Islamisme* (Paris, Alcan, 1913). On sera édifié !

(2) Ou encore : « Califes Patriarcaux » : *Ar Râchidoûne*. Voici leurs noms : Aboû Bakr (632-634) ; Oumar (634-644) Outhmâne (644-656) et Alî (656-661). Ce dernier transporta la capitale de l'Islâm à Koûfa. — Certains auteurs comptent parmi les « Califes Justes » — ce qui porte leur nombre à cinq — Hassane, fils d'Alî. Il succéda à son père mais se démit, au bout de six mois, en faveur de Mouâwiya I^er (661-680), fondateur de la dynastie des Oumaïyades.

(3) Cette période, relativement courte, fut féconde en conquêtes. Les Oumaïyades annexèrent le nord-ouest de l'Afrique — *Al Maghrib* — et l'Espagne — *Al Anda-*

Les Califes Abbassides succédèrent à ces derniers (1). Leur dynastie régna d'abord à Bagdad, de 749 à 1258.

En cette année, la capitale arabe succomba à l'assaut de 150.000 Mongols, conduits par Hôlâkô. La ville pillée, saccagée ; 1.800.000 personnes massacrées (2) ; le Calife lui-même, Al Mousta'ssime Billâh (1242-1258), fut étranglé. Conséquence : de 1258 à 1260, les peuples musulmans n'eurent point de Calife.

En 1260, un certain Ahmad, qui se faisait passer, à tort ou à raison, pour l'oncle d'Al Mousta'ssime Billâh — celui-là même qui fut assassiné en 1258 par Hôlâkô — réussit à s'enfuir de Bagdad. Il vint au Caire. Le Sultan d'Egypte Bibars, de la dynastie des Mameloûks circassiens (3), le reçut, réunit une assemblée de nobles, le fit proclamer Calife sous le nom d'Al Moustansir Billâh (1260-1261), « et l'affecta à la religion seulement » (4). A partir de cette époque les Califes Abbassides, relégués au Caire en une sorte de captivité d'Avignon (5), exercèrent, à défaut du pouvoir temporel détenu par les Sultans d'Egypte, le pouvoir spirituel issu de leur qualité de « Vicaires du Prophète ». Cet état de choses dura de 1260 à 1517.

Arrêtons-nous à cette date pour constater que : de 632, année de la prise du pouvoir califal par Aboû Bakr, premier successeur de Mahomet, jusqu'à 1517, année de la conquête de l'Egypte par le Sultan turc Salîme Ier, *le Calife a toujours été, comme le Prophète lui-même, un* ARABE.

Or en septembre 1517, Salîme Ier rentrait à Constantinople. La Syrie et l'Egypte conquises, le Sultan avait tenu, pour que sa victoire fût complète, à briser toute puissance, matérielle et morale, qui n'était pas sienne. Aussi emmenait-il avec lui, à

louss. Dès le VIIIe siècle, ils étaient en possession de tout le midi de la France. Charles-Martel préserva le nord de l'invasion (732-739). L'Empire des Oumaïyades comprenait en outre le Hédjâz, le Yémen, l'Egypte, la Syrie, les deux Irâqs — arabe et persan — l'Azerbeïdjan, le Daïlame (nord-ouest de la Perse), le Khourrassâne, le Tabaristâne et la Transoxanie — *mâwara'n Nahr* — l'Arménie et une partie de l'Inde septentrionale : domaine immense soumis au Calife de Damas.

(1) L'Espagne ne faisait plus partie du domaine des Abbassides. D'ailleurs, quelques années avant la seconde moitié du IXe siècle, la lente décomposition qui devait entraîner, en 1517, la chute de l'Empire Arabe, avait déjà commencé.

(2) Cf. Jabartî, *Ajâïb Al Athâr*, I, 15 (Le Caire, *Boûlâq*, 1279 1880).

(3) Cette dynastie régna en Egypte de 1250 à 1517. Son dernier Sultan fut Al Achraf. Le Sultan turc Salîme Ier (1512-1520), entré en conquérant au Caire, le fit pendre à Bâb Zouéla.

(4) Expression employée par les historiens arabes les plus fameux : Abou'l Fida (1273-1331) ; Ibn Khaldoûne (1332-1406) ; etc.

(5) Le mot est, sauf erreur, de M. Victor Bérard.

Stamboul, Al Moutawakkil Ala'llâh III (1516-1517), dix-septième et dernier Calife des Abbassides en exil au Caire. Celui-ci fut forcé de céder à Salîme Ier et à ses descendants l'autorité religieuse qu'il détenait comme vicaire de Mahomet. Le Califat arabe, usurpé par les Sultans de Constantinople, avait vécu : *depuis 1517, le Calife est un* TURC.

Voilà les faits. Nous les avons exposés d'après les données de l'histoire. Examinons-les maintenant à la lumière d'*Ach Charî'a* : Loi sacrée musulmane. Car ils sont avant tout — et bien que cela paraisse à première vue étrange — *d'ordre religieux*. Nous verrons alors comment la « question arabe » en est issue.

Le Califat étant « l'autorité dont est investie la personne qui remplace le Prophète dans la double mission de défendre la foi et de gouverner ce monde » (1), sept *conditions de capacité* sont requises, d'après les jurisconsultes musulmans, pour qu'une personne soit déclarée habile à exercer cette fonction : 1°) la justice ; 2°) la science ; 3°) la sagesse ; 4°) la vaillance ; 5°) la santé ; 6°) la jouissance des sens ; 7°) le lignage (2).

De cette dernière condition il ressort que le Calife doit être issu de la tribu *arabe* de Qouraïche, ce point ayant fait l'objet d'un « naçç » : « texte » (3) et l'Accord de la Nation s'étant formé en ce sens.

Qu'était au juste Qouraïche ? — Voici :

La Mecque avait été, durant la période antéislamique, la ville la plus importante du Hédjâz. Le temple de la *Ka'ba* dont elle tirait gloire — et profit — réunissait les dieux des Arabes : trois cent soixante idoles ou divinités subalternes servant d'intermédiaires auprès d'Allâh.

La puissante tribu de Qouraïche formait la population libre de la Mecque et de ses environs. Au temps du Prophète, cette tribu, dont le nombre pouvait atteindre douze à quinze mille hommes, détenait les diverses fonctions attachées à l'inten-

(1) Cf. Al Mâwardî, *Al Ahkâme As Soultâniyya* ou *Traité de Droit Public musulman*, traduit par le Comte L. Ostrorog, II, 95 (Paris, Leroux, 1901).

(2) A ces sept conditions il faut ajouter trois autres qui s'imposent : 1°) l'islamisme ; 2°) la liberté ; 3°) la puberté. — Pour les détails, voir Ostrorog, *op. cit.* pp 101 et s. Nous lui empruntons des renseignements divers.

(3) Nous ne pouvons pas entrer ici dans l'explication des termes techniques. Cela nous entraînerait loin. Nous renvoyons donc le lecteur à l'excellente *Introduction Générale* que le Comte L. Ostrorog a faite au Traité de Mâwardî *déjà cité*. Il y trouvera, scientifiquement et clairement exposée, la théorie de la législation islamique.

dance de la *Ka'ba*. La charge de la *sidâna* (garde des clefs du sanctuaire) avait été attribuée, dès le début du v^e^ siècle, à Qoussaï, chef de Qouraïche, qui l'a transmise à ses fils et petits-fils Abd Manâf, Hâchime et Abd'oul Mouttalib, grand-père de Mahomet (1). L'exercice de la *sidâna* entraînait pour Qouraïche la suprématie sur la Mecque.

D'où vient ce nom : Qouraïche? Les explications sont nombreuses. Celle qui y voit un sobriquet décoché à l'ancêtre commun, fondateur de la tribu, parce qu'il pratiquait le négoce (en arabe : *taqarrouche*, commerce), a notre préférence (2).

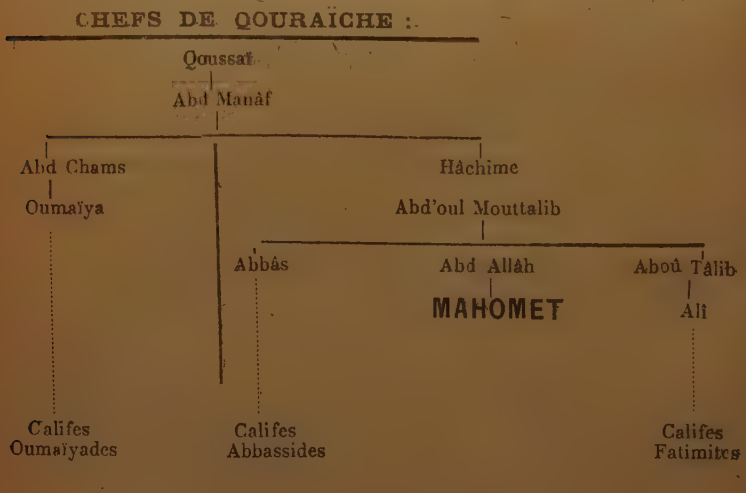
Quoi qu'il en soit, la condition du lignage est *essentielle*. C'est à la tribu de Qouraïche que Mahomet appartenait. C'est d'elle qu'étaient issus les principaux Compagnons du Prophète et tous les Califes qui ont régné sur le Monde Musulman aussi bien à Médine qu'à Koûfa, à Damas, à Bagdad, à Cordoue et au Caire, jusqu'en 1517 (3).

Il y a bien, il est vrai, le système du Docteur *Mou'tazilite* Dhirâr. Ce jurisconsulte se montre dissident, et déclare le Ca-

(1) Voyez le tableau, plus bas.

(2) N'oublions pas en effet qu'avant l'Islâm « la Mecque avait été le sanctuaire de l'usure et de la débauche. Faisant monnaie de tout, les âpres marchands de Qouraïche exploitaient avec une égale ardeur la religion, et l'honneur des femmes. Le double fléau sévissait avec une fureur spéciale pendant le pèlerinage ». [Cf. H. Lammens : *Etudes sur le règne du Calife Oumaïyade Mouâwiya I^er^*, p. 409. Beyrouth, 1908].

(3) Voici un tableau qui permettra de comprendre plus facilement ces relations dynastiques :



lifat accessible à toute personne. Il s'appuie sur le *Hadîth* (1) suivant : « *Il faut écouter et obéir, quand le chef serait un esclave abyssin.* » Mais les jurisconsultes orthodoxes réfutent cette doctrine en faisant valoir que le *Hadîth* précité vise les personnes que le Calife investit d'une autorité, non le Calife lui-même ; autrement il faudrait aussi admettre que le Calife pût être esclave, ce qui est absurde. D'ailleurs, enseigne Al Mâwardî, le Prophète a déclaré : « *Les Califes doivent être de la tribu de Qouraïche* »... « En présence de ce *naçç* (texte) d'authenticité reconnue, il ne reste ni doute dont puissent prendre prétexte ceux qui voudraient mettre ce principe en discussion, ni argument que puissent faire valoir ceux qui voudraient le combattre » (2).

§

Il est à remarquer que la condition de la descendance du Calife de la tribu de Qouraïche a été respectée même aux temps les plus troublés de l'histoire musulmane, quand à l'époque de la splendeur des Abbassides succéda cette période de décadence qui devait finir, au commencement du XVI[e] siècle, par la ruine totale de leur Empire — ruine religieuse entraînée par la ruine temporelle.

Les princes qui du vaste domaine des Califes de Bagdad et du Caire s'étaient taillé des sultanats indépendants y exerçaient tous les pouvoirs que la Loi divine attribue au Vicaire de Mahomet. Ils se contentaient néanmoins du titre de « Sultan », le plus haut que ces Emirs eussent porté, qu'ils fussent de la famille des Tâhirites ou des Bouaïhites, des Saljoûqîtes, des Aïyoûbites, des Mameloûks circassiens, etc. (3). Pour voiler l'irrégularité canonique de leur domination, ils allaient même jusqu'à demander au Calife une sorte d'investiture d'où ils tiraient toute leur autorité morale. C'était entretenir, par une fraude pieuse, la doctrine de l'universalité et de l'indivisibilité

(1) Tradition ou « Coutume du Prophète ». C'est la seconde des deux sources révélées de la doctrine islamique ; la première est le Coran.

(2) Cf. Al Mâwardî, *op. cit.* II, 105 et la *note* 3 du Comte Ostrorog (*ibidem*).

(3) Ces familles tirent leur nom de celui de leur chef. Tâhir avait reçu du Calife Al Ma'moûne (813-833), en récompense de ses services, le gouvernement héréditaire du Khourrasâne. Ce fut le premier démembrement du Califat d'Orient. — Bouaïh donna le jour aux trois frères qui, sous le Calife Al Mouqtadir (934-940), fondèrent, sur les bords de la mer Caspienne, un Etat indépendant. — Saljoûq était un prince turc. Fondateur de la dynastie des Saljoûqites, il vint du Turkestan et envahit, au XII[e] siècle, l'Empire arabe de Bagdad. — Les Aïyoubites régnèrent en Egypte de 1171 à 1250. Les Mamelouks circassiens y régnèrent de 1250 à 1517.

du Califat (1), soigneusement enseignée par les Docteurs, mais brutalement démentie par les faits.

Lorsqu'en 1171 Saladin s'empara du pouvoir au dépens du dernier Calife Fatimite Al Adid Ladounoul'lâh (1160-1171), déposé, il se trouva être le seul maître des destinées de l'Egypte. Nul compétiteur sérieux ne lui disputait le règne sur la vallée du Nil. Saladin estima toutefois que pour mieux asseoir sa puissance temporelle il convenait de rendre hommage à la haute situation religieuse que le Calife gardait toujours aux yeux du monde islamique. Aussi prit-il le titre profane de Sultan, faisant mentionner dans la *Khoutba* (2), avant son propre nom, celui du Vicaire Abbasside Al Moustad'î Biamril'lâh (1170-1180) qui végétait à Bagdad.

Les premiers sultans turcs eux-mêmes ne dérogeaient point à cette règle. Reconnaissant l'hégémonie — nominale il est vrai — du Calife, ils faisaient réciter, dans la *Khoutba*, son nom à côté du leur. Ils savaient entretenir son amitié par des dons précieux. Les ambassades qu'ils lui envoyaient étaient toujours chargées de très riches présents. Lorsqu'en 1389 le sultan turc Bayazid Ier (1389-1413) succéda à son père Mourâd Ier (1360-1389) qu'un soldat bulgare avait assassiné, son premier soin fut d'envoyer demander son investiture, par des délégués spécialement chargés de cette mission, au Calife Abbasside du Caire.

§

Que Salîme Ier, estimant sa puissance temporelle assez forte, ait voulu arracher des mains débiles du Calife Abbasside le pouvoir religieux qui lui restait, cela se comprend sans peine. Nous avons vu dans quelles circonstances le sultan turc victorieux revêtit la dignité suprême du Califat. Malgré son irrégularité, cet acte devait sanctionner une situation acquise. Il devait surtout rehausser l'éclat du règne ottoman.

(1) Cette doctrine est une théorie ayant reçu en pratique, au cours de l'Histoire musulmane, plus d'une entorse. L'élection d'Alî, à Médine, n'empêcha pas Mouâwiya Ier d'usurper l'autorité en Syrie. On a essayé, il est vrai, de légitimer cette usurpation [Cf. Al Mâwardî, *op cit* II, p. 121, n° 1]. De même sous Yazîd Ier (680-683), Calife de Damas, Ibn az Zoubaïr se fit proclamer Calife à la Mecque et fut reconnu comme tel dans l'Arabie centrale et en Egypte. Cet état de choses dura jusqu'au jour où le Calife de Damas Abd'oul Malik (685-705) attaqua Ibn az Zoubaïr à la Mecque et le fit mourir. N'oublions pas enfin que vers le milieu du xe siècle il y eut un Calife Abbasside à Bagdad, un Calife Oumaïyade à Cordoue, et un Calife Fatimite au Caire.

(2) Prône du vendredi, à la Mosquée. Pour plus de détails, voyez *infrà*.

Sur quels principes juridiques — donc, en droit musulman : religieux — s'est-on basé pour consacrer ce règne devant la Loi divine, pour l'élever du domaine purement séculier où il était né aux hauteurs mystiques d'un pouvoir institué par Dieu lui-même? — C'est ce qu'il importe maintenant d'examiner.

Les disciples *modernes* d'Aboû Hanîfa (699-767) (1) utilisent pour justifier l'usurpation des Sultans turcs un système qui constitue non une doctrine propre en matière de Califat, mais l'application, à la doctrine orthodoxe en cette matière, de la « théorie de la nécessité ». Ces jurisconsultes, tout en reconnaissant les *sept conditions de capacité* que nous avons énumérées plus haut, pour qu'une personne soit déclarée habile à succéder au Prophète, enseignent que « dans le cas où la résistance entraînerait des troubles impossibles à supporter, il faut — *par nécessité* — reconnaître la puissance née de la *force*, encore que le titulaire ne remplit pas les conditions de capacité sus énoncées; encore qu'il n'y eût eu aucune prestation d'hommage; la « nécessité » ayant pour effet de faire tolérer la non application des principes de la Loi ». Et ces « modernistes », de confirmer le vicariat des Pâdischâhs de Constantinople, invoquant pour eux les cinq titres qui suivent (2) :

1° *Le droit de l'épée.* — Cela veut dire que le Vicaire de Mahomet doit s'appuyer sur des partisans invincibles, capables de briser la résistance de tout compétiteur. Or, Salîme Ier était le seul *maître* lorsque, après avoir conquis l'Egypte, il se fit élire Calife.

2° *Le droit de l'élection.* — Ce droit est exercé par l'Assemblée des *Ulémas* ou, plus exactement, « par les personnes ayant les conditions de capacité exigibles par la Loi ». Les disciples modernes d'Aboû Hanîfa enseignent que cette Assemblée se tenait, aux premiers temps de l'Islâm, à Médine. Elle fut ensuite transférée à Damas, puis à Bagdad et au Caire.

(1) Un des quatre jurisconsultes dont la « doctrine » : *mazhab*, ait été reconnue comme orthodoxe. Les trois autres sont : Mâlik (715-806); Ach Châfi'î (767-820) et Ibn Hanbal (780-855). La doctrine d'Aboû Hanîfa est suivie dans l'Empire Ottoman. Elle y forme la base de la juridiction des tribunaux. En Egypte, on suit la doctrine d'Ach Châfi'î. En Tripolitaine et dans le nord-ouest de l'Afrique, celle de Mâlik. Quant à Ibn Hanbal, ses adeptes sont rares.

(2) Cf. G. Zaïdâne, *Târikh at Tamaddoune al Islâmi* (Histoire de la civilisation musulmane), I, 88 et 89 (Le Caire, 1902).

Rien n'empêchait donc qu'on la transférât à Constantinople. Aussi, l'Egypte conquise, le Sultan Salîme Ier emmena-t-il avec lui, dans sa capitale, un groupe de savants de la grande université musulmane *Al Azhar*, auxquels il adjoignit un groupe de savants turcs. De ces deux groupes il composa l'Assemblée des *Ulémas* qui confirma la validité de son élection califale et lui remit l'épée à deux tranchants, symbole de sa double suprématie politique et religieuse. L'usage de la remise de l'épée au Calife par l'Assemblée des *Ulémas* s'est perpétué jusqu'à nos jours. La cérémonie a lieu dans la mosquée d'Aïyoûb (1).

3° *Le droit de l'hommage.* — Et ce, en vertu d'une disposition émanant du Calife précédent. Or, Al Moutawakkil Ala' llâh III, après la conquête de l'Egypte par Salîme Ier, abdiqua en faveur de ce dernier.

4° *La garde des Lieux Saints.* — Ce sont les deux berceaux de l'Islâm : l'auguste ville de la Mecque, où est né le Prophète, et Médine l'illuminée, où il est mort et qui renferme sa tombe.

En 1517, le Hédjâz, où sont enclavées les deux villes saintes, partagea le sort de la Syrie et de l'Egypte; il tomba sous la domination turque. Le *Charîf* alors régnant, Mouhammad Abou'l Barakât, XXXIVe prince de la maison des Banoû Qitâda, rendit hommage à Salîme Ier et lui fit remettre, dans un plat d'argent, les clefs de la *Ka'ba*, sanctuaire très révéré déjà — nous l'avons vu — à l'époque préislamique. Ce sanctuaire fut proclamé par Mahomet le centre de l'Islâm que chaque musulman doit visiter au moins une fois dans sa vie.

La reconnaissance du Sultan de Constantinople, par le *Charîf* de la Mecque, comme protecteur des Lieux Saints de l'Islâm, constitue un des titres que les Califes turcs invoquent volontiers. Aussi le Pâdischâh se fait-il appeler : *Khâdimoul Haramaïne* : « Serviteur des Deux-Lieux saints ». C'est une façon comme une autre de rappeler la soumission du *Charîf*...

(1) Cette mosquée s'élève sur la rive asiatique du Bosphore. La tradition y place la tombe d'Aboû Aïyoûb. Celui-ci avait été contemporain du Prophète. Lui ayant survécu, il prit part à la désastreuse campagne dirigée par les Arabes contre Byzance, sous le règne de Mouâwiya Ier (661-680). Le vieillard mourut en route, vraisemblablement avant d'arriver en vue de Constantinople. L'emplacement traditionnel, où se font couronner les Sultans ottomans, offre donc peu de chances de renfermer les cendre d'Aboû Aïyoûb. [Cf. H. Lammens, *op. cit* pp. 445-446 et *ibid*, note 4.]

A deux reprises néanmoins les sultans turcs, qui avaient réuni le Califat au Sultanat, ne remplirent point cette fonction de défenseurs de la Mecque et de Médine. D'abord, sous les *Imâmes* de Sanaa, au XVII[e] siècle ; ensuite sous les Wahabites vers le milieu du XVIII[e] (1).

5° *La garde des reliques du Prophète.* — Ces reliques sont : le Manteau de Mahomet, son étendard, une de ses dents, quelques-uns de ses poils, etc. — le tout conservé dans un coffre en argent déposé à Constantinople, au vieux palais de Top-Kapou. Ces débris sacrés auraient échappé, en 1258, aux hordes de Hôlâkô, qui saccagèrent Bagdad. Transportés au Caire par les Califes Abbassides, qui se les transmettaient, Salîme I[er] les ravit, en 1517, à son ôtage Al Moutawakkil Alə' llâh III. Depuis cette époque ils dorment, sur une des rives du Bosphore, dans le coffre d'argent de Top-Kapou. Chaque année, le 15 du mois de *Ramadâne*, le Sultan, accompagné des plus hauts dignitaires de son Empire, va visiter en grande pompe ces reliques, solennellement exhumées pour la circonstance.

§

A bien examiner les titres invoqués par les Sultans-Califes, on voit qu'en dernière analyse ils sont tous basés sur la *force*. Les jurisconsultes musulmans inféodés à la Cour de Constantinople sont obligés eux-mêmes, nous l'avons vu plus haut, de le reconnaître. « Le droit de l'épée » — ce titre contient en germe les quatre autres.

En liant l'autocratie militaire des Mongols à l'oligarchie théocratique des Arabes, Salîme I[r] avait en réalité asservi celle-ci à celle-là. Aussi comprend-on pourquoi les Docteurs *indépendants* de l'Islâm — les seuls dont la doctrine, au point de vue religieux, compte — ne peuvent point admettre la validité du Califat turc. « *Les Qouraïchites sont les chefs de ce régime* » (2) ; « *Les Imâmes sont de Qouraïche* » (3) ; « *Le pouvoir demeurera dans Qouraïche tant qu'il restera deux mu-*

(1) Sur les Wahabites, Cf. William Gifford Palgrave, *Une année de voyage dans l'Arabie Centrale* (1862-1863), traduit de l'anglais par Emile Jouveaux, *passim*. (Paris, Hachette, 1866) ; Eugène Jung, *Les Puissances devant la Révole Arabe*, p. 44 et s. (Paris, Hachette, 1906) ; N. Moutran, *op. cit.* p. 311 et s.

(2) Cf. Tabari, *Annales quos scripsit... at Tabari*, cum aliis edidit M. J. de Goeje, I, 1819, 4 (Leide, Brill, 1879 et suivantes).

(3) Cf. Ibn Abd Rabbihi, *Al Iqd Al Farid* (Recueil de littérature) II, 48. (Le Caire, *Boûlâq*, 1293-1873).

sulmans » — autant de *Hadîths* que ces Docteurs invoquent pour prouver que seul un « Calife Arabe » a le droit de régner (1).

Quelle est la valeur de ces textes? Répondre à cette question c'est remonter aux origines mêmes de l'institution califale ; c'est examiner aussi les différents modes de conclusion du contrat de Califat. Cette étude fera l'objet de notre troisième chapitre.

M.-Y. BITAR.

(*A suivre.*)

(1) Voyez la proclamation des savants musulmans du Caire, reproduite *in-extenso* dans le journal arabe *Akhbâr'oul Harb* (4. II. 1916) et traduite en partie dans *La Dépêche Marocaine* (10. II. 1916).

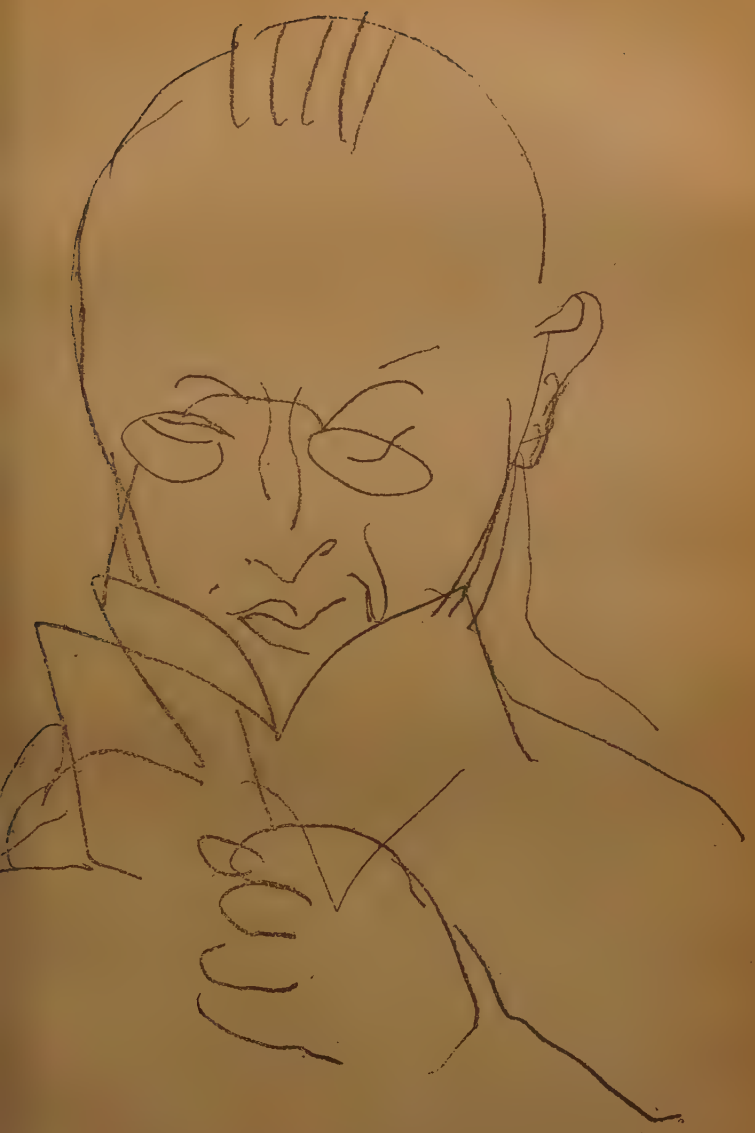
QUELQUES EXPRESSIONS

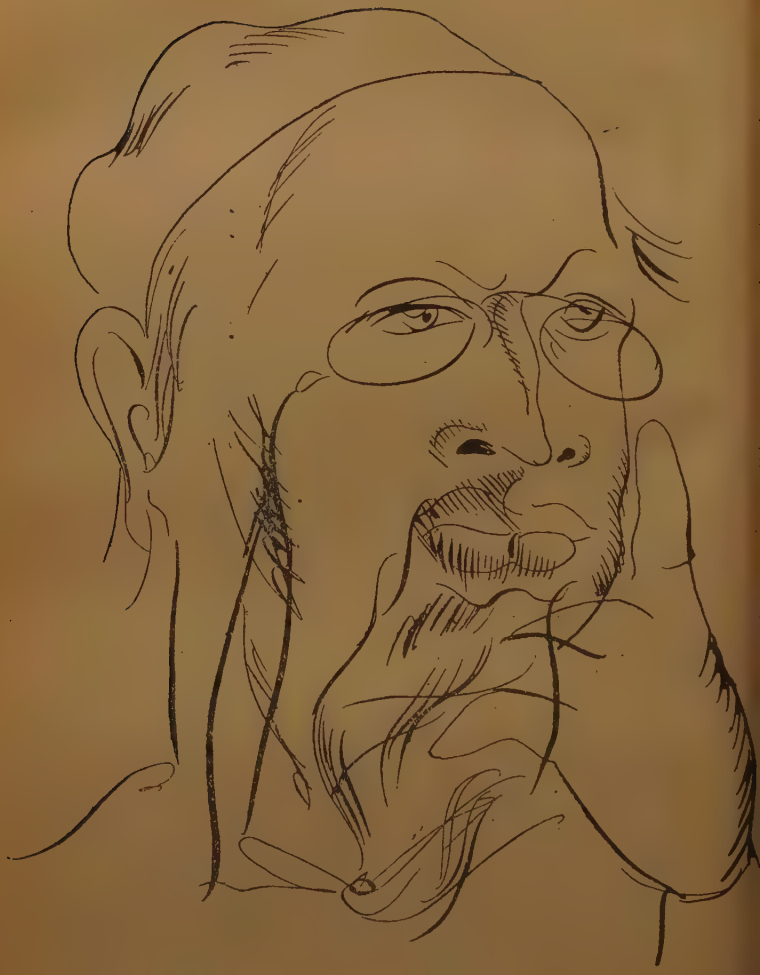
DE

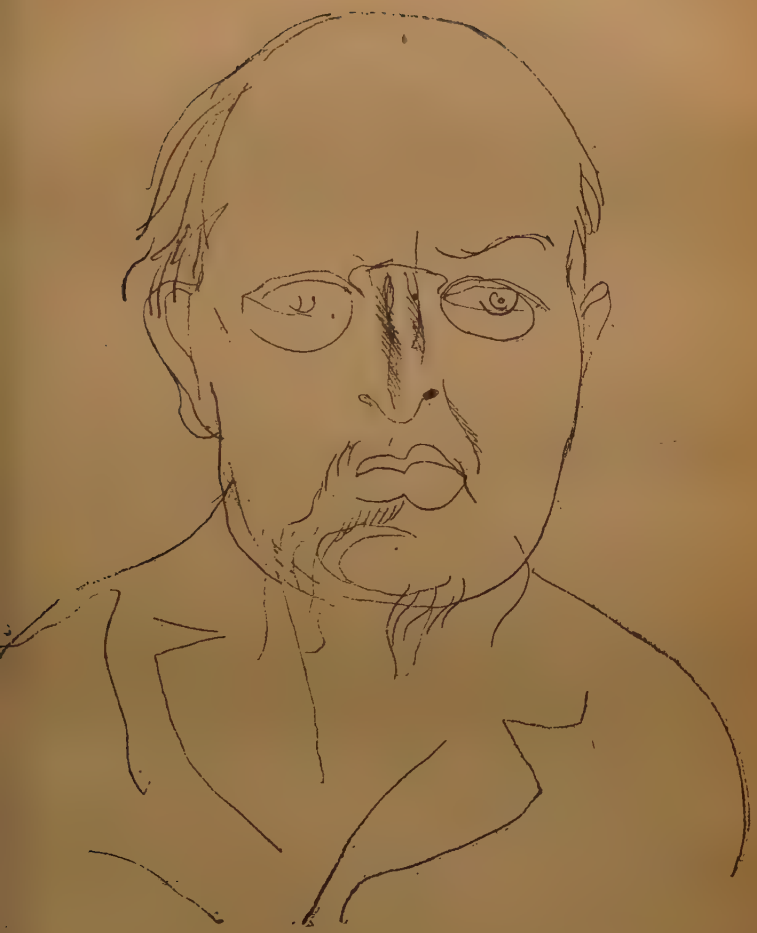
REMY DE GOURMONT

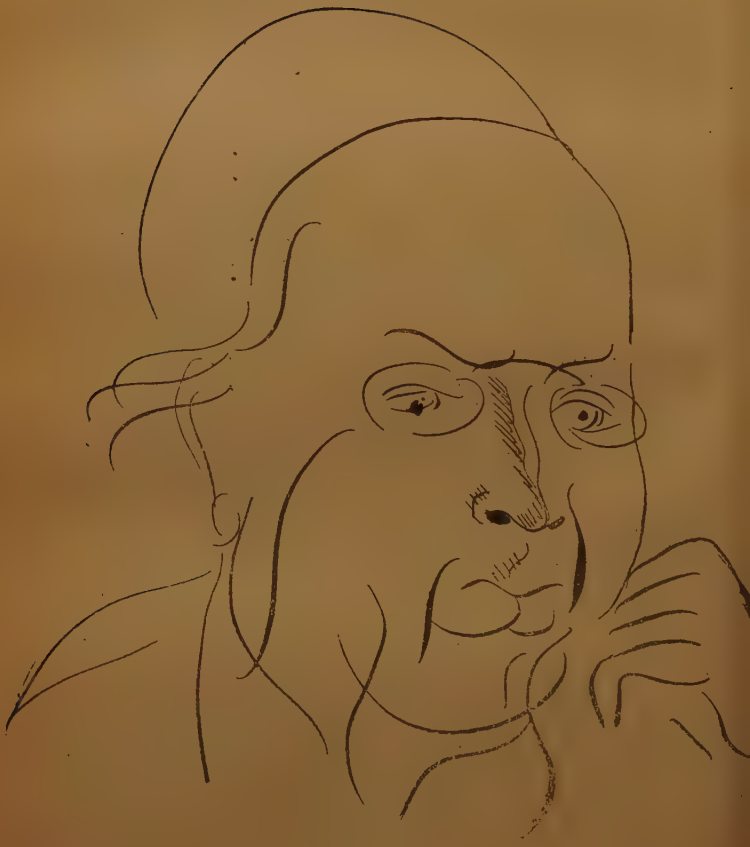
PAR

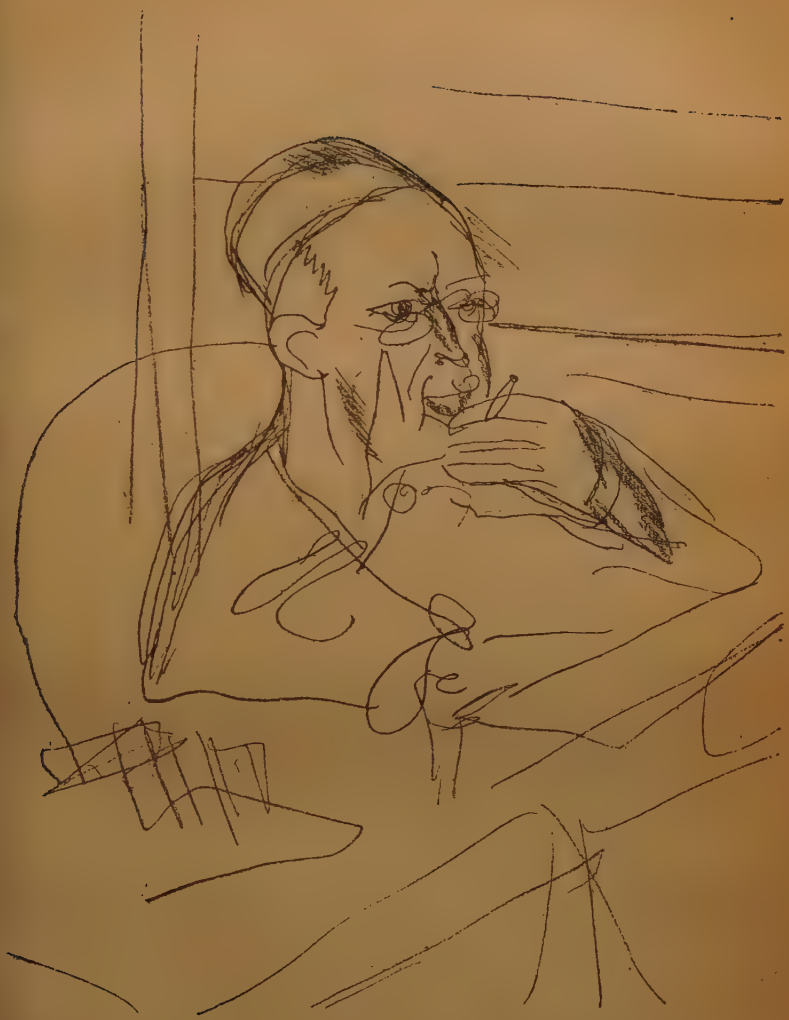
RAOUL DUFY

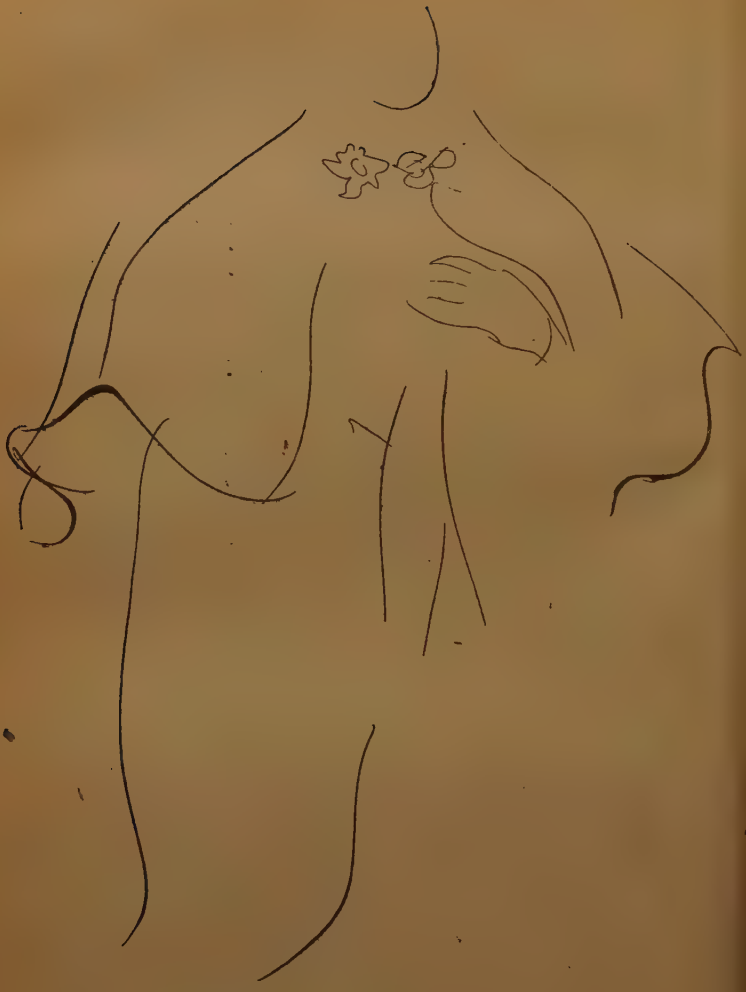


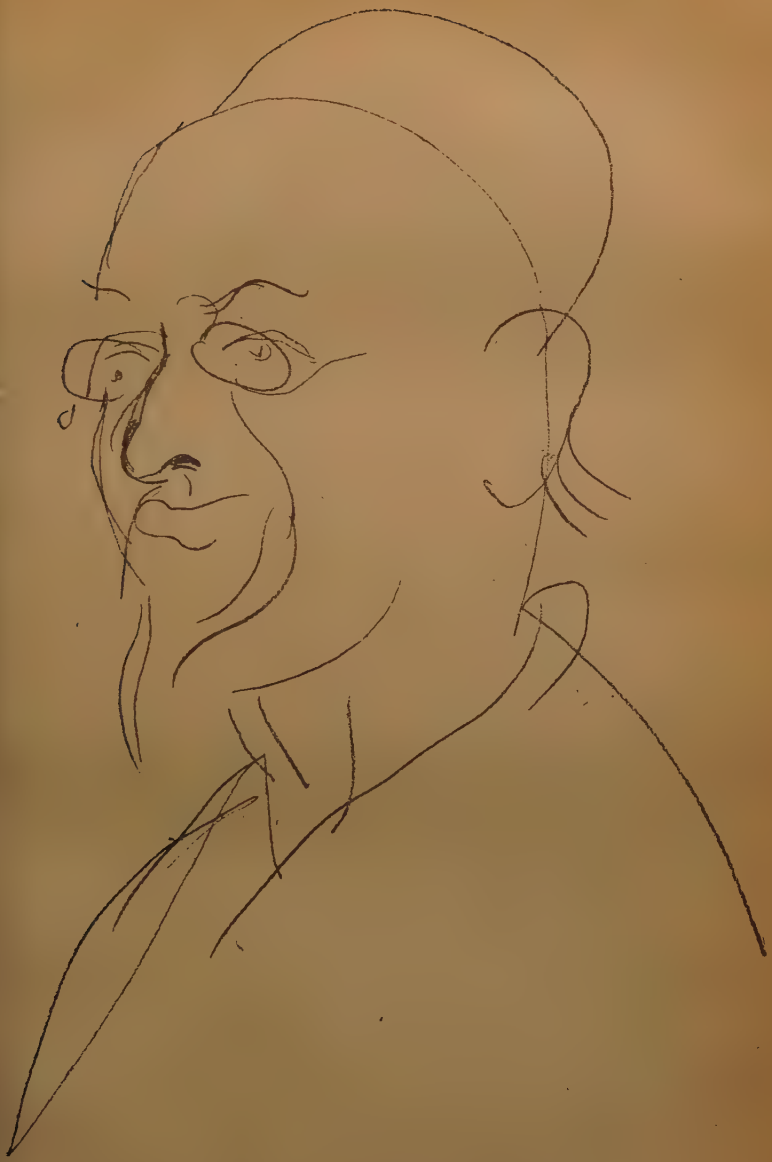












TARDIF ENVOI DE FLEURS

A Remy de Gourmont.

Ne gaspillez pas sur notre tombe des onguents précieux, ni des guirlandes, car cette tombe n'est que du marbre. Si vous avez quelque chose à me donner, donnez-le tandis que je vis encore.

MARCUS ANTONIUS EUCOLPUS.

... Hélas, on n'agit que trop rarement suivant le vœu de l'épitaphe grecque. — Il n'est pas question du commerce habituel que l'on échange forcément avec les personnes proches de son sang et de ses habitudes, mais de l'élan cérébral qui nous jette vers des êtres exceptionnels rencontrés par des circonstances fortunées, et pour lesquels on n'a pas attisé suffisamment le feu qu'ils méritaient... et les cendres grises du quotidien viennent ensevelir les flammes jaillissantes qui auraient dû s'élever devant eux.

Les hommes éprouvent une peine singulière à se hausser longtemps devant toute grandeur ; ils accourent facilement aux succès populaires, célèbrent les morts illustres, mais négligent cruellement les âmes de valeur pour lesquelles il faut abandonner le sillon coutumier. La paresse rejette le geste spontané vers les inépuisables demains, puisqu'on ne peut réaliser que ce qui fut, et un jour ne sera plus.

Pour rencontrer Remy de Gourmont il fallait aller très loin et très hors du monde. Aussi aucune main magique ne se rencontra pour amonceler devant lui les honneurs qu'il méritait et ne sollicitait pas, n'allant pas dans les endroits

où les gens se coudoient, s'admirent et se donnent des prix.

Et maintenant :

> Nous n'irons plus au bois,
> Les lauriers sont coupés... »

En effet, on coupe des lauriers et, trop tard, on vient les amonceler devant sa porte, avec des fleurs qu'il ne sentira plus, car les humains rendent toujours aux morts des hommages tardifs, pour s'excuser de ce qu'ils n'ont pas eu le temps ni la clairvoyance de s'occuper de l'être sensible et vivant.

Les œuvres complètes de Remy de Gourmont, pendant quelque temps, feront prime chez les libraires qui vont traiter ses premiers ouvrages comme des nouveautés. Les timides, n'estimant que les auteurs morts, se risqueront à travers le labyrinthe de ses livres; il sera commenté dans les grands journaux et les périodiques, avec l'assaisonnement cru d'une quantité de noms propres de philosophes anciens et modernes avec lesquels on va le colleter.

Mais sa pensée subsistera, car elle est semblable au miel fort et parfumé, abondant et fluide; il en a déposé dans chaque alvéole du rucher humain, et l'on s'en nourrira longtemps.

Autant que Remy de Gourmont personne n'a trituré la matière cérébrale, et il en a fait jaillir les fleurs les plus merveilleuses, les plus audacieuses et les plus surprenantes. Sa curiosité explora tout, sa pensée, qui ne fut jamais assagie, satisfaite ou rassise, ne connut pas la limite de la spécialisation : il va du cœur de l'homme au cœur des plantes, des paysages aux tableaux, des biologies d'aujourd'hui aux philosophies de demain, des théogonies à la politique. Les formules, les emprisonnements, les classifications dont les hommes se servent pour essayer de comprendre, il les casse, il remet toute la matière en fusion et, penché au-dessus de la cuve bouillonnante, il épie, regarde et trouve. Ce grand philosophe, ironiste, assez pour ne point se servir de l'obscur langage philosophique, saute au-dessus de tous les systèmes, imitant la vie, qui se joue des doctrines et contredit les formules. Il fait la guerre aux mots, les poursuit vers les antres où ils se cachent depuis des siècles, les en fait sortir, les déshabille en pleine lumière, les examine, les pèse, et, déterminant leur va-

leur, que des affublements avaient faussée, les rejette parfois dans le tas des vieilles ferrailles.

Ce n'est pas par dédain, car il adore les mots, il les emploie tous, dans un langage prodigieusement riche, car il n'y a pas un degré des nuances de la connaissance qu'il n'étreigne dans l'étau du mot, mais du mot juste, exact, profond, tandis que sa syntaxe reste d'une clarté et d'une limpidité merveilleuses. Nul écrivain n'a pu ainsi accoupler à la fois l'érudition et la clarté, parce que nul n'a donné aux phrases une pareille flexibilité. Son langage rappelle le fleuve national, la Seine, dont les eaux contiennent le réseau veineux du plus pur sang de France et qui prend toutes les proportions, depuis le filet d'eau qu'un pied d'enfant pourrait barrer à sa source, jusqu'aux nappes maritimes qui envoient leur brume autour des grands chênes normands. Son style reflète, comme ces eaux profondes ou légères, des nuages et des cathédrales, des villes et des femmes, des pensées et des rêves.

Cet érudit était aussi un rêveur, parce que, pour bien rêver, il faut beaucoup savoir et beaucoup essayer de comprendre. Aussi ses rêves sont-ils d'une richesse incomparable, telles les nuées qui tantôt passent au-dessus de la terre, comme une écharpe colorée, pour charmer les yeux, ou, au contraire, crèvent et laissent échapper une eau abondante qui, pénétrant le limon, le transformera en prairies, en fleurs ou en végétations.

Amoureux des forêts, elles l'avaient initié à leur secret, non pas au mélancolique secret lunaire de Chateaubriand, mais les arbres lui avaient dit leur austère bonheur, qui est de suivre avec discipline les lois de la vie.

A force de fréquenter ainsi la nature, n'était-il pas devenu un peu semblable aux satyres, qui rôdent autour des blonds corps de nymphes dont les croupes apparaissent entre les roseaux, le long des berges ?

Mais comme ce satyre avait un lorgnon, il réfléchissait, ce qui n'est pas l'habitude des satyres, et il raisonnait. Cependant, parfois, il faisait des vers, des poèmes, et surtout il adorait les poètes, il cueillait ces éphémères, dont toute la sensibilité intelligente naît, vit et meurt l'espace d'une revue. Qu'ils fussent français ou belges, ou d'une autre nationalité, il savait discerner au milieu de tous ces balbutiements le vers, le mot émouvant, et il s'en délectait en poète.

Il aimait errer de maints côtés, au hasard, dans les carrefours sans poteaux indicateurs où, au milieu des cailloux et des mauvaises herbes, poussent les vraies plantes, ces plantes libres et sauvages, qui craignent plus que tout le pilon du cantonnier et la hache de l'élagueur. Il évitait ces longues avenues droites, s'acheminant vers des buts escomptés d'avance, et dont on aperçoit au loin la coupole arrondie, avec des bancs posés à raisonnable distance, où les voyageurs peuvent s'asseoir et se concerter. Non, dans la forêt, dans la forêt libre, il cueillait des baies sauvages ; et, pareil au faune de Mallarmé, il pouvait dire :

J'élève au ciel d'été la grappe vide
Et, soufflant dans ses peaux lumineuses, avide
D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers.

Gourmont est amateur du moment présent, de l'actualité, puisqu'il dit même que les femmes doivent suivre la mode exactement, et il croit impossible qu'on soit touché avec sincérité par les littératures anciennes.

Forte et énergique jusqu'à la fin de sa vie, sa pensée s'élance sur les ailes qui l'emportent.

Il appartenait à la race des hommes du Nord, grands aventureux, pénétrant dans l'intérieur des terres inconnues, en s'abandonnant aux eaux fluviales. Hautement impersonnel dans son œuvre, ce Normand aux yeux bleus, à l'encolure obstinée, ne s'amollit pas aux souvenirs de son enfance, ni sur des circonstances douloureuses qui advinrent, et le forcèrent à rester le captif de son idole, l'intelligence. Il est sensible toutefois, mais cette sensibilité flotte un peu plus que celle des Latins ordinaires, et ses raisonnements aussi n'ont pas les arêtes vives des esprits méditerranéens, dont les limites scintillent comme les lignes dures d'un fronton de temple, ou les formes découpées d'une statue grecque emprisonnées dans la lumière. Non, son esprit a des méandres, des repliements et des contradictions. Gourmont n'était ni un obstiné, ni un stagnant, et n'ayant jamais pu refermer sur son esprit le couvercle des certitudes sereines, sa pensée et son style en gardèrent une jeunesse, une fraîcheur éternelles.

Cherchant la vie partout, il puisait la vérité à toutes les sources où elle se dérobe, — il n'y a pas une vérité, il y en a mille, ou plutôt elle revêt des aspects tellement changeants

qu'elle est une constante métamorphose. Son esprit encyclopédique va rejoindre par-dessus le romantisme, qui se tourne plutôt vers le ciel que vers la terre, la vigoureuse famille des philosophes du XVIII^e siècle, et Rabelais, Montaigne, Erasme, auraient reconnu en lui un frère.

— Oui, il est bien de la famille des Encyclopédistes. Il savait tout et quelque chose en plus. Il lisait cent livres sur une question et en ramenait la paillette d'or qui, seule, importe.

Ce qui nous paraît aujourd'hui évident et qui s'est déjà presque incorporé à notre mécanisme de pensées, à l'origine, il en pressent la valeur et la vérité. Il a éclairci certaines lois du langage, connaissant la généalogie exacte de la langue française, et il se voua à sa défense contre les parasites. « Le Latin mystique », « Le Problème du Style », « L'Esthétique de la Langue française », sont les œuvres d'un philologue et d'un poète. Dans « La Physique de l'Amour », il est naturaliste et romancier, racontant les amours des bêtes, aussi curieuses, aussi belles et aussi cruelles que celles des hommes, car chez les insectes n'y a-t-il pas aussi des apaches et des fées? D'antiques querelles religieuses sont décrites dans les cinquante pages du « Chemin de Velours ». Les philosophies lui sont toutes familières, et il se promène au milieu de l'abstraite pensée comme au milieu d'un beau jardin soigné parfaitement. « La Culture des Idées » explique ses allées et venues au milieu des plates-bandes de la métaphysique. Il a écrit des histoires et des contes, des poèmes et des nouvelles pour distraire son imagination, et dans lesquels il laisse échapper un peu de sa sensibilité : « Sixtine, roman de la vie cérébrale » (dont l'héroïne, morte il y a quelques mois, exerça un rôle prépondérant sur la culture d'hommes illustres), « Les Chevaux de Diomède », « Une Nuit au Luxembourg », « Histoires magiques », « Divertissements », etc...

La vie journalière lui importa toujours, et il en tira des « Epilogues », qu'il confiait au « Mercure de France », et qui redonnent de la vie aux passions politiques qui, sans lui, resteraient dans un morne oubli.

Remy de Gourmont, qui fut si pleinement Français, Normand et Parisien, qui, pendant quarante ans, pensa tous ses livres en se promenant au bord des quais de la Seine, qui connaissait chaque pierre de Paris, chaque herbage de sa pro-

vince, chaque chronique ancienne de l'Histoire de France, les héros les plus obscurs et les héroïnes les plus oubliées, fut cependant accusé de manquer de patriotisme, parce qu'une fois il écrivit qu'il y a de bons philologues en Allemagne ; mais il avait ajouté : Il faut empêcher les animaux impurs de venir troubler les sources d'eau vive qui nous désaltèrent. — Et son dernier livre, « Pendant l'Orage », résume ses impressions des premiers mois de la guerre, impressions si fortes qu'elles hâtèrent sans doute sa mort.

Ce grand artisan des lettres françaises vivait très haut dans une maison de la rue des Saints-Pères, au numéro 71, entouré de ses outils de travail, la lampe, les plumes, le papier, les cigarettes, un fauteuil d'osier placé entre deux tables en équerre chargées de livres — les derniers qu'on vient d'écrire — et un vase, plein des fleurs de la saison, giroflées cuivrées, pois de senteur, roses ou glaïeuls, est près de lui. Trois côtés de la muraille sont tapissés de livres, serrés les uns contre les autres, du plafond jusqu'au parquet. Une croisée perce le quatrième, d'où l'on voit la perspective des toits parisiens et les lumières apparaissant aux fenêtres de la cour, aux heures du soir.

Il fait bon, il fait tiède, il fait loin dans la cellule de ce moine. Vêtu de sa robe de bure, il presse le suc de vingt volumes, de trente cerveaux, en roulant du tabac dans du papier de soie. Il a en lui une si abondante moisson de pensées que lorsqu'il prend la plume les mots coulent comme une farine tombant sans fin d'entre les blutoirs, après que les meules ont broyé la richesse des grains.

Il vit au milieu du livre, il n'a que des livres dans sa chambre, comme un religieux n'a qu'un Christ dans sa cellule. Le bric-à-brac habituel aux gens de lettres ne vient pas ici détourner ou amoindrir l'esprit de son très haut but. Il faut en vérité une existence bien profonde et bien riche pour se suffire ainsi à elle-même, et supporter un pareil dépouillement de tout accessoire.

L'écrivain est aussi un bibliophile, c'est-à-dire que sur ce point comme sur tant d'autres il a eu des idées justes et des idées fantaisistes. Il a laissé toute une petite collection de livres-bibelots, ayant fait tirer de ses œuvres quelques pla-

quettes sur beau papier, vert égyptien, violet évêque, jaspe de fer, et décorées de ces gravures sur bois qui étaient, selon lui, infiniment plus dans la tradition du livre français que ces illustrations en couleurs flottant entre l'affiche, la boîte de dragées peinte et l'image d'Epinal ; la sévère gravure sur bois est seule une interprétation, un décor digne du livre.

Ainsi vivait Remy de Gourmont dans sa tour de pensées, assez haute pour que les bruits de la vie pussent arriver plus sonores jusqu'à lui, afin qu'il les distillât et les répandît en rosée bienfaisante.

Un soir, en haut de ses marches, lui apparut

Un être qui n'était que lumière, or, et gaze.

Et de ces apparitions souvent renouvelées lui vint un afflux de sensibilité, de la plus fine et de la plus rare essence. — Sa pensée, toute baignée de subtils effluves où se mêlaient des émotions cérébrales et des joies visuelles, s'épancha dans un chef-d'œuvre de casuistique aiguë et d'abandon tendre où Gourmont s'exprime avec toute la maîtrise d'un style qui atteint son plus pur et son plus parfait rayonnement.

— Il était arrivé à un point de fixité correspondant, pour ceux qui l'allaient voir, à l'idée de durée. Il semblait que les années, la maladie et l'expérience l'ayant suffisamment touché, elles le quitteraient en le laissant ainsi à ce point également éloigné des tribulations de la jeunesse et de la décrépitude de la vieillesse, à ce moment analogue à celui où, la mer étant étale, le bruit de sa montée s'apaise, et où elle se repose en reflétant toutes les clartés atmosphériques.

Mais voilà que la mort avide s'empara de ce riche butin, enlevant Remy de Gourmont le 27 septembre 1915, à l'âge de cinquante-sept ans. Sa chambre est désormais vide, l'escalier étroit ne mène à aucune plateforme, et la lumière de sa lampe ne brille pas derrière les carreaux. Cette clarté jaune qu'on voyait de la cour n'éclairera plus la naissance des mots, l'être qu'on espérait immuable est mort, la pensée vigilante est retournée dans le néant.

Ce n'est pas une statue en bronze ou en marbre de Carrare, érigée dans les cités bruyantes, qu'on lui souhaite, mais plutôt une stèle de pierre supportant son masque puissant de faune aux yeux veilleurs, dressée dans une clairière, au milieu

d'une forêt, où viendraient s'agripper les lierres et les mousses, où tomberaient les rais du soleil et les brumes. Il assisterait, serein, aux batailles et aux amours des bêtes, car l'éternel et âpre renouvellement de la vie et de ses luttes ne saurait étonner celui qui a écrit :

Dans la tragédie humaine, la paix ne fut jamais qu'un entr'acte.

E. DE CLERMONT-TONNERRE.

POÈMES

—

I

L'amour du paradoxe et le goût du mensonge,
égarant mes désirs, ont travesti mon cœur,
si bien qu'abandonné même par la douleur,
je ne souffre qu'en rêve et n'implore qu'en songe.

La peur de plaire et le regret de l'absolu,
tour à tour, ont masqué mon visage et mon âme,
au point que, spectateur blasé de tous les drames,
j'ai désarmé l'amour qui ne me connaît plus.

Le goût des fards et des ivresses qui délivrent,
multipliant mon sort, m'a détourné de vivre ;
mais à défaut d'orgueil, de plaisir ou d'effroi,

l'ennui, resté fidèle à mon prestige morne,
formidable, ironique, immobile et sans bornes,
l'ennui sur mon destin pèse de tout son poids.

II

D'un invincible attrait parant mon clair visage,
d'un charme sans égal environnant mon corps,
je me contemple en moi sans me connaître encor,
et néglige l'amour errant sur mon passage.

Le geste et le cadeau, le sourire et la fleur,
la parole qui tremble ou qui vibre, irritée,
jamais n'ont retenu ma forme convoitée,
détourné mon regard ou fait battre mon cœur.

J'attends en vain celui pour qui je serai nue;
celle qui m'aimera toujours n'est point venue ;
mon prestige grandit, magnétique et secret.

Car jalouse à la fin de ma beauté fragile,
je me possède en songe et bannis, sans regret,
les baisers de la femme et l'étreinte virile.

III

Ces masques, tour à tour, puis ce fard hypocrite,
ces parures d'emprunt, de mensonge ou d'erreur,
au gré d'un jeu frivole ont égaré mon cœur,
cœur terne, sans désir, où l'ennui seul habite.

Le geste, l'attitude, au miroir arrachés,
par crainte de trahir ma joie ou ma blessure,
en moi, jour après jour, ont fait leur œuvre obscure,
et j'ai perdu mon cœur pour l'avoir trop caché.

L'attrait cruel du masque a dépouillé ma vie ;
tout m'épargne dès lors, m'évite ou me défie ;
au rire du passant mon geste est dévolu.

Mais l'ennui tyrannique au miroir me ramène,
et, désignant mon cœur, me dit : « Qu'en feras-tu,
jusqu'au jour où la mort, enfin, brise ma chaîne? »

HENRY SPIESS.

LE PORT D'ANVERS

—

Les peintres, au milieu du siècle dernier, se sont plu à nous léguer, témoignages sensibles d'aspects qui disparaissent, des physionomies de la rade et du port d'Anvers. Que l'artiste soit hollandais comme Mesdag, belge comme Clays ou Mols, français comme le charmeur délicat Eugène Boudin, on y retrouve, sous la course bousculée d'un ciel vaste aux nuages mouvants, la large courbe de l'Escaut hérissé de lames courtes et pressées, avec des reflets d'émeraude sombre où transparaît le fond trouble du limon remué. Des navires chargés de toile courent inclinés sous le vent, ou s'immobilisent glorieux sur le fleuve au long de la rive aux maisons blanches entassées sous leurs toits rouges, et les mâts hautains rivalisent avec la flèche svelte de la cathédrale, guetteuse calme qui veille au loin, par-dessus la ville et les plaines, vers les espaces libres de la mer.

Anvers n'a pas toujours été la cité fastueuse, arrogante parfois de ses richesses et de ses gains, ni la cité regorgeante de travail et de volonté qui se parait du titre de Métropole Commerciale de la Belgique.

En 1865, comparée à ce que depuis elle est devenue, elle ne figurait guère qu'un gros bourg en demi-cercle sur le rivage du fleuve et massé à l'alentour de ses églises opulentes. De cette époque datent les premiers pas de sa transformation définitive. La ville s'agrandit, élargit la muraille destinée à la protéger, abat la citadelle sourcilleuse qui la domine et la menace, multiplie et approfondit les bassins du port, régularise le tracé du fleuve et aligne d'un bout à l'autre de ses quais les fermes des hangars desservis d'un côté par le

prolongement des rails du chemin de fer, de l'autre par la force puissante et réglée de nombreuses grues locomobiles.

Le trafic s'accroît prodigieusement. Le mouvement des entrées et des sorties s'active. Le nombre des bâtiments augmente, et, dans une proportion non moins considérable, leur tonnage.

Vers 1850, le port d'Anvers recevait chaque année environ 1830 navires donnant une jauge moyenne de 367.480 tonnes; de 1865 à 1870 on compte annuellement 2.960 navires et 822.500 tonnes. Et rapides s'enflent ces chiffres : 1875, plus de 4.500 navires, plus de 2 millions de tonnes ; 1890, près de 5.000 navires, 4 millions 500 mille tonnes. En 1900, le tonnage net atteint 6 millions 700 mille et, en 1906, le total remarquable de dix millions huit cent douze mille.

§

On conçoit qu'un tel développement ait exigé une transformation complète dans l'outillage du port.

Durant plus de quatre siècles, les bords de l'Escaut suffisent au garage et au chargement. Quelques navires, en raison de leur capacité de carène et de leur tirant d'eau, mouillent sur rade. Plusieurs bassins, comblés à présent, à l'exception de trois : le *Kooldok*, le *Schippersdok*, le *Steendok*, abritent le batellerie fluviale. Rien de plus, et, cependant, Anvers a traversé déjà une période d'extraordinaire prospérité.

Lorsque la puissance commerciale de Bruges, au déclin du xv^e^ siècle, s'écroula, ce fut Anvers qui en profita, en dépit de l'acharnement hostile de sa rivale. Furieuse elle construisit sur le rivage du Bas-Escaut un fort pour barrer le passage aux bateaux qui ne s'arrêtaient pas à l'Ecluse ou qui ne s'engageaient pas dans le Zwyn la desservant. Mais le Zwyn de jour en jour s'ensablait, et on n'entreprenait pas les travaux nécessaires pour le dégager ; le port de Damme enlisé n'existait plus ; le port de l'Ecluse perdait de son importance, d'abord parce qu'il ne formait pas un abri suffisamment sûr, et surtout en raison des incessantes séditions qui, depuis la mort du Téméraire, soulevaient les Brugeois contre le gouvernement de Marie de Bourgogne et de Maximilien d'Autriche, son époux. Jamais les Brugeois ne consentirent à la régence du Habsbourg. Les banquiers, les armateurs étrangers s'inquiétaient, se lassaient peu à peu, cédaient l'un après l'autre aux promesses de l'Empereur, abandonnaient la ville tumultueuse

et établissaient leurs comptoirs à Anvers. De sérieux privilèges furent assurés à ceux qui y fixaient le siège de leurs affaires. A partir de 1485, Portugais, Vénitiens, Lucquois, Florentins s'y transportaient en foule; les Fugger d'Augsbourg, bientôt grands argentiers de l'Empereur Charles-Quint, s'y installèrent en 1505, tandis que la Ligue hanséatique, longtemps hésitante, peu favorable à la liberté des échanges économiques, résistait jusqu'en 1545.

Somptueux Anvers d'alors, qui jamais n'a resplendi d'un éclat comparable! Ses rivales flamandes s'étiolaient; aucun établissement de la Hanse n'égalait son importance; elle passait en étalage de luxe et d'abondance jusqu'à l'orientale Venise, malgré les trésors chatoyants que lui fournissaient la Dalmatie, Constantinople, l'Asie Mineure. Anvers passait en luxe et en abondance Venise, car la décadence de Venise commençait et l'exaltation d'Anvers se confirmait; Anvers drainait les richesses de Venise, soit qu'il en usât pour lui-même, soit qu'il les éparpillât dans les villes septentrionales et en Angleterre. Anvers assura ses communications avec la nouvelle Amérique; elle devient le port le plus considérable des immenses domaines de Charles-Quint.

Ce fut pour Anvers une phase d'orgueil autant que de débordante activité. Les fortunes enflaient soudain et s'ouvraient avec largesse aux besoins fastueux de la vie. On tentait toute aventure. Des lieux inconnus de la terre, des mers à peine soupçonnées, l'or, les métaux précieux, les fécondes cargaisons affluaient et encombraient la rive de l'Escaut, avant d'être absorbées par la voracité fougueuse des Anversois, marchandées et enlevées par les convoitises, les appétits de l'Europe entière. De quel formidable enivrement de fêtes, de quel déchaînement de désirs et de passions la ville regorgeante tressaillait! Mais aussi comme elle rayonnait à travers le monde d'une sagesse lumineuse, et comme son art s'affirmait dans le charme robuste de sa magnificence! Quentin Metsys forge et peint; aussi bien que de la Flandre, du Brabant, de la Hollande, de Liége et de Maubeuge, autour des Floris, seuls originaires de la ville à cette première époque, les maîtres se groupent; François Pourbus, Francken, Pierre Brueghel, Pierre Aertsen, Antoon Moor, Hubert Goltzius, Lambert Lombard et Patenier, Jean Gossaert; l'école anversoise

triomphe; Rubens, Jordaens, Van Dyck ne tarderont pas à paraître.

L'apogée avait été promptement atteint. Les causes de la ruine furent inattendues et rapides. Terribles, les guerres de religion dévastèrent la cité laborieuse et florissante. La sanguinaire démence du duc d'Albe, agent infâme de l'infâme Philippe II d'Espagne, détermina la déchéance initiale. Une soldatesque débridée saccagea à loisir la ville; elle eut à soutenir un siège très long, très douloureux, et lorsque le docte et intrépide Marnix de Sainte-Aldegonde fut contraint de céder la place aux troupes assaillantes d'Alexandre Farnèse, elle fut livrée sans retenue à la fureur espagnole. Désormais, elle chancelle, elle languit. La conclusion des traités de Westphalie l'achève. L'existence des Provinces-Unies s'y trouve reconnue selon la plus élémentaire équité; seulement, au profit de la République nouvelle, la navigation est interdite aux étrangers sur l'Escaut à partir de Saaftinge, point où commencent à se diviser, à s'entremêler les bras du fleuve, jusqu'à la mer. C'est l'écroulement du rêve d'Anvers, la mort de son commerce maritime.

Et malgré bien des tentatives, des sursauts renouvelés, l'Escaut demeura obstinément fermé à la navigation anversoise. La maison d'Autriche engourdit les provinces belges jusqu'à ce que les armées de la Révolution y pénétrèrent. Dès 1795 la Hollande fut obligée de renoncer au barrage, puis Anvers se reprit à vivre parce que les desseins ambitieux de Napoléon Bonaparte y trouvaient profit. Le Premier Consul avait compris l'importance stratégique du port : « C'est un pistolet chargé » disait-il, « que je tiens braqué sur le cœur de l'Angleterre ». En 1803, il en décréta l'agrandissement et l'amélioration.

Deux profonds bassins furent creusés : le Grand Bassin, le Petit Bassin, qui subsistent toujours. Un quai fut établi au long du fleuve. Les travaux, gigantesques pour l'époque, se poursuivirent jusqu'en 1813.

La dislocation de l'Empire napoléonien, le rattachement des Provinces du Sud au Royaume des Pays-Bas n'entravèrent pas la recrudescence de la prospérité anversoise. Anvers centralisait le commerce des Indes néerlandaises, lequel n'émigra vers les ports d'Amsterdam et de Rotterdam qu'après 1830 et

la séparation des deux royaumes. Mais aussitôt fut rétabli le péage sur l'Escaut; le gouvernement de la Haye y tint la main sévèrement; derechef Anvers végète, décline, perd en partie ses illusions de grandeur.

La Belgique, confiante désormais en la garantie des cinq puissances qui avaient consacré le principe de sa neutralité et de son indépendance, s'adonne avec ardeur aux œuvres de paix et de conciliation. Elle désire un débouché sur la mer, plus favorable et plus sûr que ses pauvres ports du littoral. Elle négocie en conséquence l'affranchissement de l'Escaut. Les Pays-Bas s'obstinent tout d'abord, mais enfin cèdent, et vendent, en 1863, le droit de navigation libre sur l'Escaut maritime aux vaisseaux de toutes nationalités, moyennant le prix de 17.141.640 florins, soit plus de 34 millions de francs. La somme trop forte pour la Belgique d'alors n'est acquittée par elle que pour la moitié, et l'autre moitié par les Etats intéressés à faire usage du port d'Anvers.

Et c'est depuis ce temps qu'Anvers respire et que son puissant labeur, qui rayonne sur l'océan, l'exalte dans sa vigueur saine et sa robuste magnificence ; et c'est depuis ce temps qu'Anvers s'est placé au premier rang parmi les grands ports de l'Europe continentale et rivalise avec Hambourg.

§

La situation géographique est exceptionnelle, à 80 kilomètres de la mer ouverte et profondément enfoncée dans une région productive, industrielle, en rapport direct et facile avec les contrées les plus bourdonnantes d'activité humaine. La rade offre un abri incomparable ; la profondeur des eaux permet aux plus grands navires de s'y embosser avec aisance. Des voies ferrées, des voies fluviales rayonnent à travers l'Europe entière. Anvers même produit et consomme largement. Sa population dépasse trois cent cinquante mille habitants, et, d'ailleurs, la population de la Belgique, à part quelques cantons perdus de la Campine ou de l'Ardenne, est si dense qu'on peut considérer, au point de vue des besoins économiques et des échanges, le pays entier comme formant une vaste agglomération indivisible, et ne tenir aucun compte à cet égard de la distinction entre villes et campagnes, ni par provinces et régions : ruche manufacturière, laborieuse, prolongée au delà des frontières par les districts de mines et

d'usines non moins frémissants au Nord de la France ou par les districts productifs de la Westphalie et de la Prusse rhénane.

Pour les transmettre en Scandinavie, en Grande-Bretagne, en Espagne et dans les pays d'Outre-Mer, Anvers reçoit la houille, les fers et les métaux, les machines, les produits chimiques, les produits manufacturés de toute nature, et il leur distribue en compensation les matières premières, les bois, les laines, le coton, résine et engrais, huiles et graines oléagineuses, pétroles, tabac, riz, monceaux de céréales : froment, épeautre et méteil, seigle, sarrazin, maïs, avoine, orge et escourgeon. Toutes les marchandises imaginables de tous les points du globe s'arrêtent ou transitent à Anvers. Sous les hangars comme sur les quais spacieux des bassins s'entassent sacs et ballots, tonneaux de goudron, cuirs et peaux de bêtes, cornes de buffles, charbons, poutrelles. D'immenses réservoirs pour le pétrole ; des entrepôts massifs ; des grues géantes dont les bras agrippent sous les docks les fardeaux par tas énormes, les élèvent menaçants en plein air, tournent sur eux-mêmes pour les déposer doucement dans le gouffre des cales béantes ; wagons qu'on charge ou qu'on décharge ou qui défilent par convois interminables au détour d'un pont, au croisement d'une rue ; plates-formes basses des fardiers que traînent d'un pas ferme des chevaux trapus et robustes, tandis que, avec un calme rythmé et sûr de soi, s'affairent les gestes des débardeurs et des chargeurs de navires, compagnons des antiques « Nations », Grecs, Romains, Turcs, Polonais, selon leurs dénominations du XVI^e^ siècle, une cinquantaine d'autres groupées chacune sous la direction de son chef, de son *baes* tout-puissant.

Aériens promenoirs qui, par dessus les docks, vous étendez depuis la vieille Porte de l'Escaut jusqu'au delà du Marché au Bétail et de l'église Saint-Paul, que d'ardentes songeries, que de désirs nostalgiques si l'on s'accoude à vos parapets, avant l'heure où la nuit tombe !

D'un côté les blanches façades, les toits de la grande ville, la percée fréquente de rues débouchant des anciens quartiers, la Vieille-Boucherie, la mêlée des ruelles derrière l'Hôtel de Ville, le Canal au Sucre vers la Cathédrale à la flèche éperduement élancée ; le Steen, vestige du Chateau-fort d'autrefois,

campé sur la rampe du promenoir, les cabarets de nationalités bigarrées, le va-et-vient des chariots, l'activité ouvrière, — et ces types de travailleurs au corps souple et ferme, aux gestes amples, en qui Constantin Meunier superbement a symbolisé la force d'Anvers !

De l'autre côté, on charge des navires, de gigantesques transatlantiques s'emplissent de marchandises, grouillent de passagers ; ils appareillent, ils atterrissent dans le fracas des poulies, des sirènes, de la vapeur et des cris. Des embarcations moindres, de petits steamers, des voiles de commerce ou de plaisance, des canots sillonnent l'Escaut ; le bac épais de l'embarcadère où il s'ébroue transborde au delà du fleuve vers Sainte-Anne et la Tête-de-Flandre tant de gens, paysans, bourgeois, marchands rentrant avec d'énormes paniers, rouliers et leurs charrettes et leurs chevaux, détachements de militaires fumant la pipe, automobiles, bicyclettes, attelages de chiens, mobiliers en déménagement...

Au delà, la plaine plate de Flandre ; à gauche, des rives verdoyantes, des arbres, des villages à demi cachés derrière le hérissement confus de mille mâts ; à droite, un sablonneux espace, très vaste, très vide, et, par derrière, les cheminées qui fument, les hautes voilures que le vent gonfle longent selon l'incurvation prononcée de l'estuaire invisible la lointaine ondulation des polders. Ah, comme l'imagination accueille avec un espoir radieux les navires ; dans quel enchantement elle court au-devant de leur venue, de quels tressaillements de rêve elle les accompagne s'ils descendent majestueux vers les aventures et les risques du large !

Ils ont cinglé pour des terres de féerie prodigieuse ; ils reviennent des pays fortunés. Ils sentent la chaude terre des tropiques, ils portent le reflet des soleils fabuleux, le chant des oiseaux des îles, la rumeur des forêts impénétrables, le chaleureux spasme d'amours fébriles et sauvages. Ils sont imprégnés de tous les parfums, ils brûlent de toutes les splendeurs équatoriales, ils retentissent d'inouïes et glorieuses sonorités, à moins que, pareils aux héros des légendes claires, ils ne se dressent dans le miroitement des blancheurs boréales, n'en rapportent le frémissement diapré et singulier, ne surgissent farouches et resplendissants et ne prennent la figure hautaine des glaciers qu'ils ont hantés.

Des vœux, des espérances, l'élan de la pensée fougueuse ainsi les escortent cependant que le ciel au-dessus allume ses gloires crépusculaires ; les violents et sombres nuages s'approfondissent dans le couchant de rougeurs éclatantes, de pourpres sonores et de longues traînées mauves, plus mélancoliques et hallucinantes.

Et les vaisseaux souverains entrent, sortent, s'attardent. Leurs cargaisons emplissent la rive. Plus loin les mâtures dressées de la batellerie fluviale fourmillent, où ce sont bélandres et chalands qui seront convoyés par les rivières et les canaux vers l'intérieur du continent.

La Durme s'enfonce vers l'ouest, vers Bruges et Zeebrugge ; Termonde et Gand trônent sur l'Escaut, d'où les voies navigables bifurquent, gagnent Dunkerque, Lille, tout le nord et le centre de la France, ou bien Louvain et Bruxelles et Charleroi et la vallée de la Sambre ; un canal à grande section court avec ses annexes à travers la Campine, rejoint la Meuse canalisée, le Rhin, les provinces méridionales de la Hollande. Cologne, Dusseldorf, Liége ont leurs communications assurées avec l'Angleterre, le Portugal, l'Amérique du Nord, l'Amérique du Sud. Egalement les Indes anglaises, le bassin méditerranéen, la mer Noire sont reliés à Anvers, qui correspond encore par mer avec l'Allemagne du Nord, les ports baltiques, la Norvège.

Régulier et paisible devant la ville, l'Escaut s'écoule vers le nord, puis se détourne d'un grand coude harmonieux vers l'ouest en encerclant la plaine. Sa largeur uniforme est à Anvers de 350 mètres à marée basse, tandis qu'en aval et en amont, elle atteint 400 mètres. Le mouillage à pied de quai est profond de 8 mètres, et, des chantiers d'Hoboken aux vastes « tanks » d'Austruweel, le quai se développe sur une longueur de dix kilomètres environ.

§

Là, stationnent les bâtiments les plus considérables de certaines lignes anglaises et des lignes allemandes : Hamburg-America Linie, Norddeutscher Lloyd. Les Allemands ont tout mis en œuvre pour trouver dans Anvers leur principal port maritime ; ils s'étaient rendu compte de sa situation privilégiée. Brême, Hambourg ont besoin qu'on les aide, les soutienne et les protège. Anvers s'offrait à eux ; ils s'y infiltrèrent ;

ils y pullulaient ; ils l'avaient conquis ; ils le possédaient. Le haut et le moyen négoce, la racaille des bas-fonds, des intermédiaires innombrables, des agents officiels, demi-officiels, officieux ou interlopes par multitudes, certains armateurs, certains consignataires étaient allemands. La société mondaine était imprégnée de germanisme ; il y avait des endroits, il y avait des jours, où on se fût estimé en Allemagne.

Les Belges, ne pressentant ni la cautèle ni la duplicité, recevaient les Allemands comme des amis sincères. Les hideux suborneurs avaient capté leur bénévolence à l'aide de protestations insidieuses, et même c'est ceux qui construisaient les forts destinés, le cas échéant, à protéger la ville de tout envahisseur, et c'est à eux que les armes étaient commandées.

Ils étaient partout. Ils régnaient sur Anvers. La banque était à eux. Ils dominaient sur la navigation. Au surplus, il convient de le reconnaître, l'accroissement si prompt du port était en grande partie leur œuvre. La Belgique s'était laissé supplanter. Le commerce d'exportation était presque entier dans des mains étrangères ; la flotte nationale était insignifiante : le trafic fait en Belgique sous le pavillon belge atteignait la proportion de 13,5 o/o ; le pavillon britannique faisait 45 o/o ; le pavillon allemand 25 o/o. Mais, tandis que la participation allemande allait s'accroissant, la proportion nationale tendait à diminuer.

Qu'on se reporte à l'intéressant ouvrage : *La Belgique industrielle et commerciale de demain* de M. R. Billiard, et qu'on lise l'allocution adressée en 1907 à une délégation de bourgmestres allemands par le Président de la Chambre de Commerce d'Anvers : « L'histoire de notre cité », leur déclare-t-il, « témoigne de très anciennes relations avec votre pays. Jamais cependant celles-ci n'avaient acquis l'importance que nous constatons depuis la renaissance du port d'Anvers. Notre place attache un prix tout particulier à ses relations commerciales avec vos centres d'affaires si actifs et si entreprenants... Notre trafic avec l'Allemagne augmente d'année en année... Nos intérêts se confondent... » Et le ministre des Travaux Publics, enchérissant, louait la colonie allemande : « Elle a su attirer notre sympathie et notre respect... elle a fait montre de tact et de discrétion à l'égard de tout ce que notre esprit national ombrageux a voulu se réserver. » En

particulier il rendait hommage (« Je lève mon verre au nom du Gouvernement, pour boire à sa santé ») au zèle, à l'activité de M. von Bary, établi à Anvers depuis trente ans comme agent de la *Deutsche Ost Afrika Linie*, du *Norddeutscher Lloyd*, de la *Roland Linie* de Brême.

Ce M. von Bary, entre autres services dont on lui savait gré, avait réussi à dissuader le *Norddeutscher Lloyd* de déplacer son escale d'Anvers à Rotterdam. Aussi, le 16 décembre 1911, pour fêter le vingt-cinquième aniversaire de cette escale, est-ce à lui, von Bary, qu'un banquet est offert. Le Président du Sénat, le Chef du Cabinet, le Ministre des Affaires étrangères, un représentant du Roi y assistent, en même temps que le Ministre plénipotentiaire d'Allemagne, et nombre de membres du Parlement, de la municipalité d'Anvers, des notabilités commerciales.

Alors M. von Bary, en son nom, au nom de sa *firme*, témoigne en ces termes de sa profonde reconnaissance : « J'ai toujours à la mémoire les marques d'estime trop flatteuses dont mon armement et moi avons été l'objet tant du côté du Gouvernement belge que de la part de la ville d'Anvers... Pour ceux qui s'établissent dans ce pays hospitalier entre tous n'est-il pas vrai que l'homme a deux patries : la sienne et la Belgique ? »

Et voilà pourquoi, chez cet homme à deux patries, chez cet Allemand pénétré de reconnaissance envers la Belgique hospitalière, chez cet agent enrichi par la situation qu'Anvers lui a laissé conquérir si aisément, on découvrait, au mois d'août 1914, tout un attirail de guerre : une mitrailleuse, des fusils, des habits d'officiers allemands, — le tout destiné à l'armée qui envahissait cette terre généreuse et « hospitalière, » cette terre qui était sa seconde patrie ! Suspect d'espionnage, il avait pris ses précautions : l'illustre M. H. Albert von Bary, dont l'influence fut si puissante sur les destinées d'Anvers, avait pris honteusement la fuite. A présent sans doute est-il rentré et porte-t-il haut la tête en dérision de ses dupes malheureuses et de ses victimes.

§

Au début des hostilités, embargo a été mis sur les bâtiments allemands arrêtés dans le port d'Anvers. Qu'est-il advenu d'eux ? On n'a pas pu, évacuant la ville, les transférer en

Angleterre, mais les sinistres et provisoires occupants n'ont pas pu davantage les emmener en Allemagne, ceux du moins à qui leur tirant d'eau et leur tonnage ne permettent pas d'utiliser les voies fluviales. Les retrouverons-nous, à l'heure certaine du retour ? N'auront-ils point été détruits ou endommagés ?

Dans l'état où ils se trouveront à l'heure prochaine du règlement des comptes, ils appartiendront à la Belgique. Ils entreront pour une part équitable et trop faible dans le montant des indemnisations nécessaires. Ils formeront le noyau du futur armement du port d'Anvers. S'ils ne sont plus utilisables, l'Allemagne en devra fournir l'équivalent, si non en nature, — ce qui serait le plus désirable, — du moins en argent.

Et déjà on l'entrevoit non plus la maîtresse, mais en quelque mesure la tributaire du commerce belge. La forme la plus sotte du nationalisme le plus étroit serait d'obéir à de certaines suggestions et de rompre à jamais toutes relations même commerciales avec l'Allemand haïssable. Pure dérision, au surplus, car, au grand détriment du port belge, rien ne favoriserait mieux les intérêts de Brême, de Hambourg, ou des ports néerlandais. Calcul stupide, la Belgique serait punie, et non pas l'Allemagne.

Seulement il importe qu'on organise entre les deux pays un système de relations moins fallacieuses et plus profitables. Le gouvernement reconstitué à Bruxelles s'y attachera certes de toute la force de son bon vouloir et de son pouvoir. Il sera secondé par les Alliés, puisque, aux termes de la solennelle démarche du 14 février 1916, « les puissances alliées et garantes, » France, Angleterre, Russie, auxquelles se sont joints l'Italie et le Japon, « déclarent que, le moment venu, le Gouvernement belge sera appelé à participer aux négociations de paix et qu'Elles ne mettront pas fin aux hostilités sans que la Belgique soit rétablie dans son indépendance politique et économique et largement indemnisée des dommages qu'elle a subis. *Elles prêteront leur aide à la Belgique pour assurer son relèvement commercial et financier.* »

Non moins que la reconstruction et la mise en marche des usines ravagées, la reprise de l'activité dans le port d'Anvers intéresse le relèvement de la Belgique. Le rang qu'il avait

acquis, il faut qu'il le reprenne, il faut que, comparée à celle de Hambourg, son importance n'ait pas décrût ; il faut qu'il soit en mesure d'éclipser son rival.

En ce qui concerne Anvers, l'aide assurée par les Alliés, si elle se borne à faciliter la reconstitution du port dans la situation exacte d'avant la guerre, manquerait son but. La banque, le haut négoce, le trafic d'exportation, l'importance même du mouvement maritime avait fait d'Anvers un port presque exclusivement allemand. La Belgique ne serait pas seule à tirer profit de ce qu'il redevienne ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, un port belge, c'est-à-dire largement, également ouvert au commerce de toutes les nations. L'exiguïté territoriale ne permet pas que la Belgique ne desserve qu'elle-même; elle doit vivre avec ses voisins, par et pour ses voisins ; l'un deux ne doit donc pas, à l'exclusion des autres, dominer chez elle dans une situation privilégiée. Anvers doit s'ouvrir dans la même mesure à tous.

Ainsi, après la réintégration du Droit, quand ils auront inauguré le règne nouveau de la Justice internationale, les Alliés ne se contenteront pas d'avoir triomphé de l'impérialisme et du militarisme teutons, ils auront préparé la victoire économique, non moins indispensable.

A supposer qu'il fût réalisable, l'anéantissement de l'industrie germanique ne saurait être désiré par eux. D'où leur viendraient les légitimes compensations aux maux, aux horreurs qu'ils ont encore à subir, du fait de l'Allemagne ? L'Allemagne travaillera ; par le fruit de son travail elle arrivera lentement, longuement, à réparer en partie les dommages matériels, les dévastations, les ruines dont sa fureur guerrière est responsable.

Comme par le passé, les produits de son labeur gagneront le large et s'échangeront dans les contrées d'outre-Mer contre de l'or ou contre d'autres marchandises. Est-ce par Hambourg qu'on les encouragera à passer ? Les pays intéressés pousseront au développement nécessaire un port continental mieux situé, facile à atteindre, sûr et bien protégé. Sauf Anvers, Rotterdam est seul à présenter plusieurs des avantages réclamés. Mais pour quels motifs favoriser Rotterdam, dont la situation est moins centrale, l'accès moins aisé, les communications directes plus longues et plus lentes avec le centre du Continent ? Au surplus Rotterdam, non moins que naguère

Anvers, pour ses capitaux, pour son armement, pour une portion notable de son commerce, est un port allemand.

Que des conditions secondaires fassent défaut à Anvers, soit ; mais en y consacrant les fonds utiles, rien ne serait plus simple que d'améliorer encore son outillage et d'amplifier ses installations.

Déjà, dans l'exil, à Londres, se constitue une société dont l'objet est de nationaliser le commerce d'exportation ; ses ressources financières sont destinées à acquérir une flotte sérieuse et à substituer, exportateurs et armateurs, aux anciennes maisons allemandes des maisons belges.

La guerre a restreint, sinon anéanti, la construction des bâtiments de commerce. N'est-il pas désirable, ne serait-il pas juste que les Alliés disposent en faveur de la Belgique d'un certains nombre de navires ennemis, immobilisés dans leurs ports ?

Tout avantage refusé à Anvers profite, aubaine inespérée, aux ports teutons, Brême, Hambourg, ou à des ports neutres. Les Allemands ne délaisseront pas sans motif ou sans avantage espéré les voies habituelles. Toute la compétition porte sur la facilité des transports et sur des réductions de tarif, réalisables aussitôt qu'on désire les réaliser.

Que Hambourg dispose du Nord et de l'Est de l'Allemagne, il y est prédestiné ; pour quel motif lui laisserait-on, avec Brême, disputer à Anvers le bassin westphalien ? Anvers en est moins éloigné, Anvers est plus rapproché des côtes anglaises, et atteint plus vite la Manche et l'Océan.

C'est sur Anvers que se dégorgent Krefeld, Dusseldorf, Mulheim, Cologne et l'industrie du sud-ouest. La navigation rhénane se dirige presque entière vers Anvers et vers Rotterdam. Puisque en 1908, sur les 45.700.000 tonnes où se haussait l'activité du Rhin, 300.000 seulement provenaient d'échanges avec Brême et Hambourg, et plus de la moitié, 24.700.000, avec Anvers et Rotterdam, cette proportion ne peut que s'accroître à mesure que des facilités nouvelles seront établies. Et le vieux fleuve germanique, si productif par lui-même, amène le trafic de Suisse et, en partie, d'Italie ; Anvers est, au Nord, le port nécessaire de Bâle, de Zurich, de Milan.

Par le Rhin s'acheminaient enfin les produits industriels de l'Alsace-Lorraine. Ils s'écouleront sans doute désormais

par les mêmes voies que les produits du bassin de Briey, et leur débouché naturel, le plus simple, le plus rapide, sera toujours Anvers.

D'une façon prodigieuse les hauts-fourneaux, les laminoirs qui s'alimentent sur place des matières premières se sont multipliés en Meurthe-et-Moselle. Des usines de produits secondaires se sont groupées tout autour. Les prix de revient y sont notablement inférieurs à ce qu'ils sont dans le reste de la France, et la production est considérable. En 1913, la Meurthe-et-Moselle donnait 3.588.000 tonnes de fontes sur les 5.311.000 produits par l'ensemble du pays, et 2.289.000 tonnes d'acier sur 4.635.000. Et pour 1914 de nouveaux aménagements assuraient aux usines de l'Est un surcroît d'environ 500.000 tonnes d'acier.

La Belgique, en 1906, ne tirait de cette région si riche que 804.000 tonnes, mais, en 1911, elle en recevait 3.600.000.

Qu'on examine les voies d'exportation dont pourrait disposer cette industrie formidable. Actuellement elle est desservie par des moyens insuffisants et nullement directs. La Moselle n'est pas canalisée, le gouvernement impérial n'a pas voulu que Briey fît concurrence au Rheinland ou à la Westphalie. Depuis trente-cinq ans, le projet français d'un canal du Nord-Est, déclaré d'utilité publique en 1881 et en 1882, demeure à l'étude; il nécessiterait une dépense de 131 millions qui fait hésiter le Sénat. On compte, s'il se réalisait, que le port de Dunkerque s'en trouverait avantagé. Mais Dunkerque ne saurait être considéré comme un port de premier ordre. Des privilèges et des monopoles lui assurent au profit de la région environnante, Tourcoing, Lille et Roubaix, l'importation des laines. Mais Dunkerque les regarde passer. Il n'en retient rien, ne transforme rien, n'effectue pas d'échanges. C'est, au même titre qu'en Belgique Gand, Bruges ou Ostende, un port spécial, un port sans grand développement possible parce qu'il ne présente par soi-même qu'une importance secondaire.

La canalisation, en territoire français, de la Chiers, affluent de la Meuse, coûterait, avec l'allongement des écluses entre Sedan et Givet, pour que des bateaux de 2000 tonnes y puissent passer, tout au plus 25 millions de francs. Et, dès lors, par les canaux et les voies navigables qu'il faudrait aussi que la Belgique élargît et approfondît, le bassin de Meurthe-et-

Moselle s'approvisionnerait par échanges, à Anvers, port de transit universel où ils abondent, de toutes les réserves de matériaux dont son industrie aurait besoin. « Espérons », conclut M. Billiard, « que la France généreuse et reconnaissante, permettra à la petite Belgique de bénéficier du flux et reflux de ces marchandises et fera pour cela les sacrifices nécessaires. »

§

De la sorte, Anvers, si maltraité, si accablé par l'odieuse guerre et la honteuse occupation tudesque, sera rétabli dans toute sa splendeur de naguère; il se développera encore, il se surpassera lui-même. Toutes les régions commerciales ou industrielles que son port desservira y trouveront un égal bénéfice, sans qu'aucun port des pays alliés en puisse prendre ombrage; leurs intérêts s'y joindront et s'y confondront. Anvers sera le lieu et le symbole de leur union économique.

Des transformations alors agrandiront la magnificence de ses aspects récents. Son quai de six kilomètres ne suffira plus à ses besoins. Les bassins, le Grand et le Petit, que Bonaparte fit creuser, le bassin Kattendyk, le bassin au Bois, le bassin de la Campine, les bassins Asia, Africa ou Lefèvre, America seront perdus entre de nouveaux bassins, plus vastes et mieux pourvus. La batellerie aussi nécessitera des garages plus considérables.

Anvers, par l'intensité de son commerce, de ses échanges, par son activité financière, assurera à la Belgique reconstituée une prospérité rapide et éclatante; et, ayant à son tour terrassé sa voisine qui faillit l'asservir, s'étant reconquise sur l'Allemagne qui l'avait envahie d'abord insidieusement, ensuite par la brutalité de ses armes, Anvers magnifique rayonnera sur le monde.

Dans les temps fabuleux où régnait Jules César, un horrible géant, nommé Druon Antigon, dévastait les rivages de l'Escaut et vivait de ses déprédations. Toute la contrée tremblait de terreur. Mais un jour un pêcheur, jeune et très beau, Salvius Brabo, se leva résolûment, marcha au monstre que tous redoutaient, et lui proposa bataille. Le géant cuirassé portait la lame et le glaive; le pêcheur n'était armé que d'un grossier coutelas et d'un paquet de cordes rejeté sur une épaule. Souple, il sut esquiver les rudes coups de son adversaire, et soudain de ses cordes lui entrava les jambes avec tant d'adresse et

de sûreté, que Druon Antigon s'abattit et couvrit le sol de son long corps. Aussitôt le héros s'élança, lui trancha la tête, lui coupa la main droite, la fit tournoyer en l'air, et de toutes ses forces la jeta au bord du fleuve : *Hand werpen*, jeter la main ! c'est de ce nom en flamand, *Antwerp*, que se nomma la large cité fondée en ce lieu, Anvers.

Et maintenant, de la main enfin tranchée de la monstrueuse Germanie, Anvers naîtra une suprême fois, pour prospérer de nouveau, dans une gloire plus belle et plus pure.

ANDRÉ FONTAINAS.

IMPRESSIONS D'HOPITAL

A mes chefs de service,
Docteur Paul D. et professeur C.

—

ARRIVÉE DE BLESSÉS

Un planton de la direction : « Trente blessés pour ce soir, 5 heures 1/2. » Les chemises et les draps arrivent de la lingerie, les lits blancs s'entr'ouvrent; dans les salles un mouvement de curiosité se propage : « des nouveaux vont venir » !..... Les dames s'empressent et, dans ce soir hâtif de l'automne, brusquement un clairon rappelle aux infirmiers : « tout le monde en bas ! »..... Des cours, de la terre mouillée, des feuilles mortes, les longs corridors, les réfectoires ; une bouffée chaude, odeur de cuisine et de souillarde. Nous voici à l'extrémité de l'hôpital ; entre des bâtiments bas, indifférents, une espèce d'avenue où l'herbe pousse entre les pavés, la grande porte cochère ouverte ; l'éclat cru d'une lampe à arc troue le crépuscule et au delà de la bande de lumière s'allonge, étroite et pleine d'ombre, une triste petite rue ; pour éviter les curieux, c'est par ici qu'arrivent les blessés. Des brancards grisâtres indistincts sont dressés debout contre les murs, accolés à eux comme des fantômes de suppliants. Sur les pierres grincent les clous, les hommes vont et viennent en bourgeron ; certains d'entre eux accroupis, étagés, sur quelques marches de pierre, forment comme une grappe. Un groupe de manteaux bleus, ce sont les officiers et les médecins ; brouhaha de voix, envol de blancheur ; par deux ou par trois les infirmières arrivent ; nous attendons ; quelques gamins,

ayant surpris dans l'hôpital du remue-ménage, sont là devant la porte; familiers, ils causent avec les soldats.

Oh! l'énervement de cette attente ; l'heure fixée a fui depuis longtemps. La nuit est complète ; la cour sombre est d'une tristesse infinie. Derrière nous du côté des cuisines, deux ou trois ampoules se sont allumées; des lueurs apparaissent jaunes, petites, lointaines, on les devine à travers les vitres ternies, dans un halo ; çà et là une cigarette pique l'ombre d'un point rouge de feu ; autour des dames le cercle s'est relâché, disloqué ; les causeries se sont tues, c'est trop long ; et d'ailleurs chez les plus rustres, les plus indifférents, dans le soir, l'attente de ceux qui meurtris reviennent des tranchées, éveille avec de la pitié une sorte d'angoisse, chez certains un souvenir personnel, souvent une crainte vague de l'avenir. Un infirmier murmure « ça n'est pas gai » ; à mi-voix deux de mes voisins « déplorent la guerre ».

§

Un ronflement... en un clin d'œil, dans la lumière de la porte, tout le monde est groupé. « Attention! » Souple, grise, neuve, de grand style, l'auto rase le trottoir. A l'arrière dans un claquement on tire les verrous, avec un bruit mat les panneaux retombent : superposés, deux par deux, tout proches, quatre brancards, des formes vagues. Les femmes et les enfants sont là autour de nous, ils nous gênent ; en commandant la manœuvre, j'entends derrière moi des exclamations de pitié. « Commencez par en haut, soulevez et tirez..... deux hommes de chaque côté pour soutenir..... bien, doucement..... posez..... enlevez..... place, place. » Le chauffeur nous confie ses couvertures et ses brancards, il met en marche. D'autres autos arrivent, haletantes, pressées ; en déchargeant l'une d'elles, derrière moi, à travers ma capote, je sens un moteur qui chauffe.

Les pauvres corps rigides en des formes bizarres; les capotes salies, les pansements avec des taches rouge brun, des faces hâlées, de la broussaille ou du duvet, et, lorsqu'il ne sont pas clos, de pauvres yeux fixes, implorants, « pas trop de heurts ». — Ils sont tous là. La dernière ambulance ronfle, dérape et part. Il y a de la foule dans la petite rue, on les plaint en patois ; derrière moi on rabat les lourdes portes. — Au pas rythmé des infirmiers, les brancards chargés s'en vont en lon-

gues files vers les corridors, les lampes jaunes, les salles encores lointaines. Un arrêt, carnet en main, pressé, important, un secrétaire consulte les fiches, jaunes, roses, blanches, pendues à la capote des blessés. Quelles pauvres choses étiquetées! Un médecin se penche, lit le diagnostic : « Salle 1, Salle 2 » ; et les porteurs reprennent leur marche, vers les fenêtres illuminées à travers les cours.

Après les mois de guere, l'ébranlement de la bataille, le choc de la blessure, les cahots, les ambulances, les trains sanitaires, les autos, les membres douloureux, rompus. Quelle volupté animale de laisser reposer sur l'oreiller la tête lourde, de se coucher en un lit blanc. On pose des questions : « D'où es-tu ? quel régiment ? » Il n'y a que des réponses brèves, fatiguées. Qu'on se hâte! les dames, les infirmiers, les anciens de la salle vont et viennent; les vêtements élimés, fanés, raidis de boue, empoissés de sang ; les lourds souliers crottés, fangeux, glorieux des veilles et des marches et des tranchées, tout est enlevé, emporté. Après un lavage sommaire, un bol de lait, un examen rapide, quelquefois un pansement vite refait, à peine ressenti dans l'abrutissement de tout l'être, c'est fini, les nouveaux sont casés, ils s'endorment sans la crainte des marmites, sans redouter les alertes. Troublé une heure, dans l'hôpital, le calme renaît, monte, apaisant, dans la nuit de novembre, à la lueur discrète des veilleuses.

—

CLASSE 15

Nous le regardons mourir... Dans le vaste dortoir réservé aux grands élèves, des cloisons de deux mètres en bois jaune verni séparent les couchettes les isolent, forment de petites chambres : il occupe l'une d'elles, depuis quinze jours, mais dans cette case ne traîne aucun bibelot, aucun souvenir, on sent qu'un grand blessé est là, un grand blessé ne s'occupant guère de ce qui l'entoure. En face le voisin le plus proche, un sergent, a piqué au mur, soigneusement, bien en ordre, des cartes postales aux couleurs vives, un plan de Salonique, un éventail de papier, qui, au-dessus de la glace de deux sous, s'éploie gentiment avec une élégance fatiguée, et on peut songer à une chambre d'ouvriers de Paris, d'étudiant pauvre que le locataire a le souci d'égayer. Ici, rien. Pas même un képi

pendu à un clou; ni canne, ni béquilles, il ne peut se lever, les vêtements au vestiaire, il est toujours couché. Une étiquette avec son nom, son âge et son régiment, beau travail d'un scribe appliqué, et, fixée au-dessous par des épingles, la feuille de température, quadrillée, redoutable ; dans le même jour des écarts de deux degrés, et, comme on réunit les points extrêmes, une courbe qui n'est plus qu'une série d'angles aigus, une suite de clochers. Sur une petite table, des fioles, une cuillère de fer ; sur une planchette, quelques lettres froissées, un livret jauni, un chargeur allemand, une pipe, ce que l'on a ramassé dans les poches des habits militaires, des habits de combat, avant de les lui enlever. C'est une cellule monastique, les yeux ne se détournent point du lit, du lit étroit, avec un couvre-pieds bleu à fleurs rouges ; où donc le service de santé a-t-il déniché des couvre-pieds pareils ? Oh ! la pâle figure jaunie, aux lèvres blanches, aux yeux mi-clos, la pâle et belle figure, si émouvante, en cette immobilité, dans l'enfoncement de l'oreiller : masque de cire, cire jaune et cire blanche, sur un coussin mou.

Visage aimé par une maman, peut-être par une fiancée. On est parvenu à le raser, à couper courts ses cheveux châtains, et cela accentue l'apparence de jeunesse ; combien en est-il passé, dans ces salles, d'ouvriers et de paysans devenus soldats? mais, dans ces traits amenuisés par la souffrance, j'ai été frappé de découvrir une beauté singulière, une finesse française ; par quel hasard ce savoyard inculte de vingt ans apparaît-il représentatif de la race, ayant le type même que l'on veut idéal pour les adolescents de chez nous ? Et voici que cette jeune plante de notre sol va mourir. La douleur n'a point durci son visage ; il n'a pas un pauvre regard d'animal torturé ; tout le jour il semble dormir; il ne reprend vie qu'à l'heure des pansements ; et alors avec quelque précaution que l'on remue son mal, tandis qu'autour de lui on s'agite, d'une voix faible, sur le même ton, presque sans bouger, il pousse un long gémissement, toujours le même, un « aaah » prolongé, bas et déchirant. On essaie de le calmer et il n'écoute guère; il retombe dans sa torpeur. Le corps amaigri soulève à peine les couvertures ; je songe à un gisant entrevu dont une vieille église campagnarde, jeune chevalier trop tôt endormi, dans un voile de pierre dissimulait les membres ; seule émer-

geait en plein relief une tête aux traits émaciés et charmants.

Il n'y a point ce désordre habituel aux lits de fièvreux, il ne se remue point et ne dérange rien; à droite, à côté de l'épaule, deux coussins soutiennent quelque chose d'énorme, un assemblage savant de bandes ; mais, hélas, c'est trop gros et trop court, beaucoup trop court, on devine un moignon ; il arriva ici avec une plaie terrible, l'articulation ouverte, on a dû amputer au-dessus du coude, et la gangrène monte, monte ; pour le sauver, tout a été essayé, il est trop faible, il est perdu. En les voyant mourir, combien de fois ai-je songé à la grandeur du sacrifice de ces humbles, à l'horreur de cette mort lente, dans les ambulances et les hôpitaux, loin de l'enivrement d'une attaque, de la brusquerie d'une surprise. Il faut songer à ces soldats qui, durant de longs mois, ont souffert dans la tranchée; blessés, évacués, évacués vers l'arrière ; ils ont laissé aux ambulances d'avant leurs camarades les plus atteints ; eux, croyant à la bonne blessure, au repos, à la guérison, aux soins des infirmières et des docteurs, en pleine France, ils viennent mourir. Dans le grand silence de cette après-midi d'automne, je regarde encore ce petit paysan, aîné de neuf enfants, la mère veuve ; je songe à cette maman là-bas travaillant dans un petit village perdu au-dessus d'Albertville ; à mots voilés dans la dernière lettre, une de ces dames lui a dit le danger que courait son fils, lui a conseillé de venir l'embrasser, et elle a répondu d'une écriture malhabile qu'elle viendrait en effet, bien que le voyage soit long, bien que le prix en soit élevé malgré les réductions, mais pour le moment elle devait demeurer chez elle « rapport aux travaux et aux petits ». Quel programme de vie d'une rustique grandeur ! Au fond elle est aussi quelque peu rassurée de savoir son fils à l'hôpital bien loin des balles; et elle ajoute : « Dites bien à Jean que ses frères parlent de lui et ne l'oublient pas ». Gamins de Savoie qui jouez à la bataille, dans les prés, en pensant à l'aîné tel que vous l'avez vu en permission, faraud dans son uniforme neuf, bleu horizon, avec l'ancre rouge de la coloniale... Doucement, en boitillant, un vieux territorial passe; il y a de la pitié dans ses yeux pour le jeune qui s'en va ; peut-être a-t-il des fils de même âge comme celui-ci, de la classe 15.

Hier soir, le médecin chef est venu lui remettre la Croix de guerre. A l'improviste. Aucune cérémonie. L'infirmière de ser-

vice, quelques malades ou blessés, le lieutenant d'administration, un petit groupe tassé autour du lit. Pas d'allocutions, notre chef n'est pas tendre et ne sait pas parler : il a épinglé la décoration à la place du cœur, en lui souhaitant une guérison à laquelle il ne croit pas, et a donné l'accolade au jeune soldat. Ce médecin était ému, il est parti brusquement. Nous avons serré la main du nouveau décoré; il souriait, d'un sourire las; on lui a parlé de sa mère : « Maman sera contente... je suis content... j'ai mal... oh ! j'ai mal. » Il est retombé dans son immobilité, il n'a pas voulu qu'on remonte le drap, et le ruban vert et rouge, coupé de la palme, tranche sur la chemise blanche ; petite récompense, témoignage d'héroïsme. La jeunesse, la bravoure et la mort, grandes idées tristes et douces, qui toujours bouleversent les cœurs des hommes, et qui ce soir flottent autour de ce lit d'hôpital.

. . . . . .

Une indisposition m'a retenu deux jours loin de mes salles. Pendant cette absence, Jean était mort ; j'ai vu sa case vide, le lit sans fournitures ; l'odeur de formol vous prend à la gorge : on désinfecte. Comme le soir tombait, je me suis dirigé vers la chapelle mortuaire. « Philosophie I. » Dans le vestibule de notre ancienne classe, asile de quelques heures avant le repos définitif, on dépose les bières. Des drapeaux croisés, fixés au mur; deux cierges qui grésillent en des candélabres de hasard; sur une table de bois, un Crucifix, des tréteaux, un drap tricolore qui retombe à plis droits, sous lequel se carre une humble bière; par moment, un courant d'air fait s'agiter les drapeaux et vaciller les flammes, de grandes ombres courent au plafond. Je devine l'amphithéâtre, les bancs sur lesquels nous avons passé une année, la chaire où notre vieux maître, avec un scepticisme aimable, agitait tous les problèmes de notre destinée. Quelle leçon hautaine dans la mort silencieuse de ce paysan de vingt ans ! Qu'importe le jeu des idées, si l'on sacrifie sa vie à une seule ? Immobile en un coin, près du cercueil de cet adolescent que j'ai soigné, je cherche à mieux pénétrer le sens de cette mort, dans une guerre dont il comprenait mal les causes, qu'il n'avait pas voulue ; pris par la discipline militaire et l'instinct patriotique, une sorte de mystique l'élevait sans qu'il s'en doutât audessus de lui-même. Jean, dans une fin obscure, a donné une jeune vie. En une image splendide,

avant une mort glorieuse, un novice dominicain s'écriait, nous dit-on. « L'oubli tombera sur nous comme les corbeaux du soir sur les cadavres ». Je pense aux larmes de la mère, et à l'oubli qui se fera, à l'oubli de tous les morts, de tous les morts pris en tant qu'individus. Il ne restera que l'idée d'un grand sacrifice qui aura sauvé la Patrie, le sacrifice de l'individu pour des fins plus hautes, de l'homme pour la race, n'est-ce pas la leçon que nous devons dégager, en cette classe de philosophie, près du cadavre de ce soldat de la classe 15, un parmi des dizaines de milliers...

Sa mère arrive demain. J'ai laissé de côté les rues où brillaient trop de lumières.

AMPUTATION

Le classique décor : la salle lumineuse, toute blanche, d'une blancheur impassible, de hautes fenêtres sans rideaux, les murs ripolinés, luisants ; comme tapis un linoléum laiteux, désespoir et orgueil des infirmiers. Seules teintes chaudes, dans un coin des reflets rougeâtres, accrochés à l'autoclave de cuivre. Les escabeaux, les petites tables servantes sont laquées de blanc, comme des meubles Louis XVI ; dans les plateaux de porcelaine, les instruments se rangent en bel ordre, fins, cruels, bizarres et contournés ; outre l'ordinaire arsenal, voici métal poli qui scintille sous le soleil, des cisailles trapues, sécateurs de tiges humaines, des pinces aux mors solides, des gouges, des rugines, une scie, un lourd petit maillet de plomb ; on va faire de la chirurgie osseuse ; cette expression seule n'éveille-t-elle pas des grincements d'os sciés, des craquements d'os rompus ? L'atmosphère est lourde, un peu grisante, avec des relents de chloroforme ; dans une cuvette qu'on stérilise, l'alcool flambe d'une flamme bleue, comme un bol de punch ; au-dessus d'une sorte de long lavoir de zinc, dans le bruissement doux de son jet brisé, gainé de caoutchouc, un robinet coule inlassablement.

Vêtus de blouses de cotonnade blanche qui gonflent comme des surplis d'enfants de chœur, avec sur l'oreille de comiques petits bonnets de police en toile fine, les joues mal rasées, deux infirmiers s'agitent, transportent les grosses boîtes nickelées, rondes et larges, où dorment aseptisés les gazes et les cotons. Deux dames de la Croix-Rouge, près de la porte, causent à mi-

voix ; « dans l'intérêt supérieur de l'opéré », au mur de grandes lettres bleues commandent le silence. Tête de sphinx bien encadrée du bandeau et du voile, brune, les yeux baissés sur sa tâche, une jeune fille endort. La grande table allongée, articulée, cache ses tôles gris bleu et ses ferrures sous des draps immaculés, nappes d'un étrange autel ; dans les plis vagues, une forme d'homme se dessine, étendue ; on va amputer un de mes malades ; je regarde la pâle figure, aux rides profondes, à demi cachée par les compresses que maintiennent sous le nez, sur la bouche de fins doigts volontaires. En sarrau écru, un jeune étudiant tient le pouls ; contre l'étouffement et les vapeurs qui montent notre homme lutte faiblement, sans conscience ; il essaie de se débattre, éprouve la solidité des courroies qui le maintiennent ; sa poitrine se gonfle, il aspire la drogue, souffle, gémit en sourdine ; peut-être dans ces mouvements a-t-il heurté sa jambe, pauvre jambe tant soignée, que l'on espérait d'abord pouvoir guérir. Le voici qui chantonne en son patois, il bredouille quelques paroles sans suite ; peu à peu l'agitation se calme, il glisse dans le rêve... A l'œil gauche l'endormeuse jolie soulève la paupière, le réflexe est aboli, le malade dort...

Entrent le chirurgien chef et son aide ; les infirmiers, les dames se sont rapprochées de la table, elle est environnée d'un groupe de blancheurs ; quelques mots échangés rapidement, déjà le maître palpe la jambe malade dont on défait le pansement, distribue les derniers ordres ; il est très à l'aise, tel sans doute qu'il apparaît en sa clinique parisienne ; se montrant sous la blouse, seuls les houseaux de cuir fauve révèlent le soldat. Je me surprends une fois de plus à contempler cette tête curieuse, la face glabre, les yeux vifs derrière des lunettes rondes, cerclées d'or, les tempes prises dans un étrange bonnet blanc, bonnet de théologien du moyen âge, ou de nageur américain. Du bain il rapporte un parfum d'amande amère ; c'est un homme de science et de sport, fiers de ses bras solides et brunis, aimant à enlever tout seul un malade pour le poser sur le brancard. Dans les hôpitaux improvisés, il a créé très vite de beaux services de chirurgie, hygiéniques et disciplinés. Le médecin auxiliaire, qui lui sert d'aide, sut chiffonner artistement sa toque, pour en faire un bonnet de chef pâtissier ; dans un coin il achève de ranger les instruments... Tout est prêt. Eau

de savon, eau bouillie, des torrents d'eau, de l'alcool, les gants de caoutchouc rouge à bracelets noirs, encore de l'alcool ; ces messieurs sont aseptiques et prêts à opérer ; pour éviter de se souiller, les voici qui reviennent au lavabo, coudes écartés, mains levées, les doigts ouverts.

Le pansement est enlevé, on a mis la jambe à nu ; dans toute cette blancheur immaculée des champs opératoires et des serviettes, elle apparaît énorme, déformée, avec des teintes violacées et noirâtres, le mollet aplati, élargi, comme une outre, avec près du genou, du genou empâté, noyé, deux lèvres de chair malsaine, comme un goulot suppurant. Rarement j'ai eu plus directe l'impression de la pourriture et de la maladie, du membre que l'on doit couper si l'on veut sauver l'homme. « Soulevez cette jambe ! » On glisse des alèzes repliées, on soutient le mollet. Il faut amputer très haut, sacrifier la rotule et, déjà, brusquement, un large coup de bistouri, en demi-cercle, incise la peau de la cuisse, la barre d'une ligne rouge ; une autre entaille, et le cercle est complet, de fins filets de sang coulent, des gouttes filent rapides, perlées ; d'une poignée de gaze le médecin auxiliaire éponge fiévreusement ; le chirurgien élargit l'entaille, la creuse, la fait plus profonde, et tous deux ne s'arrêtent que pour chercher une artère qui saigne par saccades brusques, fermer sur elle d'un coup sec les mors d'une pince hémostatique. Sur les serviettes blanches il y a déjà des éclaboussures rouges et une large tache s'étale et grandit. Notre blessé ne bouge pas ; de temps à autre l'infirmière humecte la compresse. Une buée chaude flotte dans la salle, un grand silence ; seul vibre par instants le bruit d'un acier qui heurte les plateaux de porcelaine, un instrument qu'on pose d'une main brusque.

Piaillements d'oiseaux ; dans la partie du lycée qui n'est point devenu hôpital, de petits élèves jouent et crient, avec des voix aiguës, à la récréation de 10 heures. Je regarde ce soldat mutilé..... Pourquoi parler de cette opération plutôt que de cent autres ? J'en ai vu de plus émouvantes. Ce territorial grisonnant que l'on ampute est-il plus intéressant que tous ses frères de douleur, qui, aux ambulances d'avant, aux hôpitaux de l'arrière, ont livré leur chair au couteau cruel et sauveur ? La guerre créatrice de souffrances, toutes les souffrances nées de la guerre, tous les sacrifices qu'elle impose, effroyable mé-

ditation ! Que dirait la femme, les trois petits enfants, toute la petite famille, qui, une fois, était venue voir ce blessé d'Alsace, jovial et paternel, notre vieux client de la salle 3? Oh! lui s'est bien résigné ; depuis huit jours son nom était inscrit au tableau noir, près du vestiaire des chirurgiens, sur la liste des interventions à pratiquer, d'une écriture féminine anguleuse et haute. Il souffrait trop, on avait parlé de la pension, des jambes articulées, de la médaille, et puis dans ce milieu un peu factice de blessés, isolés de la vie réelle, on coudoie les amputés; par une sorte d'habitude, en face des opérations l'impassibilité des soldats est grande; le chirurgien passe dans les salles, est connu de tous, tous sont montés sur la table d'opération, le billard, comme ils disent drôlement.....

Ah! on est à l'os, on attaque le fémur à la scie ; un peu courbé, d'une main sûre, le chirurgien la fait courir, mordre, grincer. A deux mains, l'aide se cramponne aux écarteurs pour dégager l'os; il essaie de retirer les pinces qui brinquebaillent, crochetées sur les artères. Il y a du sang partout; les champs, les alèzes en sont imbibés et dégouttent ; où est la belle ordonnance d'un début d'opération ? les dames qui soutiennent la jambe, les deux opérateurs sont éclaboussés de rouge..... Pourquoi penser à des bouchers ? Des bouchers, ces hommes spirituels et savants ! Mais quel cœur de roche n'avaient donc pas les vieux maîtres, tailladant, désarticulant avant que soit née l'anesthésie,..... les chirurgiens des armées de Napoléon ? Quel est donc ce conte de d'Esparbès, où il nous parle d'un colonel qui, hautain, se faisait lire Plutarque, tandis qu'on coupait ses deux jambes ?

Le dernier trait : la jambe est détachée, elle reste aux mains des infirmières qui la soutenaient; il n'y a plus qu'un tronçon de cuisse sanglant, avec un bourrelet de chair rouge et une couronne de pinces, rabattues autour de l'os scié. Du catgut, des aiguilles, on fait les ligatures des artères, on rabat les chairs pour couvrir l'os, on les coud, on essuie le sang, on met des champs opératoires tout propres. Et maintenant, masse blême entre les linges blancs, nous voyons un moignon avec une grande couture, une mince ligne rouge, et de chaque côté les pointes de deux drains ; les dames vont emmailloter tout cela d'une calotte de coton, fixer le pansement.

L'opération est finie, les langues se délient, tout le monde

parle, on plaisante même; voici le brancard pour emporter notre homme. Le médecin auxiliaire fait essuyer par une jeune fille une goutte de sang qui a jailli jusqu'à son front, on apporte des blouses propres, les linges rougis disparaissent, les draps immaculés enveloppent la table à nouveau; un autre malade attend, une nouvelle intervention va se faire; les infirmières entrent et sortent, l'air se renouvelle. Dans un coin en se lavant, le chirurgien dicte pour le registre des protocoles opératoires : « Ce matin, numéro 1, amputation atypique de la cuisse » ..... Empressé, un secrétaire écrit. « Faites entrer la résection du coude. »

On emporte la jambe coupée pour l'enfouir dans le jardin de l'hôpital; c'est une chose morte, un tas de chairs infectes et glorieuses, de la blessure et du sacrifice. Je songe à tous les sacrifices obscurs offerts à la Patrie par des soldats mutilés.

LE FOU

Salle B, lit 7. Je ne crois pas qu'on ait l'espoir de le guérir. Dans la cour je le vois errer à pas pesants. C'est un berger des Pyrénées que la mobilisation a arraché à ses prairies, à ses bêtes et à ses granges. « Dulcia linquimus arva »..... N'évoquez pas une image virgilienne : il ne figurerait pas bien dans les églogues, ce grand paysan, dur, tanné, malpropre, noir de poil et barbe rude. Des papiers officiels, des camarades, m'ont conté son histoire.

Territorial, pour monter la garde et faire l'exercice, il a traîné dans les dépôts, puis, envoyé au front comme les autres, il s'y est battu bravement, a été cité à l'ordre de l'armée, et est resté dans la boue des tranchées jusqu'au jour d'un bombardement effroyable. Bien plus que sur les hauts pâturages, lors des grands orages, il a vécu dans le tonnerre, abruti, pendant des heures et des heures; un obus défonça l'abri et, parmi les tués, dans les terres défoncées, on trouva notre homme aplati. Des côtes fracturées, des contusions... tout s'est remis vite.... il est demeuré fou.. oh ! d'une folie douce.

Malgré ses yeux ardents et vagues il n'est pas méchant. On l'a coiffé d'une rouge chéchia d'arabe qui traînait au magasin; il la porte comme un bonnet de coton, droite en pain de sucre, sans l'avoir enfoncée comme le veut l'élégance des tirailleurs; il a une veste trop courte, un pantalon civil, d'é-

normes souliers crottés ; il marche l'épaule gauche en avant, déjeté, laissant pendre ses longs bras. Le réfectoire l'attire ; il mange proprement, sans parler. Lever et coucher comme les camarades. Toute la journée il erre dans les cours ; il reconnaît son infirmier, mais toutes les autres figures semblent lui apparaître comme dans un brouillard. Tout le français qu'il savait s'est enfui : une dizaine de mots patois toujours les mêmes, voilà son vocabulaire actuel. De temps à autre, il lance un cri, sans motif, à pleine voix. A certains moments, une âme d'enfant semble apparaître, il joue avec des menus objets, des cailloux. Dans sa promenade lente, parfois une pause de quelques minutes ; il reste en arrêt, stupide.... Ébranlement nerveux... visions sanglantes.

Nous ne sommes pas habitués à voir des malades pareils. La salle qui le reçut fut peu flattée, presque hostile ; on le regarda avec effroi et pitié.

Les médecins qui s'occupent de troubles nerveux vivent, en temps de guerre, dans la hantise du simulateur : avant de l'évacuer, on l'observera.... Dans combien d'hôpitaux l'avait-on déjà observé ? Quand on le vit si calme, si débonnaire, les autres malades s'habituèrent à sa présence ; il fut une attraction, on fit cercle autour de lui et cela parut l'égayer ; les amputés et les boiteux vinrent, en le regardant, se consoler de leur destin ; pour les âmes simples, pour les arabes, il me semble qu'un fou excite une sorte d'horreur sacrée, de curiosité tremblante, mélange d'indulgence et de mépris. Les mots de son patois rude, inconsidérémment jetés, quelquefois dans un sourire bon enfant, faisaient éclater de rire les gens du Nord et les Africains.....

Ce pâtre est devenu populaire..... Quel est donc ce son criard ? On lui a donné une petite trompette ; il souffle dedans comme un crieur de journaux ; cette cour d'hôpital est calme, paisible, dans ce jour d'extrême automne, tiède et gris ; il y a çà et là quelques hommes assis sur des bancs, leurs béquilles près d'eux, et la petite trompette jette de temps à autre une note traînante, criarde, prolongée.. . Un juron montagnard, toujours le même.... des rires, et le fou reprend sa marche, en se balançant, traînant les pieds, lourdaud... comme un marin, ou comme un ours. Il n'aura plus qu'une vie, une pauvre vie amoindrie d'animal en cage.— La guerre

est très loin ; là sous nos yeux ce sont des blessés, peut-être des héros, qui se rient d'un autre soldat. Quel soldat ! Il a perdu la raison en défendant une Patrie qu'il ne définissait pas bien, dans une lutte qu'il ne comprenait guère. C'est émouvant, la fin de ce pâtre.

Nous ne le garderons pas ici ; on doit l'évacuer vers un asile ; le cabanon le guette.

§

Evidemment, ce n'était pas un simulateur : il devait partir demain ; hier, d'un coup de couteau, dans la région du coude, il s'est ouvert les veines. — C'était le soir, on m'a prévenu au dessert, j'ai couru ; dans la salle petite, une douzaine de lits, il y avait foule, un grand remue-ménage ; sous l'électricité, les visages apparaissaient blêmes, hagards de la menace de la mort, du contact d'un fou, de la vision de suicide ; on l'a déjà pansé, garrotté, comprimé, suivant les règles, en remontant. L'hémorragie a été forte ; il y a çà et là par terre, sur une table de côté, des cuvettes, des boîtes de gaze, du coton ; les linges sont tachés de sang, il est là assis, sur le bord d'un lit, en bras de chemise, l'air préoccupé, indifférent à ce qui l'entoure, abandonnant son bras aux mains qui le tripotent ; je trouve son visage plus tragique, bandit corse, le poil noir lui monte jusqu'au yeux. Nous essayons de le chapitrer ; il faut l'emmener à la salle d'opérations ; son infirmier le conduit ; il le suit, automate et lourd. « Le curé, le curé » en son patois obstinément il le réclame. On va chercher l'aumônier...

Couché sur une table, pendant qu'on prépare les instruments, qu'on se lave, qu'on enfile les blouses, il est là, les yeux fixés sur la grosse lampe qui éclaire d'une lumière crue la salle toute blanche. Je songe aux petits enfants, à table, hynoptisés par la suspension...

Vlan, crac, bousculade... Brusquement, en une détente de ressort, il a arraché son pansement, déchiré des bandes (quelle poigne !) mis la plaie à nu ; on s'est précipité, on le maîtrise ; oh ! cette fusée de sang noirâtre, qui comme un petit jet d'eau monte à quinze centimètres, nous asperge, macule les blouses blanches, tombe chaud sur les mains. On l'a couché, maintenu ; il semble rêver, ne lutte plus ; voici l'aumônier, sur la soutane noire un tablier blanc ; notre fou paraît comprendre, le reconnaît, il bafouille, ses habits sont empoissés de sang, on

le recouvre d'un drap, sa tête noire, velue, aux yeux fixes sort seule; on opère, il ne bouge pas, l'aumônier l'embrasse. Pauvre, pauvre garçon, quelle évolution brusque, lui si doux... On l'a ligoté, trois hommes le tiennent.

Il vient d'avoir une nouvelle crise, terrible. Deux infirmiers ont roulés à terre, mais le pansement est solide, d'ailleurs tout est recousu. Il s'est calmé vite, on a envoyé chercher la camisole de force. On la lui a mise sans trop de peine, maladroitement; nous ne savons guère la manier. Je le regarde : il est là dans son lit, avec cette gaine de toile à voile, matelassée, qui lui enserre le buste, lui prend les bras dans de longues manches larges, lui enserre les jambes dans de larges sangles; partout des cordes qui s'attachent aux fers du lit, à la tête et aux pieds, d'autres sangles qui passent sous le ventre et sous les traverses; il ne fait qu'un avec sa couchette. Tous les traits du visage sont tendus, les yeux fixes, je le reconnais à peine. Sur la table de nuit on a mis sa Croix de guerre, elle est tombée pendant qu'il se débattait; quelle tristesse infinie !..... Une autre crise, il se tord dans ses liens, il écume, il hurle, il parle français : « A l'assaut, en avant... Boum, boum... tac, tac, tac, tac. » Les souvenirs de bataille. Cela donne envie de pleurer...

Il est parti pour le cabanon, ligoté. Son infirmier l'a regardé s'éloigner. « Cochons de boches ».

HENRY PUGET.

LOUANGE DU CYPRÈS

A la mémoire glorieuse du comte Lionel des Rieux d'Ancézune, — poète de Provence, — tombé au champ d'honneur, — à Malancourt en Lorraine.

Colonnes de verdure éternelle sous le fronton d'azur, les cyprès de Provence apportent dans ces paysages si beaux une élyséenne harmonie. Tels des dieux, ils se dressent ça et là, solitaires ou gémeaux, ennoblissant l'étendue, animant l'immobile nature de leur style inspiré.

Dans la polyphonie végétale le cyprès s'élève comme une mélodie souveraine et les arbres, par lui, comme les animaux par l'homme, se sentent vivre d'une vie plus haute, — et parent...

Depuis quelques années la culture du cyprès, ancienne autant que celle des chênes prophétiques de Dodone, est en décadence dans les pays provençaux. Les cultivateurs, les châtelains eux-mêmes ne montrent plus le même attachement que jadis pour ces arbres mystérieux où vit, condensé, le grave et religieux génie de leur terre; et voici que menace de disparaître une culture qui doit être un *culte*.

Aussi voudrais-je éclairer le sens profond de cette parole et empêcher qu'on ne lui trouve un air léger de métaphore. Je voudrais célébrer du cyprès le triple prestige décoratif, lyrique, symbolique, et, selon ma mesure, réparer l'oubli des hommes à l'égard d'une forme aussi exaltante,

Le cyprès a-t-il une utilité ? Des gens munis de sourires importants l'assurent. Que nous importe !... Nous le savons

bien que toute chose vivante a son utilité, que la science et l'industrie lui trouvent de nouvelles et d'inattendues « applications » !... Mais l'homme civilisé se distingue justement à ceci qu'il découvre et dégage les fins suprêmes des êtres. A ses yeux, leur utilité supérieure, parée d'un nom divin, se superpose aux vulgaires usages et, si des barbares ne perçoivent pas cette transfiguration et ne la respectent pas, son devoir consiste à leur imposer ce respect.

D'ailleurs, si les Allemands, ces envahisseurs besogneux, ont vu dans le cyprès mille ressources à leur avidité de peuplade industrieuse jusqu'à la fureur, les Provençaux, eux, réduisent son utilité à une seule fonction. Plantés côte à côte, disposés en flexible muraille, les cyprès arrêtent la course terrible des vents. Le mistral ne renverse pas ce souple obstacle ; la haute et docile barrière protège mieux que murailles les champs, les vergers et les mas.

Il me déplait que l'on réduise le cyprès à cet emploi. Sa distinction s'accommode mal de servitude. Il est fait pour exalter et pour chanter. Autant ces arbres émeuvent lorsque deux à deux, harmonieusement espacés, il vont tels qu'une procession de grands fantômes mystiques, autant, sous cette disposition pressée, contrainte et mécanique, chacun perdant sa silhouette dans celle du voisin, ils semblent dépouillés de leurs beautés essentielles...

§

Cent ans le cyprès végète avant d'atteindre à sa plénitude décorative et lyrique. Qu'il soit le cyprès grave dont les frondaisons surgissent de la terre ou le cyprès plus alerte qui jaillit le tronc nu et porte haut son panache triomphal, il ne conquiert toute sa beauté qu'après avoir contemplé des générations. Il a connu nos aïeux ; leurs yeux l'ont regardé et, son existence, il la doit à leur tendre prévoyance ; il témoigne de leur sagesse ; il est comme aimanté par les vies humaines que sa longévité a vaincues, par tous ces siècles dont il a épuisé la sève.

Venu d'Athènes et de la bienheureuse Ionie, venu des pays où le climat merveilleux donne aux hommes et aux choses les plus gracieux visages et les manières souveraines, venu des contrées où les divinités gardent avec la nature entière une indéfinissable familiarité, il a illustré Florence et ses collines.

Après avoir gémi au vent d'amour qui soufflait sur Cythère et accueilli à son mouvant sommet les colombes d'Aphrodite, il s'est élancé avec la même ferveur mystique aux fresques de Fiésole et sur les coteaux d'Assise.

Toutes les fièvres, profanes ou sacrées, fermentent en secret et comme disciplinées dans les ramures denses de l'arbre mystérieux. Aussi dans le vif dessin de son jet, dans le galbe si pur de son torse a-t-il je ne sais quelle apparence d'irréelle perfection. Cependant, avec cet air « inventé », taillé ou du moins retouché par l'homme, il frissonne des plus impétueux instincts de la nature, en même temps qu'il proclame la suprême vertu : la volonté.

Voyez-le, lorsqu'il apparaît tout à coup dans le paysage, voyez-le après un séjour dans les pays du Nord où, seuls, les arbres taillés sont doués d'une éloquence aussi nette — contemplez-le alors, subissez son âme jaillissante, entendez son exhortation :

§

« ... Parmi les arbres mes frères qui semblent hésiter et dispersent autour d'eux les gestes confus de leurs ramures, seul je sais ma direction. Ramassé comme l'athlète, ferme et mince comme lui je m'élance d'heure en heure, de minute en minute plus passionnément vers le ciel. Ma tige tend vers les astres et ma silhouette guerrière exalte l'horizon. Source végétale, geyser de verdure et de sève, je suis l'ardente irruption du sol vers le ciel, l'essence subtile de la terre qui monte vers les étoiles...

« Sur la crête des monts, du haut des collines je domine, pasteur de l'espace.

« Au seuil des maisons j'évoque le gardien du foyer ou, peut-être, la présence secrète de quelque génie tutélaire.

« Dans la plaine au rythme monotone où murmurent à peine d'imperceptibles vallonnements, je me dresse et, poète, je chante l'étendue silencieuse.

« Dans les gorges arides, brûlées de soleil, dépouillées d'arborescence, dans ses solitudes où, seules avec moi, la vigne et l'asphodèle parviennent à se nourrir du suc même des roches, je proclame la fièvre dionysiaque du mont et, comme une torche verdoyante, je m'irrite et m'évade vers l'éther enflammé...

« Aux pèlerins du passé je signale, de loin, les nécropoles. Parce que la sombre gravité de mon feuillage, l'austérité de mon aspect s'allient dans les âmes simples à l'idée de la mort, on a cru que j'étais un arbre funèbre. Aux Dieux ne plaise !... J'ai l'horreur de la mort : tout mon être est incandescence passionnée !... Si je veille sur les tombeaux, c'est justement afin de pousser contre la destructrice le cri de résurrection. Je suis l'âme du Voyageur céleste et, nourri de la terre même qu'il féconde, plongeant au cœur du mort mes racines de sagittaire hiératique, je manifeste l'éternelle reviviscence !...

« Oui ! partout où je suis une pensée veille. Auprès des temples, au portail des mas, devant les cabanes solitaires, dans la désolation des garrigues, je marque le passage de l'homme et, de même que chaque village exprime par le clocher son effort spirituel, de même qu'en Orient le minaret décèle l'aspiration étouffée des coupoles, je suis, moi, l'esprit même du végétal qui se volatilise et chante !... »

§

Ainsi parlent aux âmes ouvertes au langage des choses les cyprès noirs dont l'ombre géométrique tourne comme tourne l'aiguille du temps. Ainsi, non content d'être par leur sveltesse de gentilshommes la parure du paysage, en deviennent-ils les hérauts ?

Quelle rumeur plus riche que la rumeur des vents dans leurs frondaisons ! Murmures, soupirs, plaintes ou hurlements, toute la gamme des hantises joue au travers de ce feuillage semblable aux algues, tandis que, dans le silence des nuits, les branches jumelées se heurtent avec un bruit sinistre d'ossements entrechoqués.

Mais de quel divin, de quel apaisant prestige les caressantes nuits de Provence n'enveloppent-elles pas les cyprès séculaires ? Une atmosphère sacrée les environne Plus d'un passant entrevoit dans leur altière attitude l'attitude des dieux. Et, lorsque sous la force invisible du vent, ils inclinent de ci de là leur fine tête, ne semble-t-il pas que voltige le bienveillant sourire de la redoutable Artémis ? Quant, au faîte des villages en escalade, pyramide dansante, ils répètent la rigide pyramide du clocher, ne faut-il pas voir dans cette triple ascension des formes l'émouvante image de l'irrésistible effort des êtres vers la volatilisation ?... Plus la vie brûle en

eux, plus les êtres tendent à se délivrer de l'attraction terrestre. Mais leur apparente victoire est bientôt suivie d'une noble défaite. La terre les reprend. Ainsi, la vie, toute la vie misérable ou sublime s'épuise dans cette hostilité éternelle et tous les mirages du monde s'inscrivent entre ces deux pôles.

§

Par delà ces beautés premières le cyprès a d'autres charmes, plus discrets. Je me souviens des longues courses dans les garrigues aux rocailles tourmentées et dévorées de soleil ; l'éblouissante lumière accable le regard qui, éperdu, par une réfraction indéfinie se lasse, halète et s'épuise. Alors, cyprès balsamique, tu parais :

Auturous lourihoun dins la champino esterlo (1),

asile d'une ombre intérieure, flamme sombre tordue par le vent, source de paix insensible aux feux célestes; notre œil enfin arrêté se repose et hume à longs regards la trève de clarté.

Lorsque tout brûle, seul le cyprès conserve une étonnante sérénité : dans sa viridité se recueille le souvenir des frais printemps et l'espoir du prochain automne. Aux diverses heures du jour l'obélisque verdoyant varie ses aspects ; les vers du matin, l'indigo de midi, les violets lourds du crépuscule diaprent sa vie quotidienne.

Au-dessus de Nice, de l'une des routes qui longent les éperons escarpés des Alpes, on aperçoit au flanc de l'un d'eux la plus belle assemblée de cyprès qui soit par toute la Provence. Nous avons — avec quelques amis — surnommé ce paysage *le champ des cyprès*. Par centaines, vénérables ou gracieux, ils enchantent ces versants : allez vers ce champ si vous voulez connaître la magnificence du cyprès. Allez à Villefranche pour admirer, bénissant la rade fameuse, le plus pur des *auciprès* et, sur la route d'Aix à Salon, non loin de Saint-Cannat, vous en rencontrerez un aussi puissant que ceux, illustres, de la villa d'Este. D'autres croissent çà et là, que j'ignore lourds de richesses accumulées. Puisse leur charme peu à peu se répandre !... Il faut que les passants de jour en jour plus attentifs découvrent les secrets du beau démon debout dans la plaine...

(1) Mistral, *Les Iles d'Or*.

Que de fois pendant nos songeries nocturnes dans les tranchées infernales du Nord l'ai-je contemplé dans mon cœur le démon des solitudes provençales ? Que de fois sa splendeur soutint ma misère défaillante !... Pour lui, pour la Méditerranée souriante, pour les paysages où palpite le charme de vivre je ne refusais pas la mort. Je songeais aussi à ces Germains abrupts, tapis à quelques mètres dans leurs trous ignobles, qui, avant la délivrance de 1914, osaient jusqu'en Provence saccager nos dieux. Je songeais encore à ces pauvres gens, accessibles aux plus futiles propos, qui depuis quelque temps suppriment avec obstination les cyprès « parce qu'ils sont tristes », parce qu'ils « éveillent des idées funèbres » ! Etrange pusillanimité qui injurie à la vive éloquence d'un arbre dont la noblesse nous habitue à l'éternelle majesté du trépas.

Si cette fureur dévastatrice continue, bientôt tous les cyprès seront détruits. La plaine, les vallées et les monts perdront leurs chanteurs. En quelques années l'industrie épuisera ces éphémères fournisseurs. Par cette mutuelle destruction on tarira, pour un peu d'or, une source de mirages. Ainsi les uns et les autres auront été dépouillés. Le bénéfice passager des marchands aura éteint le bénéfice perpétuel de l'esprit.

Comme j'en étais là de mes amères méditations un cyprès voisin, agité par le vent, pencha sa tête hautaine et j'entendis ces mots :

« J'étais l'arbre sans fruit, l'arbre consacré à la seule beauté. Je ne survivrai pas pour le service des hommes au cœur hâtif !... »

... Et le grand vent dispersa ces paroles sur la mer...

GABRIEL BOISSY.

1913 et 1916.

LE COMBAT DES DIX

ÉPOPÉE D'UNE COMPAGNIE BRETONNE AU XIV^e SIÈCLE

—

Dans les guerres qui se déroulèrent au cours des âges, il arriva, à différentes reprises, de subordonner les destinées de la patrie, ou au moins le sort des armées en présence, à l'issue d'un combat singulier.

La plus célèbre de ces batailles se déroula sous Tullus Hostilius. D'après Tite-Live, Florus et Denys d'Halicarnasse avaient convenu que Rome et Albe confieraient respectivement leur sort, à trois champions : les Horace, d'un côté; les Curiace, de l'autre. On sait la superbe tragédie — merveilleuse leçon de patriotisme — que le génie de Corneille tira de cet épique tournoi.

Un autre combat singulier, justement fameux dans l'histoire de France, fut celui qu'entre Ploërmel et Josselin, sur la lande de Mi-Voie, le samedi 26 mars 1351, livrèrent victorieusement, les trentre chevaliers et écuyers bretons, commandés par Jean de Beaumanoir, contre les trente Anglais qui avaient Bembro à leur tête.

Mais l'histoire a vraiment de cruelles injustices !

Quelques années après, le jour de Pâques de l'année 1377, les Bretons décidaient, une seconde fois, de subordonner le sort de leurs armes à l'aléa d'un combat singulier. Cette fois, c'était à Rome, et c'étaient les Allemands qui étaient en présence. Pourquoi ce second tournoi, aussi brillant cependant que celui des Trente, est-il demeuré enseveli dans la poussière du passé? Consigné dans les Chroniques de Froissart, chanté dans le geste du chevalier Guillaume de Perenno, relaté dans l'histoire des papes d'Avignon, dans celle de dom Morice, le savant bénédictin breton, pourquoi a-t-il échappé à la sagacité de nos récents historiens ?

C'était au XIVe siècle, époque des Grandes Compagnies, si éprises d'aventures, de gloire, de pillage et de butin. A la tête de l'une d'elles, forte de 6000 hommes, et exclusivement composée de Bretons, se trouvaient des chefs de première valeur. Ainsi Jean de Malestroit, seigneur d'Uzel (1) ; Silvestre Budes (2), cousin et ancien porte-bannière de Duguesclin ; Alain Chiquet, de Lamballe.

En 1371, la grande Compagnie Bretonne combattait, en Guyenne, contre les Anglais. A la suite de la trêve signée à Bruges, le 27 juin 1375, elle passa en Allemagne, en quête de nouvelles aventures. Elle avait alors pour principaux chefs Silvestre Budes et le chevalier Guillaume de Perenno qui, à l'instar de Froissart, était historiographe de la troupe. Celle-ci se mit à la solde du sire de Coucy, qui prétendait avoir droit à la possession du duché d'Autriche. Sans nous arrêter aux aventures des Bretons en Allemagne, disons seulement qu'en un combat singulier, Silvestre Budes conquit le grade de chevalier pour avoir vaincu un chevalier allemand de renom. Guillaume de Perenno raconte joliment ce haut fait :

Tous les seigneurs qui là estoient
Communément ne li cessoient
Qu'il print estat de chevalier,
Pour ce quant vint au commencement
De la bataille, a li tout droit
Vint Monseigneur de Malestroit...

Epouvantés de l'approche des Bretons, les Allemands détruisirent toutes leurs récoltes. Peu désireux de mourir de faim, les Bretons allèrent chercher fortune ailleurs.

Ayant mis leurs épées au service du pape d'Avignon Grégoire XI, alors en guerre contre les Florentins révoltés, ils partirent pour l'Italie, au nombre d'environ deux mille, sous la conduite de Silvestre Budes. Ils forcèrent le Pas de Suze, entrèrent en Piémont, pénétrèrent à Pavie, à Bologne et à Césène, ravageant tout sur leur passage.

Aux environs de la fête de Pâques, ils se dirigèrent vers Ancone, et de là sur Rome, afin de saluer le Pape qui y était

(1) Epoux de Renée Goyon de Matignon, fille d'Etienne et d'Alice de Painel. Cette dernière était fille de Marguerite d'Avaugour.

(2) Silvestre Budes avait pris une part importante à la prise du royaume de Castille.

rentré depuis le 19 janvier, et qu'ils n'avaient pas revu depuis leur départ d'Avignon.

Le Pape les remercia chaleureusement, et les hébergea pendant un mois.

Ce fut alors que se livra « le combat des Dix ».

A Rome, se trouvait aussi une grande compagnie allemande, dont les rapports, avec les Bretons, étaient fort tendus.

Un jour de mars — aux abords de Pâques, — un soldat allemand dit, en public, à ses compagnons d'armes que la Ligue valait mieux que l'Eglise. Un Breton, nommé Trémigon, entendit ce propos, traita l'Allemand de menteur, et lui déclara qu'il entendait lui demander raison, les armes à la main. L'incident prit aussitôt de grandes proportions. Tous les Bretons prirent parti pour Tremigon. Soldats du Pape, ils entendaient tous venger l'injure faite à ce dernier.

Les chefs des deux compagnies, dans le but d'éviter une trop grande effusion de sang, convinrent que le débat serait vidé en champ clos, par des soldats de chacune des deux compagnies.

Les chevaliers et écuyers bretons désignés se nommaient : Tremigon, Hamon, de Trefili, Bourdat, Cavaleric, Locrist, Le Carias, Jacques Lenoir, Talverne, Chiquet de Kerouarre.

La victoire se prononça, rapidement, en faveur des Bretons, dont Chiquet de Kerouarre fut le principal héros. Cinq Allemands furent tués; les cinq autres, grièvement blessés, s'enfuirent en criant : Pitié!

Cette journée donna grand relief au parti du Pape, qui toutefois n'osa conserver plus longtemps à sa solde des soldats aussi turbulents :

— Je vous jure, dit-il à Jean de Malestroit, que j'aimerais mieux être prince d'une milice de cent mille sangliers que de vos Bretons. Toutefois, il nomma alors Silvestre Budes gonfalonnier de l'Eglise romaine.

La mort de Grégoire XI, survenue sur les entrefaites, mit fin à la guerre.

Demeurés sans emploi, les Bretons se mirent au service du duc de Milan, qui bataillait contre le seigneur de Vérone.

Ce fut alors que se déchaîna le schisme motivé par l'opposition des Romains à l'élection d'un nouveau pape français. Les cardinaux, qui avaient nommé Urbain VII, se retirèrent à

Fondi, et, déclarant qu'ils n'avaient agi que sous la pression des Romains, nommèrent un second pape, Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII.

Partisan du pape Urbain, Jean de Malestroit abandonna ses compagnons d'armes. Il fut alors, raconte d'Argentré, *pratiqué par le pape Urbain, estant à Rome et print son parti, et bientôt après mourut en ce lieu où il gist.*

Pendant ce temps, Silvestre Budes pénétrait en Romagne, s'emparait du bourg et du château Saint-Ange, où il se maintint pendant un an. Il devint la terreur de Rome.

Cependant, les vivres manquant, ses soldats profitèrent d'une de ses incursions dans la campagne de Rome, pour entrer en composition avec Urbain VII. A son retour, Silvestre Budes refusa de ratifier le traité, ralliant à sa cause quelques compagnons fidèles, et, à leur tête, parvint jusqu'au Capitole où il massacra les sénateurs, sans oublier tous les habitants qu'il rencontra sur son passage. Attaqué par Jean Hawkwood, capitaine de la Cie anglaise, au service du pape Urbain, il fut fait prisonnier, paya sa rançon, et gagna Avignon où il se présenta au pape Clément.

Accusé par le cardinal d'Amiens, dont Budes avait pillé les trésors en Italie, et prévenu d'intelligence avec le pape Urbain, il eut la tête tranchée, à Mâcon, en même temps que le capitaine Etienne Boileau. Sa mémoire fut bientôt, d'ailleurs, réhabilitée, par le Pape lui-même, qui voulut qu'à l'avenir la famille de ce vaillant baron de Bretagne portât les fleurs de lys de ses armes, de geules, vers la pointe, en mémoire éternelle de ce sang, injustement versé (1).

On dit que la mort de Budes avait fort courroucé son cousin Bertrand Duguesclin, qui avait promis de la venger. La mort l'en empêcha.

Et ainsi finit, en réalité, la curieuse et sanglante épopée de la grande Compagnie bretonne qui, en la ville de Rome, le jour de Pâques 1377, avait livré aux Allemands le « combat des Dix ». Pourquoi ce dernier, moins heureux, pour son immortelle renommée, que celui des Horace et des Curiace, n'a-t-il pas trouvé un Corneille pour le magnifier?

E. HERPIN.

(1) *Recherche sur la Seigneurie du duché de Bretagne*, tome Ier, par de Couffon de Kerdellech. Nantes, Imprimerie Vincent Forest et Emile Grimaud.

MARSDEN STANTON A PARIS

—

I

— Mon cher garçon, je pense que si vous voulez réellement apprendre quelque chose de l'autre côté de l'Océan, il ne faut pas trop fréquenter cette bande d'oisifs qui suent de l'or et qu'on appelle, dans les gazettes de Paris, la *colonie américaine*. Essayez de prendre pension dans une honnête famille française ; votre oncle Mac-Caustin dit que cela existe et il doit le savoir après ses trois ans de voyage en Europe. Je vous donnerai, c'est convenu, cent dollars par mois. Si ce n'est pas assez, vous pouvez m'en informer avec preuves à l'appui ; mais votre oncle se tirait d'affaire avec bien-moins et vous emportez du linge et des vêtements pour longtemps. Je ne puis vous donner d'autres conseils, car je ne me connais pas en art et encore moins en peinture moderne, où je ne vois que des taches de couleurs, jetées, sans bon sens, sur quelques *yards* carrés de toile. Vous savez d'ailleurs que, sans l'avis favorable de votre professeur, Mister Harken, je ne vous aurais point laissé partir. J'espère, l'année prochaine, vous faire une visite là-bas, avec votre mère que j'aurais vou lu voir partir avec vous, mais qui préfère, comme une chère et bonne épouse qu'elle est, rester à mes côtés jusqu'au jour où la marche de mes affaires et l'éventuelle perspicacité de votre frère Sidney me permettront de traverser l'Atlantique avec elle. Voici trois cents dollars en chèques sur *l'American Express Company*, avec lesquels vous devez vous installer et vous débrouiller le premier mois ; mon secrétaire est allé prendre votre billet pour la *Virgin Queen*. Du reste, j'ai

invité Harris et sa fille à dîner ; il vous le remettra lui même. Je vous accompagnerai jusqu'aux docks, car j'ai besoin d'aller passer quarante huit heures à New-York.

Ainsi parlait John K. Stanton, *président des fonderies d'Irontown*, assis dans un lourd fauteuil entre une bibliothèque monumentale aux identiques volumes, reliés orange et or, et une table à écrire, toutes les deux surchargées des cuivres symétriques du style empire. Il n'en avait jamais encore dit si long à un de ses trois enfants ; mais le millionnaire était tellement peu convaincu du génie de son fils que le départ de celui-ci lui paraissait comme une déraisonnable action dans sa propre vie.

Marsden l'écoutait debout, appuyé nonchalamment à la cheminée de marbre rouge tacheté de blanc, comme un énorme morceau de charcuterie, sur laquelle pesait une lourde pendule en forme de locomotive entre deux flambeaux de bronze.

« *All right, Father* », fut toute la réponse filiale du grand garçon rasé de près, aux cheveux châtains et lisses, joueur de *base ball* émérite et dont les traits dantesques, si fréquents chez l'Américain de nos jours, faisaient penser à une problématique ascendance indienne.

Sur le mur du cabinet, derrière la tête du jeune homme, s'étalaient les chairmes s mili-orientaux d'une *Bohémienne* de Juanita Romani.

— Et maintenant, descendons ; votre mère et vos amis doivent nous attendre, car il est six heures et demie, dit le vieux Stanton en se levant, après un moment de silence.

A table le futur peintre fut placé entre sa maman et sa sœur Gertrude. Miss Alice Harris, fille du secrétaire et confident du roi d'Irontown, assise en face de Marsden, le regardait avec un intérêt vaguement mélangé de tendresse.

Après *l'Oyster-cocktail* et le potage de queue de bœuf, on commenta le départ de ce *good old boy*.

— Vous en avez de la chance d'aller à Paris à vingt ans, dit quelqu'un. Nous autres, hommes d'affaires, nous nous estimons heureux de faire ce voyage vers la quarantaine. N'êtes-vous pas jaloux, Sidney ?

— Moi ? Non ! Je pense que chacun doit suivre sa vocation ; Marsden a raison de partir ; pour les artistes il y a

probablement beaucoup à apprendre là-bas ; mais que pourrait-on nous y enseigner sur notre grande industrie à nous, hein, père ?

— Je crois que vous avez raison, acquiesça celui-ci.

Miss Alice, aux cheveux clairs, aux grands yeux bleus, confia à son voisin qu'elle voulait, dans quelques mois peut-être, aller terminer ses études de chant en Europe, à Leipzig ou chez Reczké à Paris.

— Nous verrons, nous verrons, grommela de l'autre bout de la table, et un peu gêné, le vieux Harris, employé irréprochable, aux cheveux gris, à la cravate toute faite.

— Moi, dit le peintre, je pars pour travailler et je vous assure que je n'irai pas perdre mon temps à m'amuser avec ces frivoles Parisiens qui passent leur vie, à ce qu'il paraît, dans les cafés des Grands Boulevards ou dans les salons.

— Je l'espère ainsi, mon fils, prononça Mrs Stanton avec un grand sérieux, tournant vers son cadet sa figure encore jeune sous une lourde coiffure argentée ; et je compte sur vous pour me servir d'interprète quand nous viendrons vous voir.

Un domestique nègre servait de l'eau glacée et du Champagne à la compagnie. Un étudiant de Harvard, en vacances, et qui, l'année précédente, avait fait un voyage en Europe, raconta que Berlin était dix fois plus propre que Paris.

— J'aime mieux l'Allemagne que la France, conclut-il.

— Mais combien de villes avez-vous vues en France ? lui demanda Marsden.

— Il n'y en a qu'une... Mais en Germanie, j'ai visité Dresde, Munich, Nuremberg, Cologne, Francfort, Hambourg, Lucerne...

— Lucerne est en Suisse, affirma Miss Gertrude avec autorité.

— C'est possible ; mais enfin, vous verrez par vous-même. La Germanie est infiniment plus intéressante pour nous que Paris, vous verrez !

A ce moment Mister Harris, debout, sa coupe à la main, souhaita, en des mots touchants, succès et bonne santé au plus jeune de la famille dont le chef était « un exemple de sagesse et de probité parmi les plus grands d'Irontown et des Etats-Unis ».

II

Le rapide maritime filait en pleine vitesse à travers le pays normand.

Il était midi ; on déjeunait. Marsden Standon mangeait silencieusement et prenait de temps en temps une gorgée d'eau minérale.

Les deux Miss Chelsea, assises en face de lui, à la petite table, sur laquelle tout trépidait, le regardaient avec une vague inquiétude, un « mais qu'est-ce que vous avez donc ? » au bout des lèvres. Il avait été un si aimable compagnon à bord. Surtout Dolly, la cadette, fine et rousse, ne voulait pas croire que cela fût sérieux quand il avait dit hier au soir :

— Fini de rire, maintenant. Je vais là-bas pour étudier. Je n'aurai pas le temps de sortir avec vous, quoique je le regrette fort. Si je pouvais, j'irais demeurer au Louvre. Quand je pense que je vais voir de vrais Raphaël, Murillo, Titien, les voir par dizaines !... J'en suis abasourdi, et j'en ai peur... Ah ! comme je travaillerai !

La nuit précédente, ne s'étant pas couché, il était resté sur le pont pour apercevoir de loin le pays promis.

— Vous avez l'air mélancolique ! dit à la fin Myra Chelsea.

— Mais non, c'est qu'il n'a pas dormi, ce stupide garçon ! observa l'autre sœur, avec humeur.

— Je n'ai ni sommeil, ni chagrin. Mais je suis inquiet, sérieusement inquiet, pour la première fois de ma vie. Je me demande si je ne suis pas en train de voler l'argent de mon vieux ? Qu'est ce que je vais acquérir à Paris ? Je lui ai fait comprendre que ce voyage m'était nécessaire : l'est-il ?

— Oh ! que vous êtes agaçant ! Vous gâtez ces moments délicieux. Regardez donc ce charmant paysage ! Comme tout est en floraison. L'écorce même des arbres est verte. Pour un peintre...

— Vous savez que je crois dans l'effort... poursuivit Marsden comme s'il n'avait pas entendu les reproches de Dolly.

Du reste, il se parlait plutôt à lui-même, oubliant de manger la demi-banane qu'il avait choisie parmi les fruits médiocres qu'un employé du *dining-car* passait sous le nez de chacun des convives.

— Oui, je crois dans l'effort ; mais j'ai peur d'avoir été chez nous le borgne dans un pays d'aveugles. Ce que je peux

suffit à Irontown et peut-être à Chicago ou à New-York. Que serai-je ici dans le royaume des gens à deux yeux ? Et à quoi peuvent me servir alors mon voyage et l'énergie que je vais dépenser dans le vieux monde ? A me dérouter ? A me dégoûter ?

— Leurs fruits ne sont pas si beaux que les nôtres, et leur *beaf* était détestable ! interrompit Dolly. Peut-être que l'Europe c'est du *bluff* ; et moi je parie que vous serez même roi parmi ceux qui voient de leurs deux yeux... En tout cas, vous irez avec nous dans les musées. Mrs Ficklebitt qui vient nous chercher à la gare, vous dira quand on pourra aller ensemble.

— Je ne sais pas, *my dear girls*, mais je crains de ne pas avoir le temps de vous rencontrer souvent.

— Oh ! nous resterons à Paris trois mois, puisque Myra y va acheter son trousseau. Tout de même, le dimanche, vous serez libre et nous irons ensemble à Versailles. Vous êtes assez fort en français pour nous renseigner quand on y sera, car Mrs Wheal de Kentuky, vous savez, la femme du marchand de bouteilles, nous a averties de ne pas prendre de guide. Il paraît qu'ils ne connaissent rien et qu'ils vous volent...

— Ils en sauront toujours plus que nous et, chérie, on ne me vole pas facilement. Jack m'a dit de lui trouver quelques belles gravures anciennes pour notre futur ménage. Il faudrait bien quelqu'un qui soit au courant. Puis je ne tiens pas à avoir toujours avec nous cette vieille ménagère chez qui nous logerons.

— *Coffee* ? demanda le groom, chargé d'un plateau de tasses bleu clair, au chiffre des wagons-lits.

— Prenons du café, c'est très français, du café noir, tout à fait noir. Vous allez voir qu'ils ne nous donneront pas une goutte de crême ou même de lait...

— Il y a pourtant assez de vaches par ici ! remarquait flegmatiquement un gros Américain derrière eux. Regardez, tout le pays en est plein !

Dolly et Myra en souriant, goûtèrent au liquide sombre et fumant. Marsden, après avoir allumé une cigarette à bout doré, but le sien à petits coups, disant :

— J'aime bien le café noir. Quand on était entre garçons à Boston, à *l'Hôtel Touraine*, nous en prenions toujours après dîner.

— Mantes ! s'écria Dolly Chelsea, prononçant *Mentès*. Et

elle s'informa auprès du garçon qui venait pour toucher sa note, si l'on était encore loin de *Pèrisse*.

— Donne-t-on un pourboire? interrogea Myra à voix basse.

— Laissez-lui ces énormes pièces de cuivre, conseilla Marsden, c'est ce que je fais moi-même.

Lentement le restaurant roulant se vida. Dans un coin extrême trois voyageurs commandaient du *brandy* et des cartes pour un dernier *poker* avant de se séparer.

— Vous n'êtes pas des nôtres ? invita l'un des joueurs, quand le jeune Stanton, précédé de ses deux amies, passa à côté d'eux.

— Non merci, j'ai à présent d'autres choses en tête..

Celui des joueurs qui donnait murmura :

— Un bon, mais un étrange garçon.

Dans les compartiments que longeait le peintre, les femmes arrangeaient leur chapeau, ou se tenaient déjà toutes prêtes dans le couloir étroit. Un vieux monsieur rentrait sa casquette dans un énorme sac à main. Des connaissances de traversée avaient une dernière conversation.

— Ca a l'air d'être la fin du voyage... allons dépêchons-nous ! dit Dolly nerveuse et enjouée.

« Arrivé, arrivé ? » demanda-t-elle à un conducteur qui passait.

— Dans dix minutes.

— *In ten minutes, he says...*, traduisit-elle pour une grosse dame qui l'interpellait familièrement.

— J'aimerais aller comme vous demeurer au Quartier Latin, au lieu de rester dans une pension d'étrangers, dit Myra, en fermant un luxueux nécessaire de toilette en cuir fauve.

— Je ne sais pas si vous pourriez vous y habituer facilement, répliqua Marsden. Il paraît que les maisons n'ont pas de salle de bains, et que les chambres sont très basses. Mais moi je ne peux pas faire autrement. C'est près de l'Ecole des Beaux-Arts, m'a dit Mr Harken, et je pourrai toujours aller me laver dans un bain public.

— *Poor fellow* !... vous serez peut-être obligé de vous laver dans le fleuve sous un pont! plaisanta l'aîné des deux sœurs.

— Je crois que nous touchons au port! Regardez, ça doit être la banlieue, toutes ces drôles de petites maisons à toits

rouges... Pas très artistiques, monsieur le peintre, taquinait Dolly.

Marsden descendit les valises du filet.

— Imaginez, Myra, que Mrs Ficklebitt n'ait pas reçu notre télégramme et qu'il n'y ait personne pour nous chercher.

— Je vous amènerais chez elle, ne vous inquiétez pas ! assura Stanton d'un air décidé.

On passait entre des murs enfumés contre lesquels se détachaient des affiches criardes. Au-dessus, se dressaient des maisons monotones, paraissant plus hautes qu'elles ne le sont en réalité.

— Une ville, c'est toujours une ville ! affirma Dolly.

Puis le train entra en gare.

III

Sur le boulevard de Montparnasse, neutre et long, avec ses petits arbres mouchetés de vert, Marsden avançait lentement, s'arrêtant devant une boutique où l'on vend des faïences paysannes, devant une échoppe de bric à brac, devant un magasin de cadres et de couleurs. Un tramway jaune, grinçant sur ses rails, passa. Dans le ciel nageaient de grandes formes ouatées, grises et blanches. D'un petit orgue de barbarie, dont un vieillard tournait lentement la manivelle à l'entrée d'une impasse, sortaient des sons détachés, un à un, sans suite. Stanton regarda avec sympathie le caniche qui tenait la sébile du joueur et y jeta une pièce. Puis il sortit de sa poche un carnet sur lequel brillaient ses initiales en or, le consulta, compta les numéros des maisons : 92, 94, 96 et il entra au 98 où la concierge nettoyait l'entrée.

— Monsieur Alexandre Guiraud?

— Monsieur Guiraud ? Dans la cour à gauche, dit-elle, en désignant le fond du large couloir.

— A gauche?

— Oui.

Et se dérangeant pour montrer le chemin à l'étranger, la bonne femme, ouvrant une porte vitrée, lui indiqua de la main un pavillon sous un bel arbre, encore nu, qui étalait ses branches au-dessus d'un toit bas. Une jeune personne grassouillette, en kimono rose, remplissait un seau à la fontaine commune, car il y avait deux ateliers, moins larges à droite.

Marsden lut sur une carte de visite, clouée à la porte : *Alexandre Guiraud, Statuaire*, et il frappa discrètement. Un gros homme barbu, en longue blouse grise, une poignée de terre glaise à la main, ouvrit et le pria d'entrer.

Stanton se présenta en donnant une lettre au sculpteur, qui ôta ses lunettes, s'essuya les yeux du revers de la main et lut.

— Ah ! ah ! vous êtes un élève de Harken? Comment va ce brave ami? demanda-t-il après lecture, en un anglais parfait.

— Il va bien, très bien.

— Oui, il devient vieux, comme moi ; et où restez-vous depuis votre arrivée ?

— Je ne suis à Paris que depuis hier après-midi. Un de mes camarades d'Irontown m'avait recommandé l'hôtel Lutétia. Mais je ne veux pas rester là. J'ai l'intention de louer un petit atelier où je puisse travailler à mon aise, et puis vivre comme me l'a conseillé mon père, John K. Stanton, président des fonderies d'Irontown, dans une famille honnête où j'apprendrai le français que je parle très mal.

— Pour apprendre le français, vite et bien, il n'y a qu'une seule manière : c'est de prendre une femme.

— Je n'ai ni l'argent ni le temps pour faire cela, répliqua Stanton, fermement et un peu étonné.

Guiraud n'insista pas devant la digne réponse du jeune Américain ; un sourire malin autour des lèvres, il le regarda un moment, puis obligeamment, lui promit de l'aider à trouver un *studio* dans une de ces vastes ruches où les loyers ne sont pas trop élevés et où l'on fait facilement connaissance.

— Pour ce qui est de cette famille chez laquelle vous aimeriez vous loger, je ne pourrai guère vous en indiquer une ; je demanderai cela à ma femme de ménage, peut-être saura-t-elle une adresse, ou bien à la... Revenez à midi ; on parlera un peu plus longuement de vos projets. Comme vous voyez, j'ai modèle.

Et il montra un éphèbe, le torse nu, qui s'était retiré près du poêle encore allumé, malgré la douce température du dehors.

Puis, plutôt pressé :

— Eh bien, c'est entendu, venez me prendre à midi ; on déjeunera ensemble et on essayera de visiter quelques ateliers.

Stanton sortit, l'air dégagé, d'un pas plus assuré : « Ce personnage bizarre fera mon affaire, malgré sa proposition incongrue d'un mariage libre », pensa-t-il en remontant le boulevard jusqu'à l'Avenue de l'Observatoire. Sa montre ne marquait que 10 heures ; il avait donc deux heures à perdre.

Le Palais du Sénat, fortement éclairé d'un soleil jaune et vif, était au bout de l'allée. Marsden contempla la fontaine de Carpeaux entourée de chevaux de bronze qui se cabrent. Intéressé, il longea entre les lignes parallèles des marronniers le tapis vert aux monuments de pierre patinée. Dans l'ensemble il découvrit un élément décoratif qui l'étonna sans qu'il se rendît compte de ce que c'était au juste. Tout à coup, il trouva : — Mais ils rasent leurs arbres ici !

Et rougissant d'avoir parlé haut, il regarda autour de lui et se découvrit seul.

« C'est bien ce style français tant vanté par Harken : de grandes lignes, quelque chose d'artificiel mais d'un goût si sûr que cela ne choque pas... » se dit-il en traversant l'espace ovale qui sépare l'avenue du Jardin du Luxembourg. Là, des crocus jaunes et des jacinthes mauves faisaient des taches claires entre des troncs noirs. Des fillettes, jambes nues, se poursuivaient ; il admira l'ordonnance des terrasses balustrées cerclant le jardin bas aux pelouses symétriques où de grandes touffes de lilas tremblaient dans un petit vent printanier autour d'un jet d'eau. La simplicité de l'édifice du fond dont il ignorait le nom, le déconcertait. A vrai dire, quand un garde au salut martial lui eut appris que c'était le Luxembourg, il éprouva une désillusion en se souvenant de ce nom historique attaché à tant de faits glorieux de l'histoire française. Une à une, il examina les statues des reines, lisant leurs noms sur les socles, lorsque, découvrant la perspective du Panthéon hautain, entre une double rangée d'arbres, il murmura : « Voilà qui est réellement beau. C'est mieux, vraiment mieux qu'à Washington. C'est plus fabriqué, oui, mais tout de même cela a *grand air*, comme on dit ici. » Puis il redescendit les quelques marches, arriva devant la fontaine de Médicis, à l'eau stagnante entre ses poétiques guirlandes de lierre. La ville vibrait derrière la grille, à cinquante mètres. Pourtant, quelle tranquillité et quel silence. Vraiment, il était ému et saisit tout à coup ce qu'entendait son professeur en affirmant

qu'il y a quelque chose à Paris qu'on ne trouve nulle part ailleurs, un mélange de vieux et de moderne, de bruit et de recueillement, de farce et de sérieux, de léger et de grave, quelque chose dans la couleur environnante comme dans le parler du passant, comme dans l'atmosphère, qui est propre à ce coin de l'univers et à aucun autre.

Naturellement, il ne cita pas cette tirade ; il ne se souvenait plus des mots quoiqu'il en ressentît profondément le sens. Il aurait pu, s'asseyant sur un des bancs qui longent le bassin étroit, l'écrire. Or, il ne se souciait nullement d'analyser sa pensée, heureux de pouvoir se permettre de ne rien faire en attendant l'heure de son rendez-vous, de ne rien faire que goûter l'ambiance nouvelle dont il aurait voulu, peut-être partager la douceur avec telle jeune fille d'Irontown ; mais cette dernière idée ne fut que très vague en lui. Renversé contre le dur dossier vert, les mains dans les poches, il regardait des pigeons picorant, à deux pas, du pain qu'un vieillard à grosses moustaches émiettait en fumant sa pipe.

Quand il revint à la maison de Mister Guiraud, il n'était pas encore tout à fait midi.

N'osant frapper, Marsden s'essaya à prononcer un nom compliqué gravé sur une petite plaque de cuivre qui brillait sur la porte d'un voisin d'en face. La vue de deux Italiennes aux châles vert et orange l'amusa pendant quelques minutes, puis il arpenta patiemment la cour, du hêtre à la baie vitrée. Enfin le modèle du sculpteur passa près de lui, tandis que celui-ci, les manches retroussées, venait se laver les mains à la fontaine. Stanton le salua respectueusement et, peu après, les deux hommes sortaient ensemble.

Le nouvel arrivé demanda si on était loin ici de l'Ecole des Beaux-Arts.

— Ah ! vous voulez aller à l'Ecole ?

— Mais naturellement. Je crois qu'il m'est nécessaire de suivre les cours d'un grand maître français.

— Et c'est aux Beaux-Arts que vous allez le chercher ? Parici ! dit M. Guiraud poussant doucement le jeune homme dans l'intérieur d'un petit restaurant sur la porte duquel se trouvait inscrit en lettres d'or : *Cuisine bourgeoise.*

C'était un local plus long que large, avec une buvette à droite de la porte et une demi-douzaine de tables recouvertes

de toile cirée jaune; au fond, en haut de deux marches, la cuisine claire sous un toit vitré. Deux minces colonnes au milieu de la salle soutenaient un plafond bas et enfumé.

Le sculpteur, en donnant la main au patron, homme propre, maigre et sec, le nez chaussé de lunettes, salua de loin Mme Thuillier qui, de sa cuisine, répondit par un honnête : « Bonjour, Monsieur Alexandre ».

— Qu'est-ce qu'il y a de bon aujourd'hui? demanda le maître accrochant son chapeau à une des nombreuses patères qui sortaient des murs de faux marbre.

Ils s'assirent.

— On va vous donner la carte. Il y a du chou farci; en voulez-vous ?

— Je vous crois, maman Thuillier, je vous crois !

Et consultant, dans son petit cadre de bois, le menu qu'une jeune bonne proprette lui tendait :

— Tenez, donnez-nous des sardines fraîches pour commencer.

Puis se tournant vers Marsden, intimidé, qui suivait chacun des mouvements de l'ami de Harken, il dit :

— Vous êtes ici dans le meilleur restaurant de Paris, mon ami, et la preuve c'est qu'il n'y vient pas un seul étranger... à part moi-même, bien entendu !

— Oh ! vous, Monsieur Alexandre, vous n'êtes point un étranger, observa sérieusement le patron.

— La vérité c'est que nous faisons la cuisine de bon cœur, dit Mme Thuillier du fond de la salle.

— Un peu de vin blanc avec les sardines? interrogea son mari.

— Oui, donnez-nous une chopine de vin blanc et du Bordeaux après.

Guiraud ne se rendait pas compte qu'il n'avait pas consulté Marsden sur le menu : c'était une habitude de gourmet, devenu tyran pour avoir dû avaler trop longtemps injures et injustices comme seule nourriture.

— Hein ! sont-elles bonnes, ces petites sardines grillées ? dit-il après avoir assaisonné les siennes avec un peu de poivre et une goutte de vinaigre de vin que M. Thuillier était spécialement venu leur apporter dans un flacon.

Marsden l'imita, ayant quelque peine à faire sortir le poivre du moulin en bois; puis, goûtant, il approuva de la tête.

— Si vous voulez aller à l'Ecole des Beaux-Arts, vous n'avez pas besoin d'atelier, que diable! s'adressa Guiraud à son hôte en anglais. Il faudrait plutôt alors essayer de trouver une pension autour de Saint-Germain-des-Prés. Est-ce Harken qui vous a conseillé l'Ecole?

Sur un signe affirmatif du jeune homme Alexandre Guiraud poursuivit :

— Il doit bien y avoir, dans la rue Bonaparte ou des Saints-Pères, une citoyenne qui prend des pensionnaires. Patientez quelques jours et allez voir Paris, je m'informerai.

— Je vous remercie beaucoup M. Guiraud, dit Stanton, mais je voudrais aussitôt que possible entrer à l'Ecole des Beaux-Arts et aller voir le Louvre. Avant tout je veux quitter cet hôtel où je paye deux dollars par nuit pour une chambre et où tout le monde parle ma langue.

— Bien entendu, bien entendu, mais on ne peut pas tout faire dans un jour. Puis, pour apprendre ce qui vous manque, je le suppose du moins, vous ne perdez point votre temps en allant voir un peu Paris même. A votre âge, la Vénus de Milo n'est que d'un intérêt médiocre; c'est moi qui vous le dis et l'Ecole en a encore moins. Vous venez ici pour travailler, c'est entendu ; mais essayez de comprendre... il est délicieux ce chou farci... essayez de comprendre qu'un véritable artiste ne perd jamais son temps : quant à l'argent on n'en perd jamais plus qu'on n'en a par ici. Dans ce petit *lunch room* il y a autant à voir pour vous que devant un portrait du Titien. Vous n'êtes plus un écolier; si vous croyez pouvoir tout apprendre avec un professeur, vous auriez pu rester chez vous.

Guiraud mangeait avec appétit, mâchant avec soin, tout en lançant ses phrases. Après avoir bu une lampée de Bordeaux, il reprit :

— Harken en sait autant que Ferrier ou Bonnat. Sa peinture n'est pas plus mauvaise que la leur! Aimez-vous les pommes cuites au four? demanda-t-il en passant à Marsden la salade qu'il venait de préparer lui-même. Mme Thuillier les fait comme nulle part. Ce ne sont plus des pommes, c'est une mousse de pommes, une crême fruitée, c'est... Donnez-nous-en de vos pommes cuites, petite! commandait le sculpteur

à la servante aux joues rouges et au tablier bien blanc.

Marsden très intimidé, interloqué presque, touchait à peine à la salade; il finit pourtant le succulent entremets, craignant une interpellation de son mentor et dit seulement en étouffant un soupir :

— *All this is so new to me!*

— Ça ne fait rien, ce ne sera pas toujours nouveau. Ils ont de la veine ceux qui ne connaissent pas encore tout. Moi j'aimerais ne rien connaître. Mais je suis vieux et je ne puis que vous conseiller d'employer vos yeux, d'écouter beaucoup, de vous intéresser à tout et d'essayer de rester vous-même. Et, puisque vous y tenez, allez au Louvre, mais au moins visitez-le comme qui dirait à rebours. Entrez en plein dans la grande peinture française. Cherchez les toiles de Fouquet, de Lenain, de Clouet, de Chardin, de Michel. Notez ces noms sur votre carnet. J'appelle cela visiter un musée à l'envers que de commencer avec l'art gaulois... car jamais encore personne n'entra dans une galerie de peinture sans immédiatement rechercher où se trouvent les Italiens, les Espagnols et les Flamands! mais surtout les premiers!

— Mais alors Raphael, Véronèse, Vinci?

— Ils nous embêtent!

Devant l'œil ébahi de Marsden, il reprit :

— Ne pourriez-vous pas accepter un moment qu'ils ne soient pas les plus importants ceux-là, au moins pour vous et pour moi?

— Les Italiens sont les précurseurs, n'est-ce pas vrai?

Guiraud le regarda fixement pendant quelques instants, puis fit :

— Non, pas en France!

Voyant l'étonnement pénible du jeune homme, il expliqua :

— Vous ne pouvez pas tout voir en une semaine, hein, et à fois? Suivez mon conseil sans me demander de plus amples explications. Vous les aurez plus tard.

— Et si...

— Si vous ne suivez pas mon conseil? interrompit le sculpteur.

— Mais je n'ai pas voulu dire que je...

— Si vous ne suivez pas mon conseil, vous perdrez un an, inutilement.

S'adressant alors à la patronne qui, grasse et rose sous des cheveux blancs bien tirés, était assise à présent derrière sa caisse, servant un verre de vin à un cocher, monsieur Guiraud demanda deux vieux Calvados et son ardoise. Se mordant les moustaches il arrêta le geste du jeune Américain qui sortait sa petite bourse en cuir attachée à une chaînette :

— Non, non, laissez, aujourd'hui vous êtes mon hôte.

IV

Stanton, assis sur son lit, parcourait un mot qu'on venait de lui remettre. Il s'étira, regarda autour de lui dans sa chambre claire dont les deux fenêtres ouvertes laissaient entrer le bruit du trafic intense de la rue de Rennes.

Il y avait huit jours qu'il s'était installé chez Madame de Lucas, veuve d'un référendaire, louant des chambres meublées à deux cent cinquante francs par mois avec pension complète. L'adresse lui avait été donnée par un américain rencontré à la terrasse d'un café du Boulevard Saint-Germain, un des premiers soirs de son arrivée à Paris. Enervé du joyeux mouvement des rues et des avenues avec leurs jolies femmes et leurs passants indifférents, las de l'ultime douceur du mois de mai, il ne se sentait pas le courage d'aller trouver Mister Guiraud, dont les idées, aussi nouvelles pour lui qu'absolues, l'effrayaient. Egaré dans un labyrinthe de doutes, désœuvré malgré ses nombreuses visites au Musée du Louvre qui le harassaient de fatigue, l'écrasaient, le rendait stupide à force de découvertes journalières, superposées et indigestes par leur nombre, Marsden s'était laissé tomber sur une chaise aux *Deux Magots*, l'âme isolée, rempli de tristesse comme un enfant fatigué et perdu. A côté de lui on parlait anglais. Après s'être commandé une tasse de café, il s'adressa sans se gêner à ses voisins : — *Are you Americans ?* saluant en même temps militairement, la main au chapeau.

La réponse fut : — *Yes*... et la connaissance était faite.

Lewis A. Swan et Henri Campbell, élèves architectes, lui tinrent compagnie jusque tard dans la soirée en buvant des bocks et le lendemain ils l'amenèrent à l'Ecole des Beaux-Arts, puis chez madame de Lucas.

Marsden s'était dit que s'ils ne parlaient pas autant qu'Alexandre Guiraud, ces deux nouveaux amis agissaient au

moins comme lui-même, comme des Américains, quoi ! et il s'étonnait de voir à quel point le sculpteur avait perdu son ancienne nationalité ; il est vrai qu'au Canada on n'est pas encore tout à fait américain ; on y a souvent des tendances très européennes, et Guiraud en était du Canada !

Campbell et Swan ne connaissaient le sculpteur Guiraud que de nom et par ses œuvres du Salon, du Luxembourg et du *Metropolitan* de New-York.

Stanton relisait donc un billet que Master Guiraud, faisant sa promenade matinale, avait laissé chez la concierge. Etonné de ne plus l'avoir revu, le sculpteur lui demandait de ses nouvelles. Marsden ne lui ayant fait savoir son adresse que par un mot bref, sentit une espèce de scrupule et décida d'aller le voir le jour même. Il se trouvait plus tranquille depuis son admission à l'Ecole où ses deux compatriotes l'avaient présenté à Amédée Ledru, maître officiel, membre de l'Institut, qui vendait ses portraits quatre mille dollars entre Philadelphie et San Francisco.

Enfin Stanton se leva. Après s'être lavé à grande eau dans le cabinet de toilette contigu, il se frotta vigoureusement la poitrine et le dos avec une serviette-éponge, puis il alluma une cigarette en pensant à sa mère qui lui avait si souvent reproché cette habitude de fumer avant d'avoir mangé son assiette de soupe de gruau. Il jeta en passant un coup d'œil sur la cheminée de son aimable logis où des photographies familiales entouraient une pendule sous globe, dont le cadran portait la signature de l'horloger *Pasturel à Perpignan*.

Des tulipes jaunes rayées de rouge dans une flûte en cristal au milieu de la table avaient, pendant la nuit, laissé tomber leurs lourdes têtes; il essaya de les relever, en appuyant leurs tiges en cou de cygne l'une contre l'autre, puis il prit un mouchoir propre dans une boîte de peluche bleue et, se regardant dans la haute armoire à glace, se dit qu'il avait faim.

Dans la salle à manger de Mme de Lucas, il trouva M. Take Walderof, autre pensionnaire, attaché à une légation balkanique. L'Américain, prenant difficilement l'habitude française de si peu se nourrir en se levant, mangeait une demi-douzaine de croissants au beurre et vidait deux tasses de chocolat.

Mme de Lucas qui était vraiment une charmante hôtesse lui dit en souriant :

— Ah ! la viande ne sera prête qu'à midi ! Pauvre M. Stanton qui a tant faim !...

Marsden riait.

— Oui, chez eux, comme en Angleterre, on fait un repas, un bon repas le matin, expliquait M. Take. On mange d'abord du laitage...

— Non, d'abord des fruits, interrompit Marsden, chez nous des fruits, puis du *porridge*, comment appelle-t-on cela en français? Puis des œufs au lard ou bien bouillis ordinairement.

— Des œufs à la coque, rectifia le diplomate. Le *porridge* est une espèce d'avoine cuite.

— Excusez-moi, mais il faut que j'aille à l'Ecole, dit Marsden. Madame, je ne rentrerai pas déjeuner, mais je serai là ce soir à sept heures.

Dehors, il suivit à grands pas la rue de Rennes, encombrée et bruyante, puis traversa la place de Saint-Germain-des-Prés. Il pensa que Swan lui avait raconté que cette église était vieille de dix siècles et qu'elle tenait debout comme construite d'hier. Il regarda la petite baraque de la fleuriste à droite, le square aux fragments d'ogives et de colonnes à gauche de l'édifice.

— Comme tout cela est profondément intéressant ! pensa-t-il. Il faut que j'étudie aussi l'histoire de l'Art ; maintenant sur place, cela aura une grande utilité ; et dire que les styles m'indifféraient totalement autrefois.

Cette idée lui rappela M. Harken, à qui il n'avait pas encore écrit ; il se promit de le faire dans l'après midi, sans faute ; puis, prenant par la rue Bonaparte, il se dirigea vers l'Académie, où il entra en sifflant une marche de Souza.

— Voilà Marsden ! cria-t-on quand il apparut dans l'atelier, où une jeune femme à la peau jaunâtre posait nue, debout, les bras derrière la tête, dans la lumière crue d'un éclairage classique qui venait de gauche, par une immense baie dont la moitié, la plus éloignée du modèle, disparaissait derrière un rideau gris.

Marsden avait souvent déjà travaillé d'après modèle et trouvait la méthode éducative des jeunes peintres de France sensiblement pareille à celle de Harken. En général, on peut dire que les grandes surprises du jeune yankee provenaient d'un raisonnement par trop simpliste. Par exemple, en prenant pen-

sion chez Mme de Lucas, il s'était dit : « Un *boardinghouse* chez nous, une pension de famille ici, ce sera tout un ». Les manières familièrement maternelles de la veuve distinguée, lui prouvèrent bientôt qu'il n'y avait rien de commun entre cette dame et une *business-woman* qui héberge des célibataires aux Etats-Unis où, sans parler du menu détestable, tout est basé sur le système de la fausse abondance, avantageusement remplacée chez nous par une honnête simplicité propre, gaie et avenante.

En faisant par contre son entrée à l'Ecole des Beaux Arts, il pensait trouver de la nouveauté à la pelle ; pas besoin d'observer qu'il fut complètement déçu. On lui fit des blagues comme on en fait, les premiers jours, dans toutes les Académies du monde qui, depuis un siècle, sans exception, sont copiées sur celle de Paris. L'atelier commun était peut-être un peu moins hygiénique que celui d'Irontown, mais ce matin encore, en s'installant entre deux condisciples auxquels il avait serré la main, il s'était redit que rien de bien neuf ne paraissait pouvoir lui venir de cette organisation traditionnelle.

— Le patron vient de sortir ! lui cria le *massier*, long type de rapin pâle à barbe blonde et soyeuse, mais il va revenir.

— *What is that?* demanda Stanton, en fronçant légèrement les sourcils. Son voisin, un Siamois, allait le lui répéter quand une grosse boule de papier sale vint tomber sur son épaule.

— Non, se dit-il, il n'y a que peu de différence entre les étudiants de chez nous et ceux-ci...

Et, reprenant le projectile, il le lança à l'autre bout de la salle, sur la tête de celui qu'il supposait être l'auteur de la plaisanterie. On rigolait ; puis le silence se fit.

Tout en travaillant Marsden prépara des réponses pour Mister Guiraud qui allait naturellement reparler de l'inutilité de l'Ecole. Cependant il ne réussissait que vaguement à se convaincre lui-même que, d'être assis-là, devant son chevalet, parmi ces camarades, fût absolument indispensable à son avenir de peintre.

Le maître rentra. En complet clair sur lequel éclatait une grosse rosette rouge, l'académicien obèse, à barbiche poivre et sel, circulait avec difficulté entre les demi-cercles de ses élèves.

— Qu'est-ce qu'il fait donc, votre père ? demanda Amédée

Ledru à un jeune homme qui, à force de gros traits de pinceau âchait de produire la rondeur d'une cuisse.

— Il est entrepreneur.

— Mais pourquoi diable ne devenez-vous pas entrepreneur ous aussi? Votre père aura besoin d'un successeur...

— J'ai un frère qui...

— Ah bien, vous avez un frère? moi aussi, j'ai un frère, nais ce n'est pas ce qui m'a fait apprendre la peinture.

Pour chacun de ses élèves le maître eut une remarque qui, rdinairement, avait peu trait au travail même. Chez l'un il découvrait des tendances de fossoyeur, chez un autre de umiste. A un troisième il fit observer que sa palette était ale :

— Il faut une palette et une toile propres pour peindre roprement.

Quand le tour de Marsden fut venu, le glorieux homme 'écria :

— Il en met de la pâte sur sa toile, ce garçon. On voit bien ue c'est son père qui paie son marchand de couleurs!

— Tu dessines, comme un nègre! reprocha-t-il au voisin de Marsden. Rougissant et désolé, celui-ci se demanda ce que out cela voulait dire et ce que son père avait à faire avec cette tude de nu? Harken ne se moquait jamais d'un élève.

Si Guiraud par un moyen détourné avait essayé de détacher 'Américain de l'Ecole, il n'aurait pu mieux faire que de l'envoyer chez Ledru, où Marsden trouvait des camarades paraissant médiocres, où l'enseignement académique se résumait en e petites injures familiales, où l'entourage désuet et incolore égageait une atmosphère étouffante.

Ledru aimait tomber du haut de sa science et de son succès sur s pauvres garçons qui venaient chez lui pour apprendre et on pas, croyait Stanton, pour servir de but à des vexations ans excuses, que, du reste, et à son grand étonnement, ses unes confrères supportaient sans broncher.

A l'heure de la sortie, il sauta dans un taxi et expliqua de n mieux au chauffeur l'adresse de M. Guiraud, pensant u'une fois arrivé là, il repérerait facilement le restaurant où angeait le sculpteur.

Il trouva M. Alexandre devant sa maison, causant avec un mme d'âge indécis, coiffé d'un chapeau mou, vêtu d'une

jaquette noire sur laquelle tombait négligemment une aile de lavalière à pois.

V

Abel Franchemin, comme Stanton croyait l'avoir compris, était un poète qui faisait aussi des affaires, car, pendant tout le repas, il ne fut question que de vers parus dans la *Revue Saturnienne* et d'une commission sur un buste de jeune fille commandé par une richissime étrangère. Au dessert on avait parlé de l'Ecole, et l'ami du sculpteur était d'avis que cela ne fait pas de mal aux jeunes de voir ce qui se passe dans les Académies.

Marsden s'était senti plus à l'aise avec Guiraud, dans la société de cette homme au visage pâle, trop vieux pour son âge, qui avait l'air de connaître intimement le maître et, sinon de le dominer, au moins de ne pas le craindre.

Une fois dehors, ayant pris congé de M. Alexandre qui retournait en hâte à son atelier, où l'attendait un marchand de Chypres (pourquoi faire ? pensa Marsden), Franchemin et Stanton firent quelques pas ensemble. Désireux d'en savoir plus long sur le vieux sculpteur, et voyant que l'autre ne demandait pas mieux que de tuer une heure en bavardant, il offrit un verre sous les marronniers de *la Roseraie*, située presque en face de chez Thuillier, au coin du boulevard. Par les fenêtres ouvertes du seul étage de l'établissement qui avait la hauteur d'un entresol, on entendait les voix des joueurs de billard et le bruit sec des billes qui s'entrechoquent.

Ce café, construit en retrait, possède une charmante terrasse où sont à l'aise une vingtaine de petite tables. Il date du temps des Bals de la Grande Chaumière; Béranger, Murger et Balzac l'ont connu. Quelques clients, qui presque tous saluèrent Franchemin, prenaient leur café. « Une espèce de *Clubhouse* », pensa Marsden en regardant à l'intérieur où le patron déjeunait avec sa famille, « mais en très sale ».

— Vous avez vu le dernier groupe de Guiraud? questionna le poète après avoir goûté en connaisseur à son petit verre de liqueur.

— Non, Mister Guiraud ne m'a encore rien montré de ce qu'il fait. J'ai été à peine dix minutes dans son *studio*. Mais mon professeur de peinture, Mr Harken, m'a fait voir plu-

sieurs fois des photos de ses sculptures qui me paraissent conçues d'une manière tout à fait moderne. Il nous faisait penser, Mr Harken et moi qui étais son élève le plus intime, à un Assyrien qui aurait travaillé pour Mme de Pompadour.

Cette dernière impression ne pouvait pas être de Stanton ; elle venait de son maître d'Irontown qui, pédagogue intelligent mais dénué de toute envergure, n'était jamais sorti des bourbeux principes des Académies officielles de Londres et de Paris où il avait appris à dessiner et à peindre.

— Ah ! ah ! s'exclamait Franchemin, de l'Assyrien à la Pompadour !... C'est très drôle. Mais ça ne veut rien dire... ajouta-t-il en regardant Marsden qui rougissait selon son habitude. Il est dommage pour vous que vous n'ayez pas l'air de comprendre l'art de Guiraud qui est peut-être, avec Maillol, et Bourdelle, le seul sculpteur de génie de nos jours. Du reste toute la vie de cet homme est *un trait de génie* ! S'il est difficile de reconnaître la véritable beauté contemporaine par suite du manque de champ entre les productions et nous, il y a, chez les hommes exceptionnels, des signes qui nous l'indiquent. Vous ne connaissez pas l'histoire d'Alexandre Guiraud ? interrogea l'homme à la lavallière, bourrant sa pipe en terre qu'il portait sur lui dans un étui de buis.

— Non, je sais qu'il est du Canada et qu'il n'y est plus jamais retourné, c'est tout.

— C'est peu : eh bien, l'existence de Guiraud est une suite d'aventures dans lesquelles tout être sans vocation irrévocable se noie. C'est à la fois la vie d'un Laffitte qui, pour avoir ramassé une épingle devint une des puissances de son époque, et celle d'un Monticelli qui vendit pour quarante sous ses chefs-d'œuvre sur la Cannebière à Marseille, et c'est encore plus fantastique. Car cet homme simple, bon et franc comme une pièce d'or, n'est pas seulement le grand sculpteur qui n'a jamais transigé, il est de plus, à présent, riche grâce à cette sculpture, et puissant grâce à son intransigeance. C'est le fils de ses œuvres, dans toute l'acception du mot et pour lequel un Américain surtout doit avoir le plus grand respect : ce qu'il est, il l'est par lui-même seul, par sa volonté formidable et son talent écrasant.

— Nous autres, qui n'avons jamais été dans cet état de dénuement complet, nous pouvons à peine concevoir ce que

cela représente d'être sans argent, sans amis, sans bagages, sans rien en pays étranger. Celui qui se tire de là saura, tôt ou tard se venger d'avoir été, pendant un temps, privé de tous les biens de la civilisation ; d'avoir été, dans une ville d'extrême culture, à l'état de l'homme primitif, forcé de prendre pour vivre ou de crever, forcé de se coucher au pied d'un arbre des fortifs pour se reposer, forcé au silence ayant mille choses à dire, sans compter l'agent de police qui ne vous permet pas de vous coucher au pied de l'arbre, de prendre une carotte aux halles, un croissant à l'étalage d'une boulangerie et de débiter vos vérités sur la place publique.

Le brave Marsden regardait son compagnon avec étonnement; tout cela était tellement vrai, mais lui paraissait tellement exorbitant, qu'il en perdait son jugement de jeune Américain bien élevé, n'ayant jamais manqué de rien et pour qui un *self-made man* est un employé de bureau qui devient caissier principal de sa banque, ou un vendeur de *Wannemaker* qui devient chef de rayon.

— Je ne vous ennuie pas? lui demanda Franchemin après s'être commandé un demi-brune.

— Oh! non, non! fit Marsden qui, suivant l'exemple du poète, se fit apporter un même grand verre de bière.

— Eh bien, le père de Guiraud, hôtelier à Québec, ne voulut permettre à son fils d'étudier art ni autre chose. Celui-ci, décidé à échapper à tout prix au joug paternel, s'engage un jour comme mousse et, une fois débarqué au port du Havre, déserte. A Paris où il arrive à pied, il retrouve une cousine de sa mère, avec laquelle on était chez lui en correspondance très espacée. Mme veuve Arnault, mercière, rue Becker à Montrouge, vivait avec son fils unique, boursier dans un lycée. Elle prit le jeune Alexandre chez elle, remplie de pitié pour ce gosse de seize ans, affamé, éreinté, maigre à faire peur et qui parle français avec un accent ancien qu'on comprend à peine. Son père envoie quelques centaines de francs pour s'acquitter envers la tante du continent, promettant vingt francs par semaine pendant deux ans et conjurant son fils d'apprendre une profession. Dans la lettre il indique des adresses d'hôtels avec lesquels il est en relations d'affaires : « Maintenant que tu es à Paris, écrit le père, tu pourras facilement apprendre mon métier et me succéder dans quelques années.»

Pendant plusieurs mois, Alexandre essaie de travailler, au Grand Hôtel, puis ailleurs, restant le commensal de sa tante à Montrouge. Quand il est libre, il court au musée du Louvre et le soir, dans sa mansarde qui a vue sur les fortifications, il dessine à la lueur d'une bougie ou manie de la terre glaise qu'il garde dans une boîte à chapeaux. Un jour, il ne retourne plus à son poste dans l'ascenseur qu'il faisait monter et descendre au gré des clients de l'hôtel Victoria. Un mot du gérant avertit enfin la mercière que, depuis quinze jours, son neveu n'avait pas reparu à son travail. Albert Arnault, vrai crétin potasseur, un de ces *numéro un* des concours qui pataugent toute leur vie dans leur fausse supériorité, ne s'entendait naturellement en rien avec son lointain parent. Il excite sa mère contre son neveu. Ne comprenant ni le caractère silencieux, ni le goût pour les choses quasi extraordinaires, comme un vieux bénitier breton polychrome, dont Alexandre essaie de reproduire les formes, en cachette, la maman de l'étudiant dit son fait au rêvasseur paresseux : « Ton cousin étudie pendant les heures d'étude et après il aime à se distraire comme les autres jeunes gens de son âge, lui reproche-t-elle ; toi, tu ne veux ni travailler, ni te distraire avec Albert qui, lui, me donne toutes les satisfactions qu'une mère peut espérer de son enfant. Tu traites mon fils avec mépris et tu crois que la vie est un amusement, etc... » Un jour, les deux cousins, étant allés à un petit théâtre de la rive gauche avec des billets de réclame de chez le coiffeur, s'étaient presque battus, tellement Alexandre avait été désagréable. Il avait trouvé la pièce ridicule, les acteurs imbéciles et surtout pas drôles du tout ; il s'était permis de dire que le succès d'une comédie n'en prouve nullement la beauté. « Il est fou, maman, certifia le fils Arnault. On en fera des pièces, comme des patrons, exprès pour lui : il a un louis par semaine de son père, qu'il se débrouille avec ça ; en six mois il a changé cinq fois de place. Il salit sa chambre avec son mastic et n'a jamais un mot agréable pour nous. Et que serait-il sans toi aujourd'hui ? Puis, est-ce qu'il te regarde, cette espèce d'Américain fainéant, fier comme un ministre, qui n'est même pas capable de faire le garçon d'hôtel ? » Une forte discussion entre les trois fit donc partir le jeune Guiraud qui déguerpit un beau matin sans dire adieu à personne, sa caisse en bois blanc sous le bras, ses hardes fice-

lées en paquet qu'il tenait à la main. Dans un portefeuille, prime de nouvel an d'un bar à deux sous, il cachait un unique billet de cinquante francs. Une misère sans limite recommence alors.

Franchemin s'interrompit pour boire la moitié de son demi, en gardant sa pipe à la bouche.

— C'est fascinant! murmura Stanton, imitant le conteur.

— Eh bien, exténué, sans un sou, car son père informé par la tante, avait cessé tout envoi d'argent, il tombe d'inanition un jour dans la rue. Rétabli, aux frais de l'Etat, dans un hôpital, il prend du service à la Légion Etrangère. Là il commence à faire des portraits de ses camarades et, dans la suite, se lie avec son lieutenant, noble Suédois compromis dans je ne sais quelle affaire d'honneur, homme de haut goût, étonné de trouver dans sa compagnie ce talent plein d'originalité. Quand ce Scandinave ruiné rentre à Paris à la suite d'un héritage inattendu de son oncle, chambellan à la Cour, il fait revenir aussitôt notre artiste. Alors s'ébauche pour Guiraud une vie de labeur incessant dans un petit atelier, en haut de la Butte. Après trois ans de travail acharné au bout desquels son Mécène meurt d'avoir trop fait la noce, le sculpteur, de nouveau sans ressources, expose aux *Indépendants* où l'on s'esclaffe autour de son premier envoi, intitulé *Amour*. La plupart des critiques, sans même mentionner son nom, ridiculisent sa statue qui, entre parenthèses, se trouve aujourd'hui au Musée royal de Stockholm. Pendant dix ans jusqu'en 1898, il traîne sa misère de Montmartre à Montparnasse, d'hôtel borgne en mansarde, restant inconnu, quoique revenant tous les ans avec quelque œuvre nouvelle. Je l'ai rencontré vers cette époque. Il sortait alors de prison pour avoir, avec des amis libertaires, conspué trop violemment sur le boulevard. Je débutais à ce moment, plaçant ça et là un poème ou un morceau de prose dans de petites revues obscures qui n'existent déjà plus. Dans l'une d'elles, je fais un article sur Guiraud, un article illustré; un photographe voulant se lancer dans les reproductions des grands salons, avait fourni les clichés. C'est de cette année-là que date son succès. En un an, il vend trois bustes; enfin un marchand lui offre quatre cents francs par mois pendant les trois premières années de contrat, se chargeant de fournir en outre le marbre ou le bronze. Grâce aux influences

dudit marchand, l'Etat lui achète une tête de vieillard. Dans *le Temps*, dans *la Gazette des Beaux-Arts* on commence non seulement à le prendre au sérieux, mais à l'apprécier hautement. Nom d'une pipe, il est trois heures ! s'écria tout à coup Franchemin ; il faut que je me sauve. Revenez quelquefois ici nous parlerons de vous, de moi et d'autres. Je suis là tous les soirs avant dîner ; au revoir.

Marsden Stanton régla les consommations. Quand il se leva il lui sembla sortir d'un songe mouvementé ; il regretta le départ précipité du Parisien communicatif et sentit que quelchose de favorable venait de lui arriver.

— Une porte sur l'inconnu s'est ouverte... se dit-il. En se remémorant cette métaphore d'un roman pour jeunes gens, comme seuls les Anglais en savent écrire, et qui était leur livre de prédilection à sa sœur et à lui, il entrevoyait enfin toute l'étendue de son entreprise.

VI

Stanton sortait de l'Ecole par la noble façade du quai Malaquais, quand il s'entendit interpeller par une voix de femme :

— Marsden, Marsden, hallo !

Une automobile s'arrêta net au ras du trottoir.

— Comment allez-vous ? lui cria Dolly Chelsea en lui tendant sa petite main gantée de blanc. Je suis très fâchée contre vous ; voilà un mois que nous attendons tous les jours de vos nouvelles ! Ne nous avoir pas même envoyé votre adresse ! Vraiment, ce n'est pas gentil. Et vous laissez pousser votre moustache ! Regardez Myra, la jolie petite moustache de Marsden. On est déjà allé à Versailles, à Fontainebleau, à Sèvres voir fabriquer de la porcelaine fine et voilà le guide qui nous a montré tout cela.

Pendant que ce flot de mots sortaient de la bouche mignonne de la jeune fille rousse, assise à côté de sa sœur, tout un drame, à peine perceptible, se jouait entre Stanton et le cicérone qui n'était autre que Franchemin, mal à son aise sur le strapontin du taxi et visiblement très contrarié de cette bruyante rencontre.

— Monsieur Abel Franchemin, présenta Miss Myra d'un air très sérieux.

Les deux hommes s'inclinèrent.

— Maintenant nous revenons du... quel est le nom de ce quartier, Mister Abel ?

— Le Marais...

— Oui, le Marais ; drôle de vieux quartier avec de très petites rues et d'anciens *homes* aux cours intérieures derrière des vieux murs. On ne voit rien de ces maisons si une vieille concierge qui tricote ne vous permet pas d'entrer. Nous avons vu l'hôtel de Mme de Signifie...

— Sévigné, corrigea Franchemin.

— Et sur une chère petite place, la maison de Victor Hugo. Et puis nous avons vu le cimetière du...

— Père Lachaise... l'aidait sa sœur qui, plus posée que Dolly, s'était aperçue de quelque chose et regardait alternativement son compatriote et le guide. Cher Marsden, ce monsieur connaît tout Paris par cœur, et il demeure comme vous au Quartier Latin.

— Oui, je sais.

Comment, vous savez ? interrogea vivement Myra, curieuse

— N'est-ce pas que nous nous connaissons M. Franchemin ? demanda Marsden en lui tendant la main.

— Mais certainement, répondit l'autre gêné.

— Alors, venez ce soir dîner avec nous dans un vieux cabaret, réellement français, proposa Dolly, et expliquez-moi comment vous connaissez monsieur, qui n'est pas un guide ordinaire mais un poète, vous savez ; il nous a fait même cadeau de son dernier volume ; mais nous ne le comprenons pas encore très bien, hélas !

— Je crois volontiers que Monsieur ne doit pas être un guide ordinaire et je serai ravi de dîner avec vous et où vous voudrez : c'est moi qui invite.

Devant la bonhomie de Stanton qui, en une seconde, avait compris, lui, la double vie de cet ami de M. Guiraud, la figure de Franchemin reprit son expression ordinaire.

— Voilà où je travaille, dit Marsden en montrant d'un geste aux deux Miss installées dans le petit véhicule, l'entrée de grande allure de l'antique hôtel Conti, qui montre par des grillages de vieilles statues entre des arbustes et fait partie de l'Ecole des Beaux-Arts à laquelle il est relié par des passages intérieurs.

— Si vous étiez gentil, vous nous montreriez votre atelier, s'écria Dolly.

— Avec plaisir, si on le permet, dit Marsden.

— On pourra toujours traverser les bâtiments pour sortir par la rue Bonaparte, proposa Franchemin en payant l'auto.

— Avec Mister Abel, on passe partout, reprit Dolly.

Les jeunes filles écoutèrent religieusement la conversation des deux hommes devant les morceaux d'architecture éparpillés ça et là, dans les cours de l'immense édifice et qu'à bon escient on a rapportés à Paris des châteaux d'Anet et de Gaillon, comme un témoignage sur place du goût français. Stanton pensa qu'au fond, il lui faudrait un *conductor* autant qu'à ses jeunes amies, et sans que personne s'en aperçut rougit de son ignorance.

— J'ai besoin comme vous d'un guide, confessa-t-il à l'oreille de Myra, et non pas à l'heure, mais à l'année.

Abel Franchemin qui, observateur, lisait cette réflexion dans le regard attentif de l'Américain prononça :

— Ce qu'il vous faudrait surtout, c'est lire, beaucoup lire et lire de tout.

— Et regarder..., observa sagement Stanton, se souvenant que c'était là un conseil de M. Guiraud.

— Ah ! bien sûr... J'aurais dû dire lire tous les livres et même sans livres.

— Oh ! moi je vous comprends, Mister Abel. Vous voulez dire lire dans les yeux des gens et dans leurs gestes ; étudier les tableaux, les sculptures...

— Oui, cela et le reste : les rues, la nature, tout ce qui existe : chercher à apprendre partout et de tout le monde.

Les visiteurs se taisaient.

— Voilà encore des livres, s'écria Marsden en frappant du plat de la main sur une des arabesques appliquées à l'aide de gros pitons dans les murs extérieurs d'une des nombreuses bâtisses qui forment l'Ecole.

— Vous savez ce que je commence à croire, disait Myra Chelsea en s'adressant à Franchemin, après un moment de réflexion, pendant lequel elle contempla le sobre édifice du fond dans lequel se trouve la bibliothèque des Beaux-Arts : je crois que vous autres Français, vous êtes les gens les plus sérieux du monde. Tenez, avec des Australiens et leurs femmes

logés dans la même pension que nous, nous avons été à Montmartre, au *Moulin Rouge* et à *Tabarin*. Il n'y avait que des étrangers. Partout où l'on s'amuse à Paris, on ne trouve que des touristes.

— C'est ce que mon oncle Mac Caustin qui est dans les soies à Patterson, prétendait toujours.

— Alors, où allons-nous dîner ? s'informa Dolly en s'inclinant, avec un petit regard moqueur, devant Stanton. Car si vous allez parler d'un tas de choses, nous serons encore ici demain matin.

Ce fut réellement une soirée charmante. Franchemin conduisit ces aimables enfants du Nouveau Monde, aux environs de la Place de la République, chez un vieux traiteur, comme il en existe encore quelques-uns à Paris pour ceux qui de nos jours aiment manger, tels nos grands-pères, des mets honnêtes et des vins non truqués, servis dans une pièce propre, sans dorures et sans musique.

Franchemin, fils d'un pauvre relieur du quartier des Ecoles, avait déçu l'espoir de ses parents qui s'étaient imposé mille sacrifices pour qu'il pût choisir un métier aussi honorable que lucratif. Elève consul, puis employé de banque, il avait fait des stages à Liverpool, Kiel, Hambourg et Bergen en Norvège, jusqu'au jour où, « ayant soupé de ces métiers incolores », il était revenu à Paris. La brouille inévitable avec son père fut cause d'une assez désagréable demi-misère. Pendant des promenades qu'il faisait presque quotidiennement au Louvre, l'idée lui vint de se faire cicerone... et un jour d'été, quand la capitale regorge de visiteurs, il s'était lancé dans ce triste métier d'interprète libre qui est celui des déclassés de Paris, connaissant deux ou trois langues. Cette profession étrange où l'on fait tour à tour l'instituteur, le cavalier galant, le traducteur, le précepteur, le valet de chambre, le rabatteur, le marchand de plaisir et le commissionnaire, est une vraie carrière de Napolitain.

Si l'apparition d'un volume de vers de Franchemin eut un succès de curiosité dans le monde des derniers symbolistes et des premiers vers-libristes de la *Revue Saturnienne*, elle ne le sortit pas de la misère, quoique sa famille lui pardonnât enfin de préférer les lettres aux chiffres, choix dont on attribue fièrement l'origine à un atavisme artistique.

Il n'est pas étonnant qu'avec un caractère comme le sien, indépendant et sûr de lui, Franchemin devînt l'ami de Guiraud dès que le sort eut décidé de leur rencontre. Ils furent bientôt liés, comme par un pacte secret, renforcé par la mutuelle confiance que se témoignent les associés d'une même firme solide et ancienne. Si Franchemin avait écrit une élogieuse étude sur la sculpture d'Alexandre Guiraud, celui-ci l'avait discrètement obligé, peu après, en lui procurant, pendant la morte saison, un crédit inespéré au restaurant Thuillier. Puis, un jour, Abel ayant obtenu une commande de buste d'un de ses clients pour le sculpteur qui commençait à être connu, celui-ci avait à son tour récompensé son ami par une forte commission. Il existait donc entre eux des intérêts communs, matériels et moraux, faisant de leur liaison quelque chose de sain, de franc, de terre à terre, en parfaite harmonie avec leur caractère d'hommes d'aujourd'hui qui n'excusent la pauvreté personnelle qu'à la condition qu'elle soit momentanée et aiment autant qu'un simple bourgeois leurs aises et leurs plaisirs.

En revenant de la *Treille Bordelaise*, c'était le nom du restaurant où Franchemin avait conduit ses jeunes clientes avec Marsden, et après avoir accompagné les demoiselles Chelsea a leur pension de la rue des Capucines, Stanton au bras de son nouvel ami, traversa lentement la place Vendôme et les jardins des Tuileries.

Franchemin, mis de bonne humeur par la confiance dont il se sentait entouré, s'était dépensé ce soir-là sans compter à narrer des anecdotes sur la cuisine française et ses héros comme Tallavent, le savant maître-coq du roi Charles VII, Vatel, Savarin, Carême, Charles Monselet, Dumas père et Escoffier de Londres ; puis du quartier où l'on se trouvait et des habitués sympathiques de l'établissement, parmi lesquels il y avait un médecin connu, un chroniqueur du Boulevard qui s'habillait comme un Anglais de vaudeville, des mandataires aux Halles, un gros Anversois, marchand de diamants et *last not lea-not*, « M. Louis » dont personne ne connaissait le nom de famille et qui venait là, on ne sait d'où, depuis vingt ans tous les soirs, dîner en redingote à la Barbey d'Aurevilly, cravaté et ganté de frais.

— Ces deux petites ont vraiment de la chance, M. Franche-

min. Mais qui diable vous les a présentées? demanda Marsden.

— Je connais la grasse dame Ficklebitt qui, experte en affaires, me trouve de temps en temps un client ; moi je lui en fournis à mon tour quand on me demande un *Boarding House on the american plan*. Etes-vous fatigué ?

— Pas trop. Pourquoi ?

— Je n'ai nullement envie de rentrer. Je voudrais aller prendre un verre dans une boîte où il y a de la musique, des femmes et du bruit. J'ai besoin de ça, ce soir, et vous verrez en même temps quelque chose des nuits parisiennes.

— Je veux bien, je ne suis encore allé nulle part. Je me couche ordinairement à onze heures, mais avec vous j'irais en enfer si vous vouliez.

— Vous êtes bien aimable; pour aujourd'hui nous n'irons pas plus loin que Maxim's qui est à côté. Mais d'abord allons acheter quelques bons cigares. La pipe n'est pas de mise dans cet établissement.

Une fois dans le brillant local, assis face à face avec chacun devant soi son *highbowl*, ils parlèrent de tout, excepté de plaisirs nocturnes, oubliant l'heure. Quand ils sortirent, il faisait jour.

En suivant, pour rentrer, les quais où un premier soleil teintait l'eau et les arbres d'une clarté dorée, ils décidèrent de se voir le plus souvent possible à *la Roseraie*.

— Ce sera un bon réactif pour vous, après la besogne abrutissante que vous accomplissez journellement à l'Ecole ; puis vous y rencontrerez Jean Lalande, le peintre, qui sera surtout, je crois, capable de vous mettre sur la bonne route.

— Cela m'effraie, affirma Marsden par manière de conclusion, quand je pense au peu que je sais. Quel abîme d'ignorance me tient éloigné de vous autres...

Se serrant fortement la main, les nouveaux amis se séparèrent au milieu de la rue de Rennes, encore déserte, où seuls quelques ouvriers matinaux, allant à leur travail, longeaient déjà le trottoir, l'un en sifflant, un autre lisant son journal qui venait d'arriver au kiosque du coin.

FRITZ-R. VANDERPYL.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Lubor Niederle : *La Race slave*, statistique, démographie, anthropologie, traduit du tchèque par Louis Leger ; Alcan, nouvelle collection scientifique, 3 fr. 50. — Gabriel Petit et Maurice Leudet : *Les Allemands et la Science*, préface de M. Paul Deschanel ; Alcan, 3 fr. 50.

Le livre qui vient de paraître dans la *Collection scientifique* dirigée par Emile Borel, — **la Race slave**, — n'est à vrai dire qu'une seconde édition, mais la guerre en fait un ouvrage d'actualité ; les problèmes que soulève la race slave sont en effet plus que jamais à l'ordre du jour, et il est curieux de voir comment, il y a déjà un certain nombre d'années, le savant professeur de l'Université de Prague, Lubor Niederle, envisageait leur solution. Si cet anthropologiste s'est parfois trompé dans ses prévisions, il a du moins dans tous les cas montré la complexité des questions qu'il traitait.

Ces questions, dont on parle de plus en plus en ce moment, sont : l'attribution de la Macédoine, l'agrandissement de la Serbie du côté de l'Adriatique, l'unité de la Russie, la question ruthène, l'indépendance de la Pologne, la libération des Tchèques. Voyons rapidement ce qu'en pense, en anthropologiste et en tchèque, M. Niederle.

La question de la Macédoine, particulièrement brûlante à cette heure, relève moins de la science que de la politique. Les Serbes auxquels on avait interdit l'accès de l'Adriatique jetaient des regards de convoitise vers Salonique, et pour cette raison ils s'efforçaient de démontrer par tous les moyens possibles que les Slaves de Macédoine leur sont étroitement apparentés. Les Bulgares, eux, ne veulent pas renoncer à l'étroite dépendance de la Macédoine et de la Bulgarie En réalité les Slaves de Macédoine représentent un peuple dont la conscience nationale ne s'est pas encore développée, mais il faut bien reconnaître que la propagande bulgare, propagande ecclésiastique et politique, a trouvé un écho plus profond parmi eux que la propagande serbe. La langue, qui présente une série de dialects distincts constituant des intermédiaires entre le bulgare et le serbe, dans son ensemble se rapproche beaucoup plus de celui-là que de celui-ci, M. Niederle adjuge les Slaves de Macédoine aux Bulgares, et il est de l'avis de M. Florinsky que « les Slaves ne sauraient se faire trop

de concessions pour s'unir contre les éternels ennemis de leur race : l'Allemand, le Magyare, le Grec, l'Osmanli ».

Bulgares et Serbes pourraient s'entendre, puisque ces derniers vont maintenant avoir le droit de regarder du côté de l'Adriatique. Sur les rives de cette mer habitent les Croates. Mais ici une difficulté surgit ; entre les Croates et les Serbes, qui au début formaient un groupe unique, s'est opéré au cours de l'histoire un divorce politique et religieux et s'est établie une rivalité profonde : les Croates ont reçu le christianisme de Rome et les Serbes le christianisme de Byzance, les premiers se servent de l'alphabet latin, les seconds de l'alphabet cyrillique. Quand on parle du rattachement des Croates aux Serbes, on ne tient pas suffisamment compte de cet antagonisme créé par l'histoire au sein d'une même race.

M. Niederle discute également les causes qui ont déterminé l'opposition entre les Grands russes et les Petits russes, ou Ukrainiens ; pour lui, le conflit daterait seulement du XIX^e^ siècle ; mais on aurait aimé être mieux renseigné par l'auteur sur cette fameuse « question ruthène », qui a pris une telle importance au moment où les Russes, devenus maîtres de Lemberg, ont transporté dans ce pays le despotisme politique et l'intolérance religieuse.

Cette question est d'ailleurs liée à celle de l'indépendance de la Pologne. De plus en plus l'émancipation de la Pologne apparaît comme une nécessité internationale, sans laquelle l'équilibre pacifique de l'Europe régénérée n'aurait aucune stabilité. En France, les Polonais n'ont pas d'ami plus dévoué et plus éloquent que M. Charles Richet ; par l' « Appel de la Ligue française pour la Pologne libre », dont il est président, et par son émouvant article : « la Pologne aux Polonais » (*Messager polonais*, 16 juin 1916), il se range résolument parmi ceux qui combattent pour la réparation du « crime polonais », une des plus grandes iniquités de l'Histoire.

§

Les Allemands et la Science. Cette fois, il s'agit d'une enquête faite auprès de nos savants les plus éminents par le professeur Gabriel Petit, d'Alfort, et par M. Maurice Leudet, du Figaro. Le livre est intéressant en ce qu'il nous révèle diverses mentalités chez nos intellectuels.

MM. Picard et Duhem représentent les mathématiques et la physique. J'ai déjà eu l'occasion d'exposer ici les opinions de ces deux penseurs sur la Science allemande. Pour M. Picard, « les idées originales et fécondes n'ont que rarement été fournies par l'Allemagne » et « il est souhaitable que cesse le plus tôt possible tout rapport intellectuel » avec ce pays. M. Duhem, dont j'ai analysé ici l'ouvrage, *la Science allemande*, synthétise son opinion dans cette formule :

« l'Allemand emprisonne dans un corset de fer le sein fécond de la Science. »

La fusée de l'obus actuel du 105 allemand comprend 56 pièces qui se commandent l'une l'autre pour assurer enfin l'explosion. « L'esprit germanique est comme son obus : complexe, tarabiscoté ratant souvent, mais finissant tôt ou tard par atteindre le but à force de coups, de temps et de patience. » Telle est l'opinion de l'éminent chimiste Armand Gautier, qui ajoute que, malgré les progrès de la science, « l'esprit allemand, la morale allemande, l'âme allemande sont restés les mêmes qu'aux temps de Tacite et d'Arminius. »

Deux géologues, professeurs au Muséum, M. Stanislas Meunier et M. Boule, protestent vivement contre la « géologie à la prussienne » qu'on a essayé d'introduire en France. Ils présentent les Allemands comme des dégénérés, indignes de porter le beau nom d'*Homo sapiens*.

C'est sans doute aussi l'opinion de M. Delage, qui intitule sa réponse : *Histoire naturelle du* **Doctus bochensis** (*olim germanicus*). Le savant professeur de zoologie à la Sorbonne, qui a consacré un gros volume à exposer les théories allemandes sur l'hérédité, dit avoir « rompu un nombre considérable d'os boches, et sucé quelque peu de moelle ».

Les os germaniques sont longs, très longs... faits d'une substance épaisse et compacte qui leur donne une grande solidité, mais leur canal médullaire est court et exigu, en sorte que la quantité de moelle est fort restreinte ; parfois savoureuse, cette moelle est le plus souvent maigre et peu nutritive.

M. Henneguy, professeur d'embryogénie et de cytologie au Collège de France, et qui a une connaissance parfaite de la littérature biologique allemande, fait son *mea culpa*; pendant trop longtemps il a cru, avec bien d'autres, à l'infaillibilité de la science germanique et à la sincérité des savants allemands. Sa notice est fort intéressante et pondérée, mais se peut-il que le travail bibliographique auquel se livrent les savants allemands avec tant de patience rentre dans le système d'espionage si développé chez les Teutons ?

En rendant compte ici de *France et Allemagne* par M. Edmond Perrier, j'ai indiqué quelle était l'opinion de l'éminent Directeur du Muséum.

C'est encore un biologiste, M. Le Dantec, qui nous parle du *bluff de la science allemande*. Il se moque agréablement d'Ehrlich et Weismann, savants qui s'imaginent résoudre les problèmes de la physiologie et de l'hérédité par des *phénomènes* et par des *déterminants* ; ces auteurs n'auraient rien ajouté à l'explication du malade imaginaire de Molière. Par delà les Allemands, M. Le Dantec critique la mentalité des médecins.

Il est assez curieux à ce propos de remarquer que sur 28 réponses à l'enquête, il y en a 11 de médecins : les Drs Chauffard, Delbet, Gauchet, Grasset, Landouzy, Pinard, Roger, Chauveau, Dastre, Gley et Richet, ces quatre derniers étant plutôt des physiologistes. La plupart montrent les savants et les médecins allemands pratiquant la réclame sous toutes ses formes, à l'imitation des marchands de camelote ; toute cette publicité commerciale répugne à la délicatesse du sentiment français. Le trop célèbre Koch est durement traité dans ces diverses notices. M. Chauffard, tout en enviant les installations de Berlin et de Munich, fait la critique des cliniciens allemands, et M. Delbet celle des chirurgiens d'outre-Rhin. M. Dastre montre le *rôle restreint de l'Allemagne dans le progrès des sciences*. M. Gley s'efforce de distinguer la science et les savants.

M. Grasset ne veut pas répondre, car il n'admet pas l'existence d'une « science allemande ». M. Richet, qui a horreur du chauvinisme, montre que les Allemands sont nos égaux, comme les Anglais, comme les Italiens. « Rien de plus, rien de moins. » Pourtant, ajoute-t-il, ils n'ont eu ni Lavoisier, ni Pasteur.

L'Académie française est représentée en ce volume par MM. Barrès, Boutroux et Deschanel ; l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres par MM. Babelon, Jullian, S. Reinach.

La ruse qui trompe, la perfidie qui trahit, la cruauté qui terrorise, le culte de la force matérielle, le mensonge, voilà, écrit M. Babelon dans son article sur *Hermann le libérateur*, ce qui caractérise le Germain, tout le long de la chaîne des siècles.

M. Jullian avoue franchement qu'il a aimé la science allemande ; il reste un admirateur de *l'érudition allemande*. Pour lui, Mommsen restera « un incomparable modèle de vie scientifique ».

Cette notice et celle de M. Richet tranchent sur les autres, dans ce livre où l'on a peut-être rassemblé trop de semences de haines futures.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La situation générale. Le déplacement du centre de gravité des forces allemandes.

Aux approches de la mauvaise saison, la guerre européenne s'achemine vers une phase nouvelle. L'entrée en jeu de la Roumanie, la menace toujours pendante d'un coup de boutoir des armées russes, la reprise d'activité sur le front de Salonique, enfin la poussée méthodique, quoique traînante, de l'action anglo-française sur le front occidental ont nécessité un remaniement général de la distri-

bution des forces des Puissances centrales. Un grand Conseil de guerre a réuni, vers la mi-septembre, le Kaiser, son chef d'Etat major, Von Hindenburg, l'archiduc Charles, le tsar Ferdinand, Enver-Pacha, c'est-à-dire tous les chefs des armées ennemies. Il s'est agi vraisemblablement de l'élaboration d'un plan d'opérations pour la campagne d'hiver et d'assurer l'unité de vues et de commandement. Il faut s'attendre à des événements imprévus. Deux objectifs principaux apparaissent : 1° châtier la Roumanie, en contenant avec des forces suffisantes la poussée russe : 2° liquider le front de Salonique, en ralliant la Grèce. Les alliés ont largement les moyens de s'opposer à la réalisation de ces deux objectifs. Pendant le mois qui vient de s'écouler, on a vu l'armée roumaine déborder dans les vallées de Transylvanie, à peu près vides de contingents ennemis, et occuper presque sans coup férir les territoires contestés. Pendant que ces armées de la Roumanie s'avançaient ainsi vers le Nord une force russe dont il était difficile d'évaluer l'importance descendait vers le Sud, à travers le territoire roumain pour prendre les Bulgares à dos. Chassé-croisé paradoxal. La Roumanie n'avait pas cru pour son entrée en jeu, devoir déclarer la guerre aux Bulgares; elle s'en prenait à l'Autriche-Hongrie seule. On pouvait craindre dans ces conditions de voir la Bulgarie laissée libre d'agir sur sa frontière nord, avec le secours des troupes ottomanes, contre le contingent russe de la Dobroudja Fort heureusement, la diplomatie de Berlin, en contraignant la Bulgarie à déclarer la guerre à la Roumanie, rendait à la cause des Alliés le plus précieux des services. Ce sont les Roumains et les Russes qui, désormais, exerceront leur pression, sur le front nord de la Bulgarie, pendant que le corps expéditionnaire de Salonique et les Serbes agiront sur ses frontières sud. Si nous ne nous laissons pas surpasser une fois de plus par l'adversaire en activité et en énergie, la situation sur le théâtre des Balkans peut se trouver réglée en un temps relativement court.

La Grèce pouvait se trouver entraînée, de gré ou de force, dans l'orbite des Alliés. Au cours des derniers événements, les grands conseils des alliés ont une fois de plus obéi trop longtemps à des scrupules sans doute respectables. L'invasion soudaine de toute la Macédoine orientale et son occupation, de complicité avec les autorités grecques, a tardivement ouvert les yeux. L'apparition des flottes alliées devant le Pirée et Salamine eût gagné à se produire dès que l'infiltration des Bulgares par les vallées de la Strouma et de Florina, et au delà du Nestos était commencée. Au cours d'hostilités, il vaut mieux prévenir qu'avoir à réparer; et les journaux anglais qui nous disent aujourd'hui qu'il était bien facile, si on l'avait voulu, de préserver Cavalla de l'atteinte bulgare, devraient bien nous expliquer pourquoi on ne l'a pas fait.

§

La situation nouvelle dont il vient d'être question exige, disons-nous, un nouveau groupement des forces des Empires Centraux. Nous écrivions au mois d'avril dernier que 120 divisions allemandes se trouvaient sur le front occidental. On peut être assuré qu'elles ne s'y trouvent plus aujourd'hui. Le centre de gravité des forces austro-allemandes est à nouveau transporté sur le front oriental, plus exactement au sud-est de ce front. C'est, en effet, seulement là qu'une offensive de grande envergure, l'offensive du G. Broussilof, s'est développée, il y a trois mois, avec tous les bénéfices que donne la surprise et qu'elle ne cesse de menacer. Cette offensive a conduit déjà à de grands résultats : arrêt de l'offensive autrichienne dans le Trentin, détermination de la Roumanie à se ranger aux côtés des alliés, reconquête d'une grande partie de la Galicie, destruction d'une fraction importante des forces austro-allemandes et capture d'un immense matériel. Espérons que ses effets continueront à se faire sentir. En présence d'une situation aussi critique, l'Etat-major allemand a éprouvé le besoin de se renouveler. Le Kaiser a résolument mis de côté ses fruits secs d'Académie et ses courtisans. Il confie désormais le sort de ses armées aux hommes de caractère, qui ont eu dans le passé l'honneur de lui déplaire. Voici le vieux Von Hindenburg, chef du grand Etat-major, directeur général des opérations. Ce n'est peut-être là qu'une nouvelle erreur de son souverain, qui l'a méconnu à une époque où ses services auraient pu lui être utiles et qui lui rend sa confiance aujourd'hui à un moment peut-être trop tardif. Von Hindenburg court sur ses 70 ans. Tant mieux pour nous! L'armée allemande n'aura jamais assez de vieillards à sa tête. Von Bernhardi, le grand théoricien de la guerre, est, de son côté, après une longue période de loisirs, appelé à un grand commandement, à une heure également tardive. Ces deux résurrections comportent cependant pour nous un avertissement qu'il serait puéril de négliger : nous aurons à lutter désormais contre une direction d'une énergie et d'une fermeté indomptables. Nous n'éprouvons aucune espèce de fétichisme à l'égard de Hindenburg : sa campagne de Russie ne porte, à notre avis, nullement la marque du génie; elle accuse seulement une énergie soutenue et une méthode inflexible. Von Mackensen, l'Ogre des Salles de rédaction, que l'on voit partout où une offensive hardie se dessine, achève le trio. Ce sont les trois têtes qui dominent à l'heure actuelle la troupe des états-majors ennemis. Le Général Cherfils faisait remarquer, il y a quelques jours, que ces trois généraux provenaient de la cavalerie. Il ajoutait qu'aucune arme, comme cette dernière n'excellait à préparer un chef à la promptitude d'action ainsi qu'à la rapidité de décision. C'est possible. Mais le Général Cherfils est lui-même, si je ne me trompe, un ancien cavalier. Il est naturel qu'il affiche, un

faible pour des hommes qui certes font grand honneur à leur arme d'origine.

En tout cas, la désignation de Von Hindenburg comme chef du grand Etat-major revêt une signification particulière qu'il est très important de mettre en évidence. Contrairement à ce que l'on a cru si longtemps, la décision du conflit apparaît de plus en plus devoir se trouver le front oriental. Une question primordiale pour les Puissances Centrales, à l'heure actuelle, est le règlement des affaires polonaises, en vue de trouver en Pologne un réservoir d'hommes où les armées austro-allemandes pourront prélever un demi-million de soldats. D'autre part, les forces considérables que la Russie a réussi à mettre sur pied, l'évolution qui s'est produite au sein de son Etat-major, le matériel abondant dont elle est dotée, sont autant de sujets d'inquiétude pour le commandement austro-allemand. Il y aurait le plus grand péril à laisser les armées russes s'avancer dans la direction Kovel-Brest-Litowsk, sur les lignes de communication des armées allemandes engagées sur le front Nord-Oriental. Le péril n'est pas moins grand sur le front sud-oriental où, soit par la reconquête de la Serbie, soit par la mise hors de jeu de la Bulgarie, la ligne de communication avec Constantinople peut se trouver coupée.

On peut dire que Hindenburg et Mackensen sont devenus des spécialistes du front oriental. Ils ont acquis une connaissance approfondie du théâtre des opérations : le terrain, la psychologie des troupes qu'ils ont à manier, la politique des gouvernements, tout leur est aujourd'hui familier. Ils sont bien désignés, par leur caractère, leur autorité et leur sens de l'opportunité, pour obtenir le meilleur rendement des forces qu'ils auront à leur disposition. Ne nous berçons donc pas d'illusions et n'hésitons pas à leur opposer des mesures efficaces. On peut compter qu'une cinquantaine de divisions se trouvent actuellement transportées, ou sur le point de l'être, du front occidental sur le front oriental : soit environ un demi-million d'hommes. Il ne restera plus que 75 à 80 divisions sur le front français — que ce soit pour nous l'occasion d'agir avec énergie. Quant au rétrécissement du front allemand sur notre territoire, dont il a été question, il se peut qu'il se produise par degrés insensibles, et j'imagine que le nouveau front suivrait une ligne partant de la région d'Arras et venant aboutir aux approches de Reims ; mais il faut reconnaître loyalement que tout en nous permettant de récupérer une large bande du sol national, ce recul des lignes allemandes ne modifierait pas sensiblement la situation stratégique actuelle.

§

L'allure méthodique des actions offensives purement locales, dans les régions de Verdun et de la Somme, ne paraît pas devoir contrarier dans une large mesure le déplacement du centre de gravité des

forces austro-allemandes vers le front oriental. Sans doute, depuis deux mois que ces actions offensives sont engagées, elles se poursuivent avec une progression lente mais continue. Les positions conquises sont consolidées; les reprises de l'adversaire sont rares ou momentanées. Ses réactions, on doit le reconnaître, n'ont ni l'ampleur ni l'énergie de ses attaques, dans la région de Verdun, il y a peu de semaines. L'ennemi se borne à l'heure actuelle, semble-t-il, à défendre le terrain pied à pied. Il peut prolonger assez longtemps cette tactique du recul pied à pied, avec des forces relativement faibles, sans que la situation générale soit profondément modifiée. De temps en temps, de brillantes offensives de détail lui enlèvent de nombreux prisonniers et un précieux matériel, qu'il devient de plus en plus difficile de renouveler. Il faut désirer voir ces actions locales s'étendre de plus en plus et se multiplier sur un grand nombre de points. La forme de notre front nous est particulièrement favorable, à condition qu'il y ait simultanéité dans l'attaque sur les deux côtés de l'angle saillant que forment les lignes allemandes devant les nôtres à hauteur de Roye-Lassigny.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Revue de Paris: « La mort de Jules Lemaître », par Mme Myriam Harry. — *Le Correspondant* : Correspondance du Lieutenant-Colonel Bourguet, tué à l'ennemi. — *La Vie* : « Ménages d'ennemis », par M. Ernest Gaubert. — Naissances : *La Revue du Foyer* : *L'Intermède*. — Memento.

La Revue de Paris (15 août) publie, à l'occasion du deuxième anniversaire du décès de Jules Lemaître, un récit de sa mort, par Mme Myriam Harry, qui est une merveille d'émotion, de pitié, de tendre respect. On ne saurait imaginer fin plus malheureuse pour un lettré de la qualité de celui-ci. Il aimait les livres. Il en a écrit de délicieux. Dans la politique où il s'égara un temps, il regrettait le peuple vivant de sa bibliothèque et il souffrait de vivre loin d'Anatole France, son ami. C'est « pour » ce dernier, que Mme Myriam Harry a voulu conter les jours suprêmes de son maître. Du printemps 1914 au 5 août de cette même année, il a souffert une passion vraiment épouvantable, frappé de *cécité verbale*, c'est-à-dire d'incapacité de lire : « lui qui n'avait vécu que pour et par les livres, il ne pouvait plus lire ! »

En s'éveillant le matin, et en voulant, comme d'habitude, parcourir les journaux, il s'aperçut qu'il ne distinguait plus les lettres. D'abord il crut à un trouble optique; mais autour de lui il voyait clairement les êtres, les choses et les couleurs, et ses yeux gardaient toute leur ingénue pureté bleue. Il avait été frappé de « cécité verbale » qui est, je crois, la rupture d'une veine qui régit la mémoire. Il avait perdu le souvenir des signes

écrits. Il ne pouvait plus déchiffrer le sens des mots. Lui qui n'avait vécu que pour et par les livres, il ne pouvait plus lire !

Ce fut la découverte la plus douloureuse de son existence. Je le trouvai effondré dans un fauteuil, au milieu de sa bibliothèque, dans sa robe de chambre rouge qui le faisait paraître plus exsangue, et effaré, il regardait les merveilleux volumes qu'il avait mis tant d'années et tant d'amour à assembler, ces amis véritables parmi lesquels il avait réfugié sa vieillesse rassérénée (son ex-libris portait : *Inveni Portum* — j'ai trouvé le port), et hébété d'épouvante, plus tragique qu'Œdipe aveugle, il répétait :

— Je ne peux plus lire ! Je ne peux plus lire !

Son médecin lui ordonna la campagne, la solitude et l'absolu repos.

Il partit pour Tavers avec sa vieille servante, et je l'accompagnai à la gare d'Orsay, un lundi de la fin de juin. Il était entendu que j'irais le voir une fois par semaine et qu'il me ferait tenir de ses nouvelles tous les jours. Au moment de son départ, je le vis devant moi, si pâle, si ratatiné, si désolé, que j'éclatai en sanglots. C'est lui qui me réconforta, et il trouva le courage de me dire :

— Travaillez, ma petite fille, travaillez pour moi ! puisque moi, je ne peux plus rien faire... A samedi...

Dès le lendemain, je reçus un petit billet griffonné de sa propre main (on lui avait préparé l'enveloppe). et, tous les jours de notre séparation, il s'obstinait, malgré la défense du médecin, à me tracer ainsi quelques lignes.

Ah ! ces chers petits billets maladroits, souvent presque illisibles, comme ils m'émouvaient ! Il écrivait par l'habitude machinale de ses doigts; mais il ne pouvait se relire et souvent l'orthographe de certains mots lui échappait. Et toujours revenait comme un déchirant refrain, cette phrase: « Je ne peux pas lire ! c'est affreux ! »

A Tavers, dans la maison de ses parents, si joliment célébrée par lui, il n'aimait plus qu'une salle nouvelle que l'on achevait d'installer à sa venue :

Quand je venais le voir du samedi au lundi, je le trouvais seul et recroquevillé devant un feu de bois, — en juillet, — en bas dans une grande chambre qu'il avait aménagée pour recevoir ses amis et où tout était neuf; il me disait :

— J'aime à me tenir ici ! ici, rien ne me rappelle mon passé!

D'ailleurs, tout ce qu'il avait aimé autrefois, lui devint à charge : le Ru qu'il avait tant chanté et dont il craignait maintenant l'humidité ; son beau jardin en pente qu'il remontait difficilement ! le frissonnement des peupliers qui l'empêchait de dormir ; et jusqu'aux visages familiers dont soudain il se méfiait.

Regardant peureusement autour de lui, il me chuchota un jour :

— Je voudrais m'en aller loin d'ici ! sous un soleil chaud, dans un pays inconnu ! Je voudrais quitter la France et me faire musulman !

Et comme je lui rappelai sa constante tendresse pour son sol natal et cette maison, tendresse qu'il m'avait transmise, il me répondit avec lassitude :

— C'est possible; mais alors je pouvais lire.

Une autre fois, il me dit :

— Savez-vous ce qui m'arrive fréquemment ?... De pleurer ! Cela est d'autant plus étrange que depuis mon adolescence je n'ai jamais pu pleurer ni quelque chose ni quelqu'un. Et voilà que maintenant je pleure, mais c'est sur moi-même !

C'est à regret que je me résigne à choisir tel ou tel passage, tant une belle et rare sensibilité guide progressivement le lecteur :

Son médecin me conseilla de rééduquer sa mémoire verbale, en lui rapprenant doucement à lire.

Je lui apportais de Paris des contes de fées imprimés en gros caractères. Et comment dire l'attendrissante, la douloureuse image que ce cher visage vénéré, penché sur un livre d'enfant et suivant le texte de son doigt, tout aussi appliqué et attentif, sans doute, que lorsqu'il apprenait à lire dans la classe de sa mère, parmi les petites filles !

Nous étions donc retournés au pays de Hänsel et de Gretel; mais ces aventures puériles ne le charmaient plus.

— Comme c'est stupide et insipide un livre d'enfant ! — se plaignait-il, en repoussant le volume.

L'année d'avant, une maison d'édition de Tours avait précisément demandé à Jules Lemaître d'écrire un alphabet enfantin. Il avait accepté et écrit vingt-cinq petits contes, dont nous avions cherché les sujets durant son séjour à Royan et qu'il essaya sur mes neveux en les leur racontant. Puis un célèbre dessinateur les avait illustrés et ils devaient paraître comme livre d'étrennes de 1914 (la guerre a suspendu cette publication).

Et voilà justement qu'on lui en envoya les épreuves à corriger.

— J'apprendrai à lire dans mon propre alphabet, — dit-il avec son navrant sourire.

La semaine suivante, un pauvre billet d'écolier m'apprit qu'il allait plus mal : la mort de son ami Adrien Hébrard l'avait profondément touché, et sa respiration s'en ressentait. Cependant il m'attendait selon son habitude le samedi :

« Vous voir est le seul plaisir qui me reste.

Le pauvre Hänsel. »

(Ce fut sa dernière lettre.)

Or ce samedi fut le 1er août, jour de la mobilisation !

A grand'peine, Mme Myriam Harry et son mari peuvent se rendre à Tavers en automobile. On s'est engagé formellement à ramener la voiture le soir même. « Et puis la maison si paisible s'était subitement remplie d'hostilité », ajoute l'auteur.

Et voici le malheureux Lemaître devant l'idée de la guerre :

Malgré sa respiration brève, il nous interrogea avec avidité et consternation.

— Cette guerre, qui l'a déclarée ? Pourquoi ? Vous êtes sûrs que ce n'est pas nous ?... On chantait *la Marseillaise* ?... On promenait des drapeaux ?... On criait « Vive la France ! » On ne redoute pas la guerre ?...

Puis s'effondrant sur un banc :

— Ah ! l'horrible chose ! la chose atroce que la guerre ! Je l'ai vue en ?o ! J'avais dix-sept ans ; j'étais brancardier à Orléans. Je n'en ai jamais ou chasser les visions d'horreur ! Et dire que je reverrai tout cela !

Et de nouveau il questionna l' « Imagier » et « Saint-Pierre ».

Dans le courant de l'après-midi, il me dit :

— Je ne veux pas rester ici. *On* voudra me garder. Mais il faut me rame-ner avec vous à Paris demain. Ici, je ne saurai rien et je ne veux pas rester sans nouvelles. Et qui sait ? à Paris je servirai peut-être encore à quelque chose. Je pourrai me rendre utile à mon pays... Ah ! serons-nous victo-rieux ?

Puis après un long moment de réflexion, il leva vers moi ses candides yeux bleus :

— Ah ! si seulement Dieu voulait accepter ce qui me reste à vivre pour la victoire de la France, — et avec son humble geste habituel, — il est vrai que ce n'est pas grand'chose que je lui offre là... Voyez ! je n'ai plus le souffle !

Nous dînâmes sur la terrasse. La nuit était douce, les grillons chantaient dans les prés, et la lune cheminait, dorée, au-dessus des peupliers d'argent.

— Comme on est bien ici ! Il fait si tranquille ! Ici vous ne vous aperce-vrez pas de la guerre !

— Je ne saurais être tranquille si mon pays est en danger, — me répon-dit-il, farouche.

Il se souleva dans son fauteuil, et, laissant retomber ses poings sur la table dans une colère inconnue :

— Ah ! l'empereur Guillaume ! c'est lui qui a voulu cette guerre ! le scélérat ! l'assassin !

Quand il fut couché, on dut lui mettre des ventouses. Il nous répéta notre promesse de le ramener à Paris le lendemain, et, dans un dernier effort, il dit encore :

— Ah ! si seulement je pouvais donner ma vie pour la France ! Ce se-rait au moins une fin logique ; car au fond je n'ai jamais aimé qu'elle !

§

Le Correspondant (10 août) publie la correspondance du lieutenant-colonel Bourguet à sa famille, de septembre 1914 au même mois de 1915. La dernière lettre est du 24. Le lendemain, l'officier était tué à Tahure. Peu de lectures de cet ordre donnent autant l'im-pression de la netteté d'intelligence et de la droiture de cœur. Quand l'œuvre de la critique aura clarifié le fleuve torrentiel de documents semblables, il me semble que la correspondance du colonel Bourguet sera retenue pour un modèle du caractère de l'officier supérieur. Celui-ci a souffert de l'injustice, de passe-droits. Il s'en plaint douce-ment, pour apaiser sa famille. Il la réconforte. Il ne voit que son grand devoir. Et ce soldat est généreux dans la guerre : il prêche indulgence et la bonté.

18 mai. — Un de mes sapeurs du génie a été tué la nuit dernière dans les fils de fer qu'il plaçait en avant des tranchées. Je reviens de son enterre-

ment. L'impression d'art était si poignante et si belle que je m'en voulais de ne pas penser assez au pauvre mort. La cérémonie s'est faite à la nuit, car le cimetière est dans le haut du village, en pleine vue, à quelques centaines de mètres de l'ennemi. La bière grossière est lourde à porter sur la pente raide. On est une douzaine pour suivre : l'escouade du mort, dispensée par moi de travail jusqu'à 10 heures, le soldat-aumônier et moi. Le silence est de rigueur, cérémonie à part, parce qu'un bruit de voix peut suffire à attirer la fusillade ennemie. On n'entend donc que des balles destinées à d'autres et passant parfois tout près; des fusées éclairantes amies ou ennemies suspendent par intervalles dans la nuit sombre leur corbeille d'argent. La petite troupe se tasse à deux pas de la fosse, contre la porte éventrée de l'église en ruines. Grâce à cet abri, l'aumônier peut sans trop de risques éclairer avec sa lampe électrique son livre de prières. La bière descendue dans la fosse, je groupe les hommes près de moi, encore plus si possible à l'abri des vieux murs percés à jour, et, d'une voix couverte, je dis quelques mots comme en conversation :

« Le camarade que nous venons de conduire là est mort, vous le savez, « dans le service. Il est mort obscurément et simplement pour que la France « vive. Le médecin m'a dit qu'il avait peu souffert. Quand il s'est vu mou- « rir, la pensée a dû lui être très douce que, plus heureux que tant d'au- « tres, il recevrait une sépulture, que sa famille militaire, l'escouade avec « laquelle il a fait cette rude campagne, serait réunie près de lui pour l'en- « terrer. Si nous devons mourir aussi, souhaitons la même mort. Comme « lui continuons à faire tout notre devoir. Et n'est-ce pas, mes amis, que « pour nous autres soldats la mort a perdu le caractère si redoutable qu'elle « a en temps de paix, a perdu presque son épouvante ? N'est-il pas vrai « qu'il n'en existe pas de plus belle et que Dieu là haut nous attend ? »

. . . . . .

9 juin. — Je te prêche l'esprit philosophique, mais c'est plus facile que de l'avoir ; pourtant, j'en ai un peu plus que toi peut-être, ayant été en somme plus secoué par la vie.

J'ai parfois à lutter, à deux pas de l'ennemi, contre l'esprit d'aigreur et de discorde... Ah ! combien ai-je raison de préconiser la bonté. La bonté comme vertu suprême ! La bonté! Je me sens incapable d'ordonner jamais des massacres en Allemagne, des massacres de non combattants et des destructions de villages...

Des lignes pareilles honorent tous les Français ! Et celles-ci, donc :

20 juillet. — Je te souhaite, ma chérie, d'heureuses vacances. Deviens plus sage, plus philosophe. Cela se peut sans devenir indifférent, sans se détacher de rien ni de personne. Avoir l'esprit philosophique, c'est être indulgent, — chercher le bon côté des gens et des choses, — expliquer et justifier les erreurs des autres, ce n'est pas rétrécir le cœur.

Je te souhaite aussi, mon enfant, de voir revenir de la guerre ton mari et ton fils. Mais n'y compte pas trop, afin de remercier encore le ciel, si sur les deux tu n'en perds qu'un !

La guerre sera longue. La France avait préparé la paix, non la guerre. Il lui faut un an peut-être encore pour paralyser l'artillerie lourde allemande par une artillerie égale et prodiguer les obus comme le font les Allemands.

Il lui faut industrialiser la guerre. Il lui faut faire en grand, en très grand, ce que j'ai fait ici. On m'avait demandé d'organiser un réduit susceptible de résister de tous côtés. J'ai fait une forteresse dans laquelle un bon bataillon pourra tenir un mois contre un corps d'armée. Si tous ceux qui organisent en France mettaient à leur tâche mon acharnement et mon esprit de méthode, ça irait plus vite certainement.

Lorient, mardi 19 heures. — Une petite pointe d'émotion au départ du train. J'entends ma voix un peu cassée. *Je comprends l'angoisse du départ pour les poilus et les familles des poilus, car eux, ils risquent plus tout de même, et puis ils n'ont pas les satisfactions du commandement.*

Les adieux sont trop brefs. Avant le départ, les graves recommandations auraient quelque chose d'apprêté et de peu élégant qui déplaît à la légèreté de la race. Sur le quai le temps manque. Il me faudrait dire à la maman d'avoir plus de philosophie, de mieux s'inspirer des lectures de Marc-Aurèle...

J'ai souligné les lignes ci-dessus du colonel qui rentrait d'une permission, — pour la haute valeur morale du témoignage qu'elles apportent.

A la date du 11-12 septembre, après deux journées qu'il a pu passer avec son fils, jeune soldat, au feu comme le père, le colonel écrit à sa femme :

Je t'aime tendrement. Laisse derrière toi soucis et regrets. La vie est trop intense et doit se suffire à elle-même au jour le jour.

Ton esprit est philosophique, mais pour le cœur c'est plus difficile. Le secret consiste, semble-t-il, à ne demander à chacun que ce qu'il peut donner et à lui en avoir gré, en fermant les yeux sur le reste.

Et cet homme de cœur, indulgent et doux, fut un beau soldat :

Mon régiment prenant la tête du mouvement dans la brigade, c'est sur moi que convergent presque toutes les études, reconnaissances, organisations. Je suis fier d'ailleurs de l'honneur qui m'est fait et j'irai jusqu'au bout alors même qu'il faudrait me faire porter. Ah ! avancer à l'ombre du drapeau, à la poignée d'éventail, au centre nerveux de mon beau 116e..., sentir, savoir dès maintenant que j'y suis adopté, mieux même, apprécié et aimé, que tous ces hommes chez qui l'héroïsme silencieux est monnaie courante, qui parlent de l'attaque prochaine comme ils parlent de la couleur du temps, qui sont prêts, qui en veulent..., que ces hommes iront où je les enverrai, feront ce que je leur dirai. Tu me connais assez, ma chérie, tu sais assez dans quelle pensée j'ai préparé la guerre, pour sentir que mes rêves sont pleinement réalisés.

Tu m'a dit souvent, pour apaiser l'angoisse et guérir les meurtrissures, qu'il fallait avant tout être au-dessus de sa situation et *prêt* à tout. Tout le travail fourni dans le passé, tout sans exception aucune et certainement aussi jusqu'aux luttes, aux difficultés matérielles, aux efforts de jardinier, de menuisier, tout a aujourd'hui sa récompense, son rendement.

J'ai une fortune à nulle autre semblable, celle de commander, venu hier de l'artillerie, un régiment d'infanterie ; j'ai la joie de constater que dans

ma main ce régiment monte, monte, et dans cette fortune inespérée je me sens encore malgré tout supérieur à ma situation, capable de plus encore.

§

M. Ernest Gaubert, par ses fonctions actuelles, voit de près les hôtes de nos camps de concentration. Il communique quelques-unes de ses remarques à **La Vie** (septembre), sous ce titre : « Ménages d'ennemis ».

Une jeune dactylographe française à laquelle on dicte une correspondance destinée à tous les pays du monde n'a pas l'âme farouche et concentrée de Colette Baudoche.

— De quel droit ce commerçant français qui ne s'est enrichi qu'en vendant des articles allemands, continuait la même, me fait-il grief d'avoir épousé un Allemand ? J'avais toujours entendu dire qu'il n'y aurait pas la guerre.

Une autre déclarait à un inspecteur général :

— Du moment que les journaux avouaient que nous n'étions pas prêts, c'est que personne ne croyait à la guerre. Alors pourquoi me fait-on un crime d'avoir épousé un Allemand ?

Une troisième constate :

— Les Français qui ont épousé des Allemandes les gardent bien. Pourquoi ? N'est-ce pas aussi dangereux ? Si vous croyez que, quand une femme veut elle ne peut pas faire changer son mari de patrie !...

Et les faits semblent lui donner raison.

— Jeanne L..., jolie Bretonne aux yeux mélancoliques, avait épousé un Prussien. « Il n'y a pas plus prussien », disait-elle. Elle avait deux frères dans la brigade Ronar'ch et un troisième à bord du *Léon-Gambetta*.

Elle signifia à son mari sa manière de voir. Ils avaient un garçon.

— C'est l'enfant qui fait la patrie. Il est né en France. Toi tu dois servir le pays de ton enfant.

Cet Allemand s'est engagé dans la légion. Il a été, depuis, l'objet de témoignages de satisfaction de la part de ses chefs.

Un jour, je voulus connaître le jugement d'un officier allemand sur un pareil cas. Il me répondit :

— Si je rencontrais un Allemand servant dans les rangs français, j'essaierais de ne pas le reconnaître.

Je ne compris la réserve du prisonnier que lorsque l'interprète me donna son nom. Un nom français qu'on rencontre à toutes les pages de l'histoire du XVIIIe siècle...

Dans ces temps horribles où l'on déraisonne, M. Ernest Gaubert a le franc courage d'écrire ces lignes qui répondent avec honneur et bonheur aux arguments excessifs des partisans de la tradition et de ceux qui prétendent rattacher, avant tout, le peuple aux générations mortes d'où il est issu :

C'est donc bien la terre qui fait la patrie, car de tous les fils qui, de nos ennemis, sont nés en France, il n'en est pas qui n'aient voulu servir notre pays, surtout lorsque la mère était française. Beaucoup ont été cités à

l'ordre du jour. Nés sur notre sol, il en réclamaient le double héritage de gloire et de sacrifice. Beaucoup d'entre eux sont morts pour ce sol que leur père dédaignait ou qu'il avait combattu peut-être. Quelle notion très haute et pourtant très réaliste de la patrie ne peut-on tirer de tels exemples ? La patrie, c'est le sol avant tout et tous ceux qui, nés sur ce sol, en tirent leurs moyens de vivre, leur subsistance, leurs plaisirs et leur espérance ; si, pour la majorité des hommes, la patrie est la terre des tombeaux où sont les ancêtres qui l'ont agrandie, rendue, par leur travail, ou plus belle ou plus forte, la patrie est aussi, pour d'autres, seulement la terre des berceaux ; car ces nouveaux Français, pourquoi se sont-ils fait tuer, si ce n'est pour le devenir du sol, *pour la postérité plus forte que les aïeux*, pour les perfectionnements moraux, sociaux, économiques dont ce sol et ceux qui l'habiteront sont susceptibles ?

... La patrie a de doubles racines dans hier et dans demain, et la petite Bretonne dont je citais l'exemple l'avait bien compris.

Si la patrie n'était que la terre des tombes, vous fermeriez donc toute espérance aux humbles, aux déshérités, à ceux qui n'ont ni aïeux, ni parents ? Mais de grands généraux n'étaient-ils pas des enfants trouvés ?

Ceci noté, quel orgueil doit être le nôtre à constater combien il est rare, pour un Français, de renoncer à ce titre alors que, même au prix de leur vie, les fils de nos ennemis ont voulu le porter à l'heure où il y avait d'autant plus d'honneur sur lui qu'il grandissait dans le sang et que l'exemple des morts anciens pâlissait devant l'héroïsme des morts nouveaux.

§

M.M. Raymond Postal et Paul Favre viennent de fonder (juillet) **La Revue du Foyer artistique et littéraire**, à Rouen, place de la Haute-Vieille-Tour,—dans le but de « lutter le bon combat pour le Beau, pour le Vrai dans le Beau ».

§

L'Intermède que publient au « camp de Würzburg » M. Pierre Saint-Lanne, deuxième compagnie, baraque A, et M. François Pellegrin, troisième compagnie, baraque B, me parvient sous enveloppe timbrée du cachet rouge des autorités du camp de prisonniers. Les nos du 10 mai et du 18 juin contiennent un poème de M. H. de Régnier et un sonnet de Hérédia. C'est l'hommage aux maîtres. Le texte actuel de *l'Intermède* constitue un inappréciable document sur l'âme des prisonniers. Quel admirable effort vers la gaieté! Quelle dépense d'esprit par les rédacteurs, et de bon esprit de chez nous ! Et combien on les sent tristes et malheureux de la captivité, à travers leurs rires et leurs sourires !

MEMENTO. — *Revue bleue* (5 août). — M.H. Chardon : « Les Origines de la guerre ». — M. Vesnitch : « Gambetta et la Serbie ». — M. Paul Louis : « L'Allemagne et les buts de la guerre ».

La Presqu'île (août).— « Sonnet », par M. Maurice Rostand.— Poèmes et proses de M.M. P. Reynier, J. Sylveire, Ch. G. Rosey, R. Dinard, J.-F.

Wittmann, L. Hubert, Pierre de Régnier, et de Mlles Fernande Jeanin, Suzanne Sourioux-Picard, etc.

La Revue hebdomadaire (19 août) : — M. G. Bonnier : « La Guerre chez les abeilles ». — M.G. Grau : « La Conversion de Rousseau ». — M. Ch. Géniaux : « Les Bretons à la Guerre ».— M.Alex Masseron : « Le *châtiment* de Louvain raconté aux petits Allemands ».

Revue des Deux Mondes (15 août) : « Les catholiques allemands et l'Empire évangélique », par M. G.Goyau.— « Gaston Maspero », par M.Croiset. — « Quatre mois en Russie pendant la guerre », par M. Jacques Bainville.

Le double bouquet (septembre). — « Maurice Magre », par M. Pierre Benoit. — « Poèmes » par M. Magre. — « Le génie du pèse-lettres », une exquise fantaisie de M. F.de Miomandre.—« La mort d'une petite chèvre», qui est un remarquable poème en prose de Mme Anne-Marie Benoist.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Les drames wagnériens. — J'ai reçu d'une personne que je n'ai pas l'honneur de connaître deux lettres successives me demandant, m'enjoignant presque au nom de l'équité, puisque je l'avais fait à l'égard de M. Saint-Saëns et d'autres, de répondre à ce que M. Léon Daudet a écrit à propos de Wagner. La seconde de ces missives était accompagnée d'un volume ouvert à un chapitre marqué au crayon bleu et intitulé *le Wagnérisme et ses Ramifications*. Si extraordinaire que cela soit évidemment, et mon correspondant en concevrait déjà mon silence, il me faut avouer en toute confusion que, jusqu'à cet envoi, je n'avais jamais rien lu de M. Léon Daudet, sinon peut-être, par hasard, deux ou trois articles de journal dont l'un, qui me fut communiqué par un ami, tançait précisément avec une verveuse ironie notre Opéra pour le traitement qu'il avait osé infliger à un chef-d'œuvre appelé *Tristan et Isolde*. Je m'empressai donc de m'appliquer ledit chapitre et, je le dois confesser encore, au regard de la réputation polémistique dont jouit M. Léon Daudet, mon étonnement fut extrême en constatant la modération de son ton. Auprès de MM. Saint-Saëns et Masson, M. Daudet passerait aisément pour un wagnérien à faux nez ou, du moins, et cela semble bien être la vérité, pour un wagnérien repentant, qui s'évertue au repentir et à l'apostasie. En tout cas, il fournit des raisons. Que ces raisons ne vaillent pas cher, c'est mon avis, mais elles sont pourtant discutables et, même, le point spécial auquel s'attache surtout M. Daudet est particulièrement intéressant à étudier. M. Léon Daudet, en effet, n'entend point « bannir Wagner de nos concerts, traiter comme nul et non avenu ce magistral trouveur de sonorités et de rythmes ». Il déclare nettement que « ce serait folie ». Ce qu'il attaque et qu'il condamne, ce n'est pas la musique de Wagner, mais « ses drames musicaux ». Cependant, lorsque M. Léon Daudet parle musique, on ne

peut pas dire qu'il s'élève au-dessus d'un amateurisme phraséologique assez vague. C'est ainsi qu'il découvre que, dans *Tristan*, « le sublime est obtenu par le murmure marin (?) et un chant de pâtre »; ce qui apparaît à la fois sybillin et d'une innocence excessive. On augure que M. Daudet fréquente les concerts et l'Opéra, mais n'est sans doute pas à même de parfaire et d'élucider son impression fugitive par le secours de la lecture solitaire et réitérée au piano. La beauté purement musicale lui échappe visiblement et, sa qualité de « littérateur » aidant, on n'est guère surpris du critère qui s'imposa à son désir ou, mieux, sa volonté de combattre ce qu'il qualifie « le wagnérisme ». Les littérateurs ayant pour fonction d'écrire, il est tout naturel que ce soit eux qui aient écrit le plus sur ce sujet, et cela fit un beau charivari. Il y a de trente à quarante ans, l'incompétence était des deux côtés égale et également intrépide. Ce fut l'ère héroïque du « snobisme wagnérien », snobisme bienfaisant, en somme, en ce qu'il vulgarisa les chefs-d'œuvres d'un des plus grands génies de l'art musical, mais dont naquit toute une littérature qui ne laissait pas d'être assez ridicule. M. Léon Daudet en a gardé des souvenirs de jeunesse d'une vivacité tyrannique qui induirait à supposer que depuis il vécut reclus, aveugle et sourd. Il paraît ignorer profondément tout ce qui s'est passé de ces temps désormais fabuleux à l'heure actuelle, le tassement des frénésies échevelées et nébuleuses, l'assimilation féconde et ses résultats purement musicaux dans notre art régénéré et rénové par elle. On se demande aussi de quels faits dûment contrôlés et contrôlables il étaie ses âpres sentences. Il répète après le susceptible et rancuneux Nietzsche : « L'adhésion à Wagner se paie cher. » Et il spécifie qu' « à son sens, c'est parce que Wagner dénationalise les Français à la façon d'un Kant, d'un Hegel ou d'un Schopenhauer ». Les ravages éventuellement occasionnés par ces trois abstracteurs de quintessence dans la « nationalité » de MM. Th. Ribot, Emile Boutroux et Maurice Barrès, par exemple, qui, jadis ou naguère, s'y exposèrent avec prédilection, ne sont point du ressort de ma rubrique. Mais, parmi les premiers « Français » qui ont « adhéré à Wagner », on peut citer Gustave Doré, Baudelaire et Champfleury. J'ai sous les yeux le premier tome de la fameuse *Revue Wagnérienne* que fondèrent MM. Edouard Dujardin et Teodor de Wyzewa ; il contient l'année 1885, époque à laquelle M. Daudet était « à Louis-le-Grand, en philosophie B, chez le professeur Burdeau » plus tard politicien de marque. Ce volume est illustre par Fantin-Latour et Odilon Redon ; on y trouve, au bas de poèmes ou d'articles dithyrambiques et parfois, la vérité, singuliers, les signatures de René Ghil, Gramont, Hennequin, Huysmans, Mallarmé, Charles Morice, Paul Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, entre autres. M. Daudet estime-t-il que leur « adhésion à Wagner »

a « dénationalisé » ces artistes, écrivains ou poètes ? Ce serait tout de même dommage pour notre « nationalité ». M. Daudet englobe-t-il dans un verdict pareil les Français wagnériens qui se sont battus ou se battent à la Marne, en Champagne, à Verdun, sur la Somme ou ailleurs, et dont aucun n'a renié ses admirations antérieures ? Que de héros seraient ainsi « dénationalisés » sans le savoir ! A vrai dire, M. Léon Daudet ne définit pas clairement la « dénationalisation » qu'il dénonce. Il ne la définit même pas du tout. Il se contente d'affirmer que Wagner « a insinué dans nos jeunes esprits, par l'oreille, — comme le beau-père d'Hamlet, — et par l'entendement, comme les susdits philosophes, aussi par la magnificence de ses spectacles, le poison germanique ». Dans sa *Germanophilie*, M. Saint-Saëns nous en avait déjà parlé, de ce « poison germanique » ; seulement, au lieu de nous le verser dans l'oreille, on l'avait « glissé dans nos veines », et le coupable était Schumann, duquel M. Daudet proclame que « la proscription serait stupide ». L'ineffable metteur en scène et les décorateurs candides qui prodiguèrent à Wagner, en notre Opéra toulousain, les pavés de leurs intentions bonnissimes, sentiront quelque orgueil secret vibrer au fond de leurs remords à cette évocation, quoique péjorative, de la « magnificence » de leurs spectacles. O Wagnériens, mes frères, qui se fût douté de cela ? Qui l'eût imaginé ? Qui l'eût cru ? Et avec quel art astucieux fut distillé pour nous ce toxique ! M. Pedro Gailhard dut bien rire dans sa barbe en voyant métamorphoser en « production habilement calculée et graduée pour exciter la curiosité et le désir », les conséquences de l'incommensurable flemme et de l'impéritie qui présidèrent, sous son proconsulat inénarrable, à la tardive et lente réalisation scénique du répertoire de Wagner. Tout cela n'est pas bien sérieux. Et on n'est pas mieux éclairé en rencontrant ici ou là ces apophtegmes à la laconienne : « Les drames de Wagner sont une avant-garde... Il a frayé la voie aux armées. » Stendhal, dans *Racine et Shakespeare*, raconte qu'en 1825, à une représentation donnée par une troupe anglaise, à laquelle appartenait justement la pauvre Harriett de Berlioz, « quelques calicots allèrent jusqu'à crier : A bas Shakespeare ! C'est un aide de camp du Duc de Wellington ! » Mais, s'il fut carabin, en des « salles de garde » où il se figure un peu naïvement que la « vogue de Wagner en France a pris naissance », M. Daudet n'est pas un « calicot », et, comme on sait qu'il entassa de copieux « documents sur l'avant-guerre », on s'attend bien à ce qu'il en déballe et dévoile ceux qui l'ont acculé à ces conclusions péremptoires. Et il nous en sert un, en effet récolté chez Edouard Schuré, lequel imprima, paraît-il : « Le théâtre de Wagner est le premier qui ait été fondé uniquement pour une idée. » Il est assez curieux, entre parenthèses, que les détracteurs de Wagner paraissent se complaire à

prélever leurs arguments, non pas chez lui, mais chez ses commentateurs, amis ou adversaires. Et M. Daudet continue : « Parfaitement,et cette idée est celle de la grandeur et de la suprématie allemandes. » Puis, suit une assez longue citation schuréenne que M. Daudet interprête et dont ses raisons ne sont, au demeurant, que paraphrase ou résumé. Il les avait énoncés dès l'exorde : « Il s'agit d'une glorification méthodique,systématique des annales légendaires germaniques, d'une conquête des cerveaux, des imaginations, par les nerfs dans un sens allemand. » Et c'est cela qui nous dénationaliserait sans ambages. En admettant pour un instant que telle ait été « l'idée » de Wagner, on peut penser d'abord que M. Daudetn'a qu'une piètre confiance dans notre « nationalité », l'estime bien fragile, pour trembler qu'elle puisse être aussi gravement menacée par le spectacle « d'une glorification d'annales » étrangères. Lorsqu'il écrivit *les Burgraves*, notre Victor Hugo n'avait évidemment pas prévu ça. Mais M. Daudet se trompe en imputant ces intentions préméditées à Wagner. Loin « d'attacher », à priori, « une importance considérable aux sources légendaires, à la valeur ethnoplastique de la mythologie et des sagas », il n'avait aucun parti pris contre le théâtre « historique » à la mode, ainsi que *Rienzi* le démontre.C'est le hasard d'une lecture qui lui révéla la légende du *Vaisseau Fantôme*. Plus tard, il n'en esquissa pas moins deux drames « nationaux », *Manfred* et *Frédéric Barberousse*. Lui-même expliqua tout au long les raisons qui le détournèrent de sujets de ce genre, — qui eussent pourtant encore bien mieux servi les desseins que M. Daudet lui prête, — et ces raisons furent d'ordre exclusivement *esthétique*. Il choisit la légende parce que celle-ci,affranchie de toutes contingences de conventions, de mœurs ou d'époque déterminées, lui apparut plus apte aux manifestations de l'élément « purement humain », favorable avant tout à l'expression musicale. Cette légende, il la prit où il la trouva, un peu partout, et pour avancer qu'il s'y « agit d'une glorification méthodique, systématique, des annales légendaires germaniques », et surtout « dans un sens allemand », il faut quelque témérité. Nul n'ignore que Wagner nous en emprunta deux, et non des moindres, *Tristan* et *Parsifal*, qui proviennent du cycle breton de notre poésie moyenâgeuse. *Le Hollandais volant*, que nous avons traduit par *le Vaisseau-Fantôme*, est, comme son nom l'indique, une légende hollandaise, qui se cristallisa vers 1600 et alimenta les veillées de tous les loups de mer des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles avant que d'être recueillie par la littérature. *Lohengrin* est un des aspects de la légende flamande du *Chevalier au Cygne*, où se greffent les origines de la maison de Godefroi-l de Bouillon, et dont l'une des plus anciennes versions est un poème français du XII^e^ siècle, que le baron de Reiffenberg, publia en

1846. L'action s'y passe en Brabant, à Anvers sur l'Escaut, M. Daudet annexerait-il in petto la Hollande et la Flandre à l'Allemagne? *Tannhœuser*, en revanche, semble bien « allemand » de toutes pièces. Wagner y combina fort adroitement la tradition légendaire du *Tournoi poétique de la Wartbourg* avec un touchant Volkslied du XIIIe siècle, qui conte les amours du chanteur et de « Dame Vénus », son repentir et son pèlerinage à Rome, son retour au voluptueux bercail après le refus du pardon, ce pourquoi c'est ici « le pape Urbain qui est damné à tout jamais », parce qu'il a perdu une âme en doutant de la miséricorde divine. M. Daudet croit-il vraiment que la tragédie émouvante et si profondément humaine que Wagner en élabora soit propre à nous « dénationaliser » ? Et le serions-nous davantage par les *Maîtres-Chanteurs* ? Ce n'est pas une légende, mais une comédie plutôt simplette, qui pourrait se passer partout ailleurs qu'à Nuremberg, dont la couleur locale est très cousine de celle de *l'Ami Fritz*, et qui friserait la berquinade sans l'apologue esthétique surajouté. Il est vrai que, dans cette collision entre l'art ingénuement spontané et le pédantisme, M. Léon Daudet aperçoit « une formule toxique d'individualisme germanique, ce que Nietzsche appelle aussi une indifférence toujours plus grande à l'égard de toute discipline sévère, noble et consciente au service de l'art ». C'est une opinion personnelle assurément originale, dont Beckmesser se fut senti flatté quoique, par la bouche de Hans Sachs et ses conseils à Walter, l'improvisateur juvénile, Wagner y contredise formellement. Et quant au bref couplet en l'honneur des « Maîtres allemands » du XVIe, que M. Daudet fasse à notre « nationalité » la grâce de lui accorder assez d'intelligence et de santé pour la digérer sans péril.

Reste l'*Anneau du Nibelung*, qui m'entraînerait trop loin pour aujourd'hui. J'en parlerai la prochaine fois.

JEAN MARNOLD.

LETTRES ALLEMANDES

Philosophie et littérature de guerre. — Les Allemands sont persuadés que la Providence les a prédestinés à libérer et à organiser le monde. Comme ils ont emprunté tour à tour aux autres peuples, en particulier aux Italiens, aux Français et aux Anglais, leurs formes d'art, leur façon de penser, leurs découvertes scientifiques et leurs améliorations techniques, ils s'imaginent qu'ils ont fait la synthèse de toutes les connaissances humaines et qu'en eux se résume l'humanité toute entière. Ils ont accumulé au cours des siècles tout ce qui s'est dit et tout ce qui s'est écrit, toutes les actions et toutes les pensées, sans jamais rien oublier, conservant des formules

ailleurs déjà tombées en désuétude, accumulant des connaissances qui, d'un âge à l'autre, se modifient et se transforment. Mais rien de tout cela n'est devenu leur domaine propre, rien ne s'est infusé dans leur sang, de telle sorte que l'on pourrait dire : ceci est une idée allemande, cela c'est une création du génie allemand. De tous ces emprunts, de toutes ces superpositions ils ont fait des encyclopédies, rédigé des manuels, utilisant, développant et organisant ce qui leur vient du dehors. Comme aucune passion intellectuelle ne les prédisposait à choisir plutôt telle matière que telle autre, ils ont voulu les dévorer toutes, sans jamais parvenir à se les assimiler. De là la confusion qui règne dans leurs meilleurs esprits, l'incapacité de coordonner et de hiérarchiser les idées et, en fin de compte, le manque de sincérité que l'on constate chez tous les Allemands.

Quand on veut avoir l'âme de tous les autres peuples, on finit par ne plus avoir d'âme du tout. Le barbare savant se couvre de tous les oripeaux et prendra, selon les circonstances, la figure qui conviendra le mieux à la réalisations de ses obscurs desseins. Actuellement encore, et malgré deux ans d'efforts stériles, l'Allemagne est hanté par les vastes entreprises de l'empire romain, elle est persuadée que sa littérature est l'égale de celle du siècle de Louis XIV et, parce que l'Angleterre est son principal adversaire, elle n'est pas loin de croire que le génie de son empereur égale et surpasse celui de Napoléon. Elle fera donc le monde à son image, à l'image qu'elle se fait d'elle-même.

Socialistes et conservateurs sont d'accord quand il s'agit de répandre dans l'univers la lumière du génie tudesque. Ils ne diffèrent que dans les modes d'application. C'est, chez les uns et les autres, l'esprit de conquête qui domine. La socialdémocratie veut apporter au dehors son organisation qu'elle confond avec la liberté ; pour les hobereaux de la terre et de l'usine, les peuples ne seront heureux que quand ils travailleront sous la férule des contre-maîtres prussiens. Une récente polémique du *Vorwaerts* a montré comment les compagnons envisagent les acquisitions allemandes. Résumant les idées du majoritaire Hænisch, en les poussant à l'extrême pour les ironiser, Frédéric Stampfer écrit (*Vorwaerts*, 7 septembre) :

Il est de tout cœur pour la cause de l'Allemagne qui, d'après sa conviction social-démocrate, ne peut être défendue que comme cause de la liberté. Dans la liberté du peuple allemand et dans la liberté de tous les peuples voisins, il voit la meilleure « garantie réelle », tant pour le maintien de la paix mondiale future que pour le maintien de la puissance allemande et de la réputation allemande. Selon son désir, une Allemagne victorieuse doit créer la liberté là où elle fait défaut et laisser toute liberté intacte, là où elle existe.

Des polémiques qui ont eu lieu, il y a quelques semaines, à

propos de la paix future et du maintien des tribunaux d'arbitrage, montrent que cette conviction que l'Allemagne présidera à la réorganisation du monde, est ancrée dans tous les esprits. Le *Anti-Orlog-Raad*, ligue pacifiste hollandaise, avait fait une enquête auprès des délégués des deux conférences de La Haye sur l'opportunité de maintenir cette institution. Le professeur de Stengel, l'un des deux délégués allemands, répondit, d'après les *Basler Nachrichten* (citées par le *Vorwaerts* du 24 juillet) :

Cela est tout à fait inutile, car la victoire décisive et définitive reviendra indubitablement à l'Allemagne, et doit lui revenir. Par ce fait, nous serons en mesure de tenir dorénavant en échec tous les anti-pacifistes et de donner, d'assurer et de conserver non seulement pour nous, mais pour toute l'humanité civilisée, la seule paix durable et véritable. Toute la marche de la guerre actuelle démontre que, *nous autres Allemands, nous avons été choisis par la Providence pour nous mettre à la tête des peuples civilisés*, pour les mener, sous notre protection à une paix certaine ; car nous possédons non seulement la puissance et la force nécessaires, mais encore les plus hautes capacités intellectuelles ; *nous formons le couronnement de la culture dans l'ensemble de la création.* C'est pourquoi nous avons été prédestinés à réaliser ce qu'aucune nation n'a pu faire jusqu'à présent, à savoir : donner la paix au monde.

Le professeur munichois ajoute qu'il va de soi que tout travail pacifiste est devenu dès lors superflu ; c'est l'Allemagne qui fera la police de la paix et qui étouffera toutes les velléités belliqueuses. Mais le baron de Stengel complète sa pensée par cet avertissement aux neutres :

La soumission à notre direction, supérieure à tout les points de vue, est donc le seul moyen de mener une existence prospère, pour toutes les nations, en particulier pour les nations neutres, pour qui ce qu'il y aurait de mieux à faire, serait de s'en remettre entièrement à nous et de nous confier leurs destinées. C'est une sage précaution et un bienfait, en ces temps difficiles de conflits, que de pouvoir se ranger sous l'égide d'un chef puissant. Car bien mériter d'un souverain considérable, c'est semer du grain pour l'avenir. *Il n'y a pas de peuple plus sensible et plus idéal que nous autres Allemands*, c'est pourquoi, sous notre protection, tout droit des gens est parfaitement superflu, parce que, de nous-mêmes et de notre propre instinct, nous rendons justice à tout le monde.

La presse quotidienne française n'a pas encore recueilli les déclarations savoureuses de ce haut personnage ; elles sont certainement ce qui a été écrit de plus extravagant, chez nos ennemis, depuis les débuts de la guerre. Les victimes de Louvain et de Reims, les déportés du Nord, les esclaves de Belgique et de Serbie, savent déjà par expérience comment se comporte cette Allemagne généreuse et magnanime, dont le professeur de Stengel nous annonce les bienfaits pour l'avenir.

Malgré l'assurance qu'elle manifeste et dont nous avons choisi deux exemples entre mille, aux pôles opposés de la pensée germanique, l'Allemagne ne manifeste pas moins une certaine inquiétude de ce que sera l'après-guerre.

Elle sait qu'elle a le monde entier contre elle et que la haine qu'elle a délibérément accumulée sur ses enfants durera encore pendant plusieurs générations. Elle craint par conséquent de rester isolée après la paix et de voir diminuer ainsi l'étendue de son « génie » multiple. En voulant conquérir le monde les Allemands font le sacrifice de l'âme allemande. Le professeur Karl Joël en est profondément peiné et il s'efforce, dans un ouvrage récent qui s'intitule : *Neue Weltkultur*, de parer à cette diminution. L'Allemagne doit conserver son originalité vis-à-vis de tout ce qui est étranger, dit-il en substance, mais elle a tort de vouloir exclure les éléments étrangers ; il lui faut au contraire les neutraliser en se les appropriant.

Car ce peuple était précisément le plus individuel lorsqu'il était le plus universel, lorsqu'il respirait la divine atmosphère du monde (*sic*), du temps des Hohenstaufen, de la Renaissance et de la Réforme, dans ses mystiques et dans ses classiques. La force individuelle est victorieuse, précisément quand elle embrasse tout, quand elle fait la synthèse.

Des idées semblables sont formulées par les auteurs qui ont collaboré à un recueil collectif intitulé : *Der Kampf des deutschen Geistes im Welkrieg*. (« La lutte de l'esprit allemand dans la guerre mondiale ») et que publie l'éditeur F. A. Perthes à Gotha. M. Ernest Bergmann, privatdocent à Leipzig y donne une étude, *Philosophie et Guerre*, où il exalte l'idéalisme de la race germanique.

On nous appelle des barbares, écrit-il, et nous sommes pourtant le cerveau du monde ! On nous déteste si loin qu'il y a des hommes et nous pensons pour tous les autres (*sic*).

L'Allemagne n'abandonne pas son universalisme. Ses intellectuels sont persuadés qu'après avoir vaincu l'Europe par les armes une autre victoire établira sur le monde l'hégémonie de son esprit. M. Pau Hermann Reich, professeur à l'université de Berlin, consacre un ouvrage important au *Génie du peuple allemand* (*Das Buch Michael*). Nous y lisons ceci :

Quand l'incendie mondial sera éteint, viendra la grande transformation de la Volonté et de la Force. Alors l'héroïsme allemand, transmué dans le spirituel, trouvera son chemin par dessus les nuages, vers le ciel clair des œuvres éternelles ; alors commencera l'époque d'autres tragédies. Après Marathon et Salamine, notre jeunesse doit construire l'Acropole lumineuse de l'âme allemande, avec des colonnes qui se dressent, des temples et des palais, vers lesquels le lointain avenir ira faire des pèlerinages. Leurs œuvres doivent justifier le sang qui coule aujourd'hui.

C'est donc une « Renaissance allemande » que les Germains de

l'arrière croient préparer, tandis que leurs soldats se battent. Les publications dans le genre de celles que je viens de citer sont innombrables. Elles forment à l'heure qu'il est déjà toute une bibliothèque. M. Oskar A. H. Schmitz qui, il y a quelques années encore, promenait au Quartier Latin sa redingote élimée et ses cravates d'« artiste » et dont on avait déjà noté ici la lente évolution vers le chauvinisme, fait paraître *Das wirkliche Deutschland. Die Wiedergeburt durch den Krieg.* (« L'Allemagne de la réalité; la régénérescence par la guerre »). On a de M. Max Scheler *Der Genius des Krieges und der deutsche Krieg* (« Le génie de la guerre et la guerre allemande »), de M. Axel Ripke une *Neue Weltkultur* (« Nouvelle culture mondiale »), volumes et plaquettes où l'on prédit une transformation complète de la pensée allemande, vivifiée par la guerre.

Ne nous y trompons pas : certes il nous faut démolir la puissance mililitaire de l'Allemagne, mais l'orgueil intellectuel de ses dirigeants ne sera abattu que par une victoire complète et définitive. Après la guerre par les armes nos ennemis nous annoncent une guerre de la pensée, et ils s'apprêtent à se mettre en campagne avec des monceaux de papiers imprimés. Ce sera une guerre moins dangereuse pour nous, car, sous les phrases creuses, derrière lesquelles ils abritent leur stratégie, il n'y a pas une idée dont le monde puisse tirer bénéfice. Il faut citer une fois de plus le mot de Montesquieu qu'on ne saurait assez répéter : « Les Allemands ont envie de faire sortir quelque chose de leur tête, mais cette envie est inutile. »

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Renato Serra. — Alfred Panzini. — Scipio Slataper. — Guido Gozzano. — Guidoda Verona. — Les futuristes. — Ardengo Soffici. — Carlo Linati. — Vincenzo Cardarelli. — Les jeunes. — Les revues.

Moins que partout ailleurs la littérature n'a chômé en Italie, pendant la guerre. Dans les journaux la disette du papier et la surabondance des nouvelles l'ont presque bannie : elle a résisté dans les livres et les revues.

Je ne parle pas de la « littérature de guerre » toujours débordante et, en général, médiocre comme dans tous les pays : bâclée à la hâte, fragmentaire, passionnée, elle se ressent profondément des défauts de l'improvisation. Il y en a pour toutes les bourses et toutes les intelligences : j'ai compté jusqu'à neuf collections d'ouvrages sur la guerre, depuis deux sous jusqu'à dix francs. Il y a, dans le nombre, des livres utiles comme sources d'information ; il y en a qui témoignent qu'ils ont été écrits par des hommes qui se donnent la peine de penser ; il y en a qui contiennent de bonnes pages de po-

lémique du temps de la neutralité : pourquoi devrais-je cacher que, parmi ces derniers, celui où j'ai recueilli les meilleurs articles d'une fougueuse propagande commencée dès août 1914 (*La Paga del Sabato*. Milano, Studio Editoriale Lombardo) n'est pas le dernier ?

Mais, si on doit avouer toute la vérité, les seules pages inspirées par la guerre à un écrivain italien qui ne seront pas oubliées de si tôt, car leur valeur n'est pas simplement occasionnelle et nationale, mais, dans le plus large sens, lyrique et humaine, sont celles que nous a laissées **Renato Serra**, un des premiers et des meilleurs qui furent tués à l'ennemi. Son *Esame di Coscienza d'un letterato* (Milano, Treves), qui fut publié pour la première fois dans la *Voce*, avant la déclaration de guerre, analyse l'état d'âme d'un homme nourri de bonnes lettres et de hauts sentiments, qui attend et désire la guerre, cette guerre italienne, mais qui est, en même temps, supérieur à ce déclenchement de fureurs ; qui voit, avec la sérénité d'un ancien, avec l'angoisse réfléchie d'une âme qui connaît le monotone passé et les immuables destinées des hommes, la radicale inutilité de la guerre. Il y a, dans l'esprit de ce fin lettré, qui était aussi un italien fervent élevé à l'école de Carducci, une discorde intérieure, un étrange dilemme : il veut agir, combattre, vaincre, mais il ne peut chasser la sensation que la guerre ne changera rien aux choses essentielles : cette vie, cette terre sont immobiles, les civilisations ont disparu, les races sont passées, on a remporté des victoires, on a essuyé des défaites ; les révolutions, les conquêtes ont bouleversé la surface, ont changé les noms : les hommes, avec leur grandeur et leur misère, sont toujours les mêmes et ces plaines et ces arbres et ces paysans qui travaillent, et le ciel sur nos têtes, et l'amertume du perpétuel inassouvissement de la vérité et de la beauté sont choses éternelles : « la guerre ne change rien ».

Ce dilemme, qui peut-être n'a pas surgi seulement dans l'esprit de Renato Serra, ne comporte qu'une solution : l'abandon à la destinée, le sacrifice de soi-même, l'obéissance à l'instinct de la nation. On dit que Serra a cherché la mort, sur le Carso, où il l'a rencontrée le 20 juillet 1915. Sa position intellectuelle était tellement difficile et provisoire que la balle autrichienne qui le tua fut, dans sa vie si pure, la seule conclusion digne de sa douleur. Il fut pleuré, il est pleuré par toute la nouvelle génération italienne : il le méritait par sa noble fin, par les espoirs qu'il avait donnés et qu'il n'aurait pas déçus.

Il était, sans contredit, le plus doué entre les nouveaux critiques qui ont entrepris de comprendre, après les teutonneries érudites de l'école historique et les teutonneries philosophiques de Croce, la poésie moderne et l'ancienne comme poésie et seulement comme poésie. Un petit volume de *Saggi critici* (Firenze, *La Voce*) où la poésie de

Pascoli était, pour la première fois, abordée avec l'intimité nécessaire, attira sur lui l'attentive affection des connaisseurs ; son second et dernier livre, *Le Lettere*. (Roma, Bontempelli), sorte de revision de la littérature italienne actuelle, lui assura une renommée qu'il méritait par la sûreté de son goût et l'indépendance, même dans les erreurs, de son jugement. Dans les derniers temps la littérature française l'attirait de plus en plus ; il avait publié un *Remerciement pour une ballade de Paul Fort* ; il préparait un essai sur Rimbaud. Mais ce qu'il a laissé, excepté peut-être l'*Esame* où l'on rencontre des pages de prose émue et colorée qui révèlent le poète à côté du critique, ne donne une idée adéquate de sa riche et saine personnalité, de sa sensibilité délicate et avisée, de la foncière noblesse de sa nature et surtout des possibilités qui sont mortes avec lui.

§

Parmi les amis de Serra, il faut compter au premier rang — avec Giuseppe De Robertis, qui lui a dédié un excellent numéro spécial de *La Voce* — **Alfredo Panzini**, romagnol et disciple de Carducci comme lui. Panzini est de beaucoup plus âgé — il est né en 1864 — et il a beaucoup publié, mais il a été découvert par la critique seulement depuis quatre ou cinq années. Maintenant il est reconnu presque partout comme un des écrivains les plus personnels de la dernière littérature ; même le grand public commence à lire ses livres et, ce qui est plus étonnant encore dans notre pays, à l'acheter. Il a commencé en 1895 avec un petit livre sur l'évolution de Carducci ; depuis il a publié des recueils de nouvelles (*Piccole Storie del Mondo Grande ; Le Fiabe della Virtù ; Cos'è l'Amore ; Donne, Madonne e Bimbi*, etc.) Mais il a trouvé l'expression la plus accomplie de son âme complexe de sceptique sentimental, d'humaniste moderne et d'humouriste tendre, dans les récits décousus et charmants de ses voyages capricieux dans les provinces : *La Lanterna di Diogene ; Viaggio circolare di un letterato*. On lui doit aussi un petit roman fantaisiste, entre l'ancien et le moderne, sur Socrate (*Santippe*) et enfin *Il Romanzo della Guerra* (Milano, Studio Editoriale, Lombardo), qui est le journal anxieux et passionnant, des craintes et des espoirs d'un Italien de cœur qui avait toujours aimé la paix et qui est conduit, par la force des événements et la leçon terrible des choses, à désirer la guerre et à haïr l'Allemagne. Il y a peu d'Italiens qui haïssent si profondément et naïvement les Allemands comme ce professeur désabusé qui aime l'amour et qui cache, sous le sourire chrétien, un détachement si profond et désespéré de toutes les réalités du monde.

Son dernier roman, *La Madonna di Mamà* (Milano, Treves) retrace l'histoire d'un pauvre précepteur égaré dans le grand monde à la veille de la guerre. Aquilino est une espèce de Julien Sorel moins

ambitieux et plus emporté. Il croit aux idées, à la vertu, aux anciens, aux femmes : il est en butte aux caprices d'un enfant malicieux, très modern style, au mépris des gros messieurs universitaires qui trônent dans le salon de la marquise, aux bizarres ironies du marquis. Mais il arrive bientôt à se déniaiser : il devient l'amant de la mère et de la miss de son élève : il prend la dernière après la mêlée d'une des dernières manifestations contre la neutralité. Il y a peu d'action ; beaucoup de causeries. Le charme du livre est surtout dans la psychologie des personnages, dans les pensées qui échappent à l'écrivain et à son héros, dans l'écriture souple et parfaite. Il y a toujours l'artiste averti et délicieux qui joue avec l'émotion et l'ironie : mais parfois l'émotion tourne à la sensiblerie et l'ironie est empoisonnée de sarcasme. Il faudra revenir sur l'art d'Alfredo Panzini : pour le moment il faut retenir ce nom qui est de la demi-douzaine de ceux qui comptent.

§

La jeune littérature a perdu avec **Scipio Slataper** (1888-1915) un écrivain qui avait su s'affirmer avec un petit livre âpre et savoureux, inspiré des plateaux que les Italiens sont en train d'arracher, pierre par pierre, à l'ennemi. *Il Mio Carso* (Firenze, *La Voce*) dont on a publié une deuxième édition après sa mort, était une espèce d'autobiographie physique et cérébrale d'un jeune homme robuste et rêveur qui se plaît à jouer le barbare et qui fleurit de beaux souvenirs et d'égarements emphatiques une fondamentale aridité. Il y a dans ce livre un art saccadé et tordu qui parfois éclate en fusées de primitive fraîcheur, mais il n'arrive à s'évader, malgré son parfum de terroir, du sensualisme annunzien. Scipio Slataper était triestin, et d'origine slave ; il avait combattu l'irrédentisme superficiel de l'avant-guerre dans une série d'articles qui lui valurent la rancune des Italiens de Trieste : il a racheté par sa mort ses sympathies pour sa race. On annonce de lui un livre sur Ibsen, thèse universitaire qu'il avait remaniée pour la publication. Il avait fait connaître, le premier en Italie, le dramaturge Hebbel. Mais, bien que slave de race et un peu allemand de culture, il était surtout italien : il a écrit de bonnes pages italiennes, il est tombé pour l'Italie.

§

Il nous faut aussi dire quelques mots d'un troisième mort : mais celui-là n'a pas eu le bonheur de mourir devant l'ennemi : **Guido Gozzano**, bien que jeune encore, est mort de phtisie en août. Il jouissait d'une certaine renommée par ses poésies simples et nostalgiques, où se rencontraient quelques trouvailles de mots et d'images, et où il évoquait le monde vieillot de 1840 « avec ses bonnes choses de mauvais goût » et le monde provincial et mélancolique tel qu'il

était vu par les yeux ironiques d'un homme qui en avait assez des fausses grandeurs des romantiques et de d'Annunzio. Son inspiration était voisine, pour certains côtés, de celle de Jammes, mais il y avait aussi, dans sa nonchalance de conquérant bourgeois, un reflet du Musset des beaux jours. C'était un petit dandy malade qui avait le courage de sa faiblesse et l'orgueil de sa renonciation : faible, au fond, et de souffle court, mais avec quelque chose de fascinant et d'aimable. Dans ces dernières années il était tombé dans le démarquage : il avait lu Maeterlinck et il s'était même approprié des pages entières du mystique belge. Il laisse, dit-on, un poème inachevé sur les papillons.

§

Malgré les pertes qu'elle a essuyées dans les derniers temps, la littérature est toujours florissante. Des jeunes, des nouveaux remplacent les disparus et les fatigués.

La vieille garde des romanciers et des conteurs continue à produire : dans cette année même MM. Zuccoli et Pirandello et Mmes Serao et Deledda ont mis dans le commerce de nouveaux livres que le public ne s'arrache pas, mais qui font tout de même leur petit bonhomme de chemin parmi la clientèle affectionnée de la Maison Treves Frères. Il ne faut chercher ni l'art ni le nouveau dans ces produits de l'industrie littéraire : chacun de ces écrivains a désormais ses procédés, ses clichés. Ils sont quelquefois bons, plus souvent médiocres, presque jamais extraordinaires. Ils sont satisfaits et ils satisfont ; ils gagnent et font gagner : cela leur suffit.

Dans la troupe des écrivains goûtés par le public moyen de la bourgeoisie cultivée, de la ploutocratie et même de l'aristocratie, il faut mettre à part le romancier **Guido da Verona**, qui s'efforce, bien qu'il ressemble sous quelques rapports à ses confrères, de se renouveler de temps en temps. Dans le *Cavalière dello Spirito Santo* (Milano, Baldini e Castoldi) il avait essayé une espèce de satire aristophanesque moderne qui ne manquait pas d'un certain esprit. Dans le livre qui vient de paraître, *Mimi Bluette* (Milano, Baldini e Castoldi) il a crée le roman bilingue, où la narration est en italien et le dialogue en français. Mimi Bluette est une petite putain italienne qui devient danseuse et fameuse à Paris, et qui se hasarde jusqu'au fond de l'Algérie pour retrouver un amant mystérieux qui s'est enfui à l'anglaise et s'est enrôlé dans la Légion Etrangère. Dans ce roman, auquel le dialogue assez alerte et parisien donne une sympathique allure, Guido da Verona montre un souci louable de l'écriture qu'il avait ignoré ou refoulé jusqu'ici. Il y a même du lyrisme et de la couleur : les pages qui racontent le voyage angoissant de la petite amoureuse à travers le désert sont les meilleures que nous devons cet écrivain fécond et fortuné.

§

Les jeunes travaillent beaucoup et avec une volonté toujours plus éclairée de sortir des ornières de leurs aînés. Le groupe **futuriste** a beaucoup donné, mais la plupart des derniers livres de l'école ne sont pas — à l'exception de *Piedigrotta* de Cangiullo (Milan, Poesia) et de *Equatore Notturno* de Meriano (Milano, Poesia), qui sont composés de mots en liberté — exécutés selon les formules futuristes. Le *Bel Canto* de Buzzi (Milano, Studio Editoriale Lombardo) est un recueil de poésies médiocres sur des sujets surannés avec la métrique la plus traditionnelle; le *Retroscena* de Mario Carli (Milano, Studio Editoriale Lombardo) est assez intéressant comme donnée : la genèse d'un roman dans l'esprit d'un artiste, mais il se ressent de Poe et des symbolistes. *Con Mani di Vetro* de Bruno Corra et *Aventure Spirituali* de Emilio Settinelli (Milano, Studio Editoriale Lombardo) sont de petits poèmes en prose qui contiennent par ci par là des trouvailles curieuses, des tentatives remarquables d'analyse cérébrale mais, en somme, rien de bien nouveau et qui se détache de la littérature préexistante.

Corrado Govoni apparaît encore dans les listes du futurisme, mais sa poésie nostalgique et paysanne, décadente et primitive, n'a rien à voir avec les modèles orthodoxes du groupe. Son dernier volume, *L'Inaugurazione della Primavera* (Firenze, La Voce), renferme peut-être ses meilleurs poèmes. Mais Govoni réclame une chronique pour lui seul : bien qu'inégal, diffus et monochrome, il est le plus grand de nos poètes naturistes. Il a publié aussi un curieux album de *Rarefazioni* (Milano, Poesia) qui sont des images lyriques en prose entremêlées avec des images naïves dessinées par le poète lui-même : ils n'ont aucune relation, malgré les apparences, avec les « mots en liberté ».

Le groupe futuriste a fondé une nouvelle revue à Florence, l'*Italia Futurista* (dirigée par MM. Corra et Settimelli), mais le mouvement, depuis la séparation de MM. Carrà, Palazzeschi, Papini et Soffici et la mort de Boccioni (tombé de cheval pendant qu'il faisait, à Verone, son service dans l'artillerie) c'est-à-dire des artistes les plus originaux et remuants, a beaucoup perdu de son importance et de son influence.

§

Parmi les écrivains d'avant-garde qui travaillent en dehors des écoles, il faut placer au premier plan **Ardengo Soffici**, qui a donné dernièrement son chef-d'œuvre : un album de « simultanéités » et de « chimismes » lyriques. (*BIF§ZF+18*. Firenze, *La Voce*). On y découvre l'influence de Rimbaud, de Mallarmé et des « mots en liberté » des futuristes, mais la personnalité de Soffici est tellement heureuse et il est si sûr de ses moyens d'artiste qu'il aboutit presque

sans efforts à une poésie exquise et compliquée, riche de surprises et de nouveautés et bien à lui. Il n'est pas possible d'analyser en quelques lignes les résultats auxquels il est arrivé : il faudra parler longuement de cet écrivain qui mérite d'être connu et apprécié dans cette France qu'il aime d'un amour ancien et profond et dont il a fait connaître en Italie les poètes et les peintres les plus avancés et les plus exceptionnels.

A ses côtés, **Carlo Linati** semble presque un ancien. Il se fit connaître, il y a quelques années, par un roman autobiographique, *Duccio da Bontà*, dont on remarqua le style légèrement archaïque, mais très sûr et vivant. Il nous offre maintenant un petit recueil de poèmes en prose *Doni della Terra* (Milano, Studio Editoriale Lombardo) où la précision et la minutie de la langue riche et fouillée ne détruisent pas l'atmosphère de sombre poésie qui tombe parfois, malheureusement, dans la froideur. Mais Linati est un artiste jeune, très conscient et qui cherche : il s'est appliqué, ces derniers temps, à traduire des pièces anglaises (Gregory, Yeats, Synge) mais on peut beaucoup espérer de son labeur sérieux et obstiné. Avec MM. Bernasconi et Puccini, il forme ce qu'on pourrait appeler le « groupe lombard », qui se rattache aux traditions de Dossi et Lucini et, par delà Rovani, même au vieux Manzoni.

Le nom de **Vincenzo Cardarelli** est presque inconnu, même au public lettré. *Prologhi* (Milano, Studio Editoriale Lombardo) est son premier livre. Il avait collaboré à la *Lirica* de Rome et à la *Voce* de Florence, mais on attendait ces poèmes pour le juger. Cardarelli est le chef, avec MM. Bacchelli et Cecchi, d'un groupe qu'on pourrait nommer des « poètes moralistes ». C'est un homme tourmenté qui se connaît très bien et qui a la conscience de l'acuité de son introspection : sa poésie est trempée dans l'abstraction philosophique et psychologique. Il analyse et raisonne sa vie intérieure moment par moment : il accouple volontiers l'adjectif moral avec le substantif matériel; il se plaît dans les obscures complications des états d'âme, il se juge, il se contrôle sans indulgence ni répit. En réalité il donne moins que ce qu'il promet : il y a de la coquetterie mystique dans sa manière et quand il lui arrive d'être franchement poète il revient, comme d'Annunzio ou Soffici, au naturalisme extérieur qui se complaît dans la perfection musicale et coloriste des mots bien choisis. Néanmoins Cardarelli s'est assuré sa place dans la poésie italienne contemporaine et son œuvre mérite d'être suivie avec attention.

Un des plus **jeunes** parmi les poètes nouveaux est Nicola Moscardelli qui, après la *Veglia* et l'*Abbeveratoio*, vient de publier son troisième recueil de poésies (*Tatuaggi*, Firenze, *La Voce*). Il est en train de se délivrer de l'influence autrefois par trop visible de Palazzeschi,

mais il cherche toujours sa voie : tempérament élégiaque assez doué, bien que sujet à tomber dans la prolixité, il s'efforce vaillamment sur le champ de bataille, où il a été blessé, et dans la littérature, où il commence à être discuté, d'arriver aux premières places.

Les journalistes ont beaucoup loué le dernier livre de M. Rosso di San Secondo (*Ponentino*. Milano, Treves) qui s'était fait connaître avec les *Elégies à Maryke*. Rosso di San Secondo, Sicilien, a été prôné dans les milieux littéraires par M. G.-A. Borgese, critique sicilien et professeur de littérature allemande à l'Université de Rome. On dit qu'il a du talent et qu'il faut beaucoup attendre de lui. Je veux bien l'espérer avec ses amis car ces contes ne s'élèvent pas au-dessus d'une honnête moyenne et leur écriture n'a rien d'étonnant.

Pour être complet il faut citer aussi deux livres de critique : le premier volume de la *Storia della Letteratura Inglese* de Emilio Cecchi (Milano, Treves), où il y a des chapitres très bien écrits, mais où les appréciations ne sont ni très nouvelles ni très profondes ; et les *Stroncature* de Giovanni Papini (Firenze, *La Voce*), recueil d'essais polémiques et exégétiques, où l'on peut lire, à côté des éreintements célèbres de Croce, de d'Annunzio, etc., des chapitres sur Tristan Corbière, Remy de Gourmont et Romain Rolland.

Les **Revues** littéraires bien connues *La Voce* (Firenze, Direct. G. de Robertis) et la *Riviera Ligure* (Oneglia. Direct. M. Novaro) continuent, malgré la guerre, à maintenir le culte de la poésie pure : d'autres ont surgi sur leurs traces : *La Diana* (Napoli), *La Brigata* (Bologna, Direct. MM. Binazzi et Meriano), *Le Pagine* (Aquila. Direct. MM. Moscardelli et Titta Rosa) qui témoignent de la vitalité de notre jeunesse littéraire durant l'orage effrayant déchaîné par les sinistres valets des Hohenzollern.

GIOVANNI PAPINI.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

José Enrique Rodo : *El Mirador de Prospero*, José Maria Serrano, Montevideo. — Gonzalo Bulnes : *Historia de la Guerra del Pacifico*, 2e volume, Imprenta del Universo, Valparériso. — Pedro Emilio Coll : *El Castillo de Elsinor*, Editorial-América, Madrid. — Manuel Galvez. *El Solar de la Raza*, Socieda Cooperativa « Nosotros », Buenos-Aires, — Carlos de Velasco : *Aspectos Nacionales*, Jesus Montero, Habana. — Memento.

La littérature d'idées en ses différentes manifestations, depuis la philosophie et l'histoire jusqu'à la sociologie et l'éloquence, s'est développée avec une certaine vigueur dans les Républiques Hispano-américaines, depuis l'époque de la Révolution, comme un facteur nécessaire dans l'œuvre d'affirmation des institutions démocratiques et de formation de la nationalité. Elle fleurit aujourd'hui avec la force de l'accélération acquise et elle progresse de jour en jour dans le sens

d'un rayon d'action plus ample, d'un esprit plus scientifique et d'une forme plus artistique. Il y a donc actuellement en nos républiques des penseurs, des historiens, des sociologues, des écrivains d'idées cultivées, méthodiques, subtiles.

M. José Enrique Rodo, Urugayen, est le plus éminent de nos penseurs par l'amplitude de ses idées et la vertu suggestive de son verbe. Esprit élevé et délicat, nourri d'une forte culture, doué d'une clairvoyance rare et de cette grâce intellectuelle qui dore la vérité d'une lumière de beauté, il est en même temps un idéologue profond et subtil, un écrivain puissant et personnel. S'étant rendu compte des véritables aspirations du Nouveau Monde Latin, il a su dire la parole suprême d'idéalité et de fraternité attendue par nos jeunes démocraties qui, dans l'incertitude de leurs personnalités en formation, s'agitent dans l'isolement et dans l'égoïsme utilitaire issu du développement de leur richesse matérielle. Eludant l'étroitesse d'un nationalisme de petite patrie et, d'autre part, repoussant la norme d'un progrès purement extérieur, il est parvenu ainsi à préciser le véritable idéal commun auquel doivent tendre nos peuples, frères par la race et la tradition libérale. Il est donc pour nous un maître représentatif, semeur d'idées fécondes, révélateur de directions propices, annonciateur du désirable apogée futur.

Venu dans les lettres au moment où notre mouvement de rénovation littéraire renversait les valeurs esthétiques en vue d'un art affiné et personnel, M. Rodo s'est fait l'interprète des jeunes aspirations et dans son essai sur *El que Vendra*, dans sa brillante étude critique sur Ruben Dario, il a préparé le triomphe du nouvel idéal, imposé l'œuvre d'une beauté insolite de notre grand poète à l'admiration de l'élite du continent. Bientôt, prenant l'attitude d'un maître véritable, M. Rodo publia un livre devenu fameux, *Ariel*, dans lequel il s'adresse à la jeunesse hispano-américaine qui va passer « sous le portique du nouveau siècle ». Il la conjure d'exalter les « qualités de l'esprit jeune, l'enthousiasme et l'espérance », il l'exhorte à développer pleinement la fleur suprême de la personnalité et, l'avertissant du danger de l'utilitarisme anglo-américain qui nous assiège, il l'incite à cultiver le sens de la beauté et, en général, toutes les énergies supérieures de l'esprit, comme norme sûre pour la conquête de notre véritable avenir. Ariel, ce « symbole de la raison et du sentiment au-dessus des bas aiguillons de l'irrationalité », c'est là le génie qui doit nous inspirer. Dans son livre suivant, *Motivos de Proteo*, le maître s'adresse plus particulièrement à la conscience individuelle. Il parle de l'éducation qui, comme culture de l'esprit soumis à l'évolution infinie et créatrice, doit assurer une persistance indéfinie. Il disserte sur la vocation, cette aptitude personnelle qui n'est pas toujours manifeste, que nous devons chercher avec fermeté si nous voulons nous

réaliser pleinement. Il médite sur l'amour, profond stimulant de la conscience individuelle, que nous devons désirer sincère et fort, car « ce qui importe n'est pas la qualité de l'objet (aimé) mais la qualité de l'amour ». L'esprit humain est comme Protée, il porte en soi la puissance d'un développement infini.

Dans son dernier livre, **El Mirador de Prospero**, M. Rodo nous donne, en faisceau généreux et nuancé, les diverses contemplations de la vie et des idées qu'il effectue de son balcon idéal. Ainsi, en ce livre volumineux et riche, il y a en réalité divers livres. D'abord, nous y trouvons quelques essais sociaux, politiques, littéraires, sur certaines figures représentatives de l'histoire hispano-américaine. Ce sont des études vastes, complexes, intégrales, unies par une réflection vigoureuse et fine, fondues par une synthèse ample et suggestive, dans lesquelles les personnalités étudiées surgissent palpitantes sur le fond du milieu social et idéologique, comme les orchidées de pourpre se détachent de l'enchevêtrement de la forêt vierge. Ainsi, dans le milieu américain incendié de la fièvre libertaire de la Révolution nous voyons se dresser la figure d'« orageux héroïsme» de Simon Bolivar, cet homme extraordinaire dans lequel on dirait que se concrètent, « par une revanche instantanée, toute la lumière et toute la couleur rognées à l'existence inerte des dix générations soumises au joug colonial » ; dans l'ambiance de tyrannie et de fanatisme de la jeune république de l'Equateur, nous voyons surgir la vigoureuse personnalité de Juan Montalvo, lutteur ardent, écrivain intense et singulier ; parmi la « floraison spontanée » de la littérature argentine primitive, « ingénue et précoce », nous voyons se dessiner la sympathique figure de Juan Maria Gutierrez, critique consciencieux et enthousiaste, passionné, en une époque de tempête politique, de « la pure beauté littéraire »..... Il y a, en outre, dans ce livre différents travaux de réflexion créatrice, de commentaire critique, ou simplement d'impressions suggérées généralement par tel ou tel livre ou événement de la vie intellectuelle, dans lesquels la richesse idéologique rivalise avec la sagacité du raisonnement et l'élégance de la forme. Ainsi nous trouvons une intéressante dissertation où s'ébauche une harmonie possible de la foi et du scepticisme, harmonie qui serait « le plus haut degré de perfection où l'on puisse atteindre dans l'œuvre de former et d'émanciper la personnalité propre, sous la double relation de l'intelligence et du caractère » ; une délicate impression de la physionomie mentale du poète argentin Ricardo Gutierrez, cet aède sentimental et passionné qui « fut le poète de tous sans laisser d'être intensément et surtout le poète de soi-même » ; un curieux projet de restauration de l'enseignement de la littérature, enseignement aujourd'hui infructueux — basé sur la réduction de « la part conventionnelle et étroitement rhétorique

des règles » et sur le renforcement de la part « qui repose sur quelqu'un de ces deux sûrs fondements : la science esthétique et l'histoire des littératures ».... Et, comme si tout cela ne suffisait pas, nous trouvons également en ce livre d'une richesse rare divers petits travaux esthétiques ou symboliques, fleurs d'idées et de beauté cueillies dans cette zone de l'esprit qui est entre l'intelligence et la fantaisie. Une charmante comparaison entre le divin Apôtre de Galilée, que la plèbe « ne voulut pas reconnaître comme Messie », et le divin Hidalgo de la Manche, que le sens commun refusa de saluer comme « chevalier errant » ; un délicat hommage à l'Art Libre, dont il faut reconnaître les bienfaits, soit qu'il mette dans notre cœur le frémissement ardent du sentiment, soit qu'il « laisse seulement en notre esprit la caresse glacée de la forme » ; et ce délicieux conte de Noël dans lequel le loup famélique se résout en pluie de fleurs, en reconnaissant dans le passant le fantôme céleste du Christ.

Si toutefois ce livre opulent méritait quelque reproche, ce serait celui de certain manque d'harmonie résultant de sa richesse excessive elle-même. Mais son auteur est un de ces écrivains au labeur si précieux et si précis auxquels il n'est pas possible de reprocher de conserver en leurs livres les moindres parcelles de leur production.

Parmi nos historiens actuels, M. Gonzalo Bulnes, Chilien, se détache au premier rang. Consciencieux et méthodique, il unit à la sagacité et à l'obtination du chercheur qui amasse les éléments pour la reconstitution du passé le discernement et la faculté synthétique du critique qui donne à ces éléments la consistance de la réalité et la signification de l'action humaine. Soldat et lettré, il s'est voué spécialement à l'histoire militaire, cultivant ainsi un terrain qu'il domine par la science et l'expérience. Il a publié divers gros volumes de ce genre, comme l'*Historia de la Campana del Perù en 1838*, l'*Historia de la expedicion libertactora del Peru*, etc; actuellement, il publie l'**Historia de la Guerra del Pacifico**.

Dans ce dernier ouvrage, qui est son travail le plus important, M. Bulnes évoque le plus grand conflit armé qu'ait vu l'Amérique du Sud, en un large cadre minutieux, intégral, dans lequel se précisent parallèlement la manœuvre des armées en campagne, le labeur des gouvernements et l'action des peuples. Au premier volume de l'ouvrage, l'historien remémore les motifs du conflit et le début de la lutte. Il rappelle la polémique entre le Chili et la Bolivie à propos de leurs droits sur la région des nitrates ; le combat naval de Iquique où le capitaine chilien Arturo Prat préféra périr avec tous ses hommes plutôt que de se rendre ; la sanglante bataille de Tarapaca ou les armées rivales se disputèrent obstinément la victoire ; en même temps, il s'occupe du traité secret péru-bolivien qui causa la rupture des hostilités; de l'enthousiaste effervescence du peuple chilien à la

nouvelle des premiers succès, du désordre politique au Pérou et en Bolivie à la suite des premières défaites. Dans le volume dernièrement paru, M. Bulnes évoque la seconde étape de la guerre. Il dépeint la pénible marche de l'armée chilienne à travers le désert implacable où elle devait tout emporter, jusqu'à l'eau ; le téméraire assaut du rocher fortifié d'Arica, bravement défendu, et les deux batailles acharnées qui ouvrirent à l'ennemi les portes de la capitale péruvienne ; en outre il parle de la prodigieuse activité du peuple chilien pour former, ou plutôt, improviser son armée ; de l'extraordinaire énergie du président du Pérou, Piérola, qui réorganisa la défensive au milieu de l'inévitable démoralisation produite par les fréquentes défaites ; de la noble attitude de la Convention Bolivienne qui accueillit l'adversité avec fermeté et renouvela sa confiance dans son chef malheureux, Campero...

Ainsi, M. Bulnes procède comme un historien érudit et sagace, vraiment moderne, qui expose et développe la suite des événements, pour ainsi dire, extérieurs, tout vifs dans la mémoire des peuples, et qui parallèlement recherche et note la série des faits moins visibles, et pour cela presque oubliés, qui ont été cependant la véritable cause de ces événements. « La reconstitution du passé, dit-il, serait un passe-temps agréable, mais rien de plus, si elle ne pénétrait de sa lumière jusqu'à ces minuties qui expliquent les faits. »

Au cours des pages de son livre, M. Bulnes garde un ton serein, élevé, sûr indice de véracité. Ainsi, il nous parle avec une égale franchise des braves soldats chiliens qui surent vaincre tous les obstacles et de leur énergique général Baquedano, des intrépides troupes boliviennes, de leur courageux colonel Caceres, et des tenaces corps péruviens, de leur héroïque chef Bolognesi. L'*Historia de la guerra del Pacifico* s'impose à nous, par suite, comme une œuvre grande et suggestive. Loin d'être un motif propre à ranimer les disputes d'hier entre des peuples frères, elle est pour les nations qui prirent part à la guerre et, en général, pour toute l'Amérique latine, ce que son auteur désire qu'elle soit : un exemple de patriotisme et une leçon d'énergie.

M. Pedro-Emilio Coll, Vénézuelien, est un lettré inquiet et raffiné qui a le goût des idées et la ferveur de la beauté, en même temps que l'amour du style coloré et musical, comme la fleur qui chante du conte de fée. Ainsi, il est critique, conteur, fantaisiste tout à la fois. Adolescent à l'époque de notre lutte pour la rénovation des lettres castillanes, il fut en son pays le champion le plus décidé de la belle cause. Venu à Paris, il entra au *Mercure de France* comme rédacteur de la rubrique que nous tenons aujourd'hui, et durant un certain temps accomplit sa tâche divulgatrice avec une intelligence et un enthousiasme dont l'intellectualité hispano-américaine doit lui

être reconnaissante. Il publia alors son premier livre, *Palabras*, qui lui valut d'être signalé par Ruben Dario dans ses correspondances littéraires *La Nacion* de Buenos-Aires, correspondances qui dictaient la norme du goût nouveau dans notre ambiance intellectuelle du moment.

Après quelques années de silence, M. Coll vient de publier un second livre : **El Castillo de Elsinor**. En réalité, tel est ce livre : un château de rêve dans lequel un Hamlet moderne moins philosophe mais plus artiste que l'autre, stylise ses méditations, ses impressions, ses rêveries. D'abord, il nous traduit ses sensations littéraires en pages vibrantes et fines, de jugement sûr et de goût exquis. Il nous parle de certains penseurs qui éveillèrent sa sympathie ou sa curiosité, comme Renan, Spencer, Ramon Campos, idéologue espagnol du XVIII^e^ siècle qu'il a eu l'honneur d'exhumer de l'oubli, ou de différents écrivains français ou hispano-américains qu'il préfère, comme les Goncourt, Bourget, M. Diaz-Rodriguez, R. Blanco-Fombona. Ensuite, il nous confie ses imaginations, en contes délicats et passionnés dans lesquels on respire tantôt l'atmosphère spirituelle de Paris, tantôt le parfum capiteux de l'Amérique tropicale. Il nous conte le voyage merveilleux au château symbolique dans lequel demeura le sombre Prince shakespearien ; la triste idylle de l'écrivain étranger et de la sinueuse jeune parisienne qui se fait appeler Opoponax, le cas curieux de l'imbécile qui, à force de se taire, parvint à être tenu pour un homme extraordinaire. Puis il nous donne ses impressions de la vie en petits tableaux délicats et suggestifs, qui ont la mélancolie des fleurs fanées et les fines nuances mouillées des aquarelles. Quelques belles pages de journal intime, diverses silhouettes caractéristiques, comme celle du « buveur d'absinthe », différentes taches de couleurs palpitantes, comme ce « crépuscule sur la mer »...

Naturellement, on note dans ce livre l'influence des lectures qui ont nourri l'auteur, ce qui leur donne l'air de la littérature quintessenciée du moment où la majorité de ses pages ont été écrites ; mais on sent aussi en lui le frémissement d'une âme d'artiste fervente et lointaine, ce qui y ajoute le charme de l'émotion et la poésie de la terre où « croissent les languides palmiers et fleurit le café ».

M. Manuel Galvez, Argentin, est un poète délicat auquel l'enthousiasme des idées fait quitter souvent le domaine de la beauté desintéressée pour l'arène des luttes humaines. Il est entré dans les lettres avec deux recueils de poèmes autochtones : *El Enigma Interior*, *Sendero de Humildad*, frais et sincères comme ces grandes fleurs simples que nos aïeules cultivaient avec amour dans les verts patios de nos demeures de province. Ces livres ont donné une des

premières et des plus pures notes dans le mouvement actuel de notre poésie vers l'interprétation du véritable esprit jeune, vigoureux, du Nouveau-Monde. Mais ensuite il a publié un livre d'idées, le *Diario de Gabriel Quiroga*, dans lequel il signale avec un sens idéaliste certainement louable, les réflexions de tout ordre que lui suggère la vie de son pays, agitée par la passion de l'or.

Dans son livre récent, **El Solar de la Raza**, M. Galvez expose ses aperçus de pèlerin illusionné à travers la terre qui est, en réalité, pour les Hispano-Américains, comme le manoir des aïeux : l'Espagne. Mais plutôt que les images pittoresques des vieilles cités illustres qu'il visite, il évoque les suggestions « de poésie, d'austérité, d'idéalisme » que ces « nobles arches de souvenirs et de rêve » ont communiquées à son âme de poète et d'idéologue. En traitant de la mélancolique Tolède, il nous parlera, par exemple, de la douleur immense de ses vieilles pierres en voyant leur antique idéal d'ardent mysticisme vaincu par l'esprit moderne utilitaire et sensuel ; et en dépeignant la savante Salamanque, il nous dira la spiritualité purificatrice qui persiste dans son atmosphère et qui est comme une eau de salut pour la « peste matérialiste » de l'homme d'aujourd'hui. Ainsi l'auteur nous communique à son tour un souffle pénétrant de mysticisme, qui nous enveloppe d'une gaze de rêve ou de brume. C'est ce qu'il s'est proposé. Il a entendu la parole de lumière du maître d *Ariel*. Et avec une ardeur d'apôtre, il s'est voué à la noble tâche de rallumer dans l'esprit de sa patrie abaissée par les luttes matérielles la flamme de l'idéal purifiant. Pour cela, il suscite l'exemple du vieux mysticisme catholique qui persiste dans l'Espagne archéologique. Mais si un tel mysticisme, comme credo, est aujourd'hui chose impossible dans l'élite *corrompue* par la science et s'il le sera bientôt dans le peuple *dénaturalisé* par l'instruction, pourquoi prétendre le restaurer en nos jeunes nations comme norme d'idéal social ? Les peuples hispano-américains tendus vers l'avenir doivent, certes, développer leurs dons intellectuels, autant sinon plus que leur richesse matérielle, mais ils ne peuvent pour cela exalter les credos religieux du passé qui ne correspondent ni à leur époque ni à leur esprits. Il est bon de ce défier des conversions retentissantes d'Europe, qui nous impressionnent tant, car, lorsqu'elles n'obéissent pas à d'occultes mobiles utilitaires, elles sont l'effet du milieu caduc qui goûte des choses ingénues, à la manière dont les vieillards se plaisent aux jeux d'enfants.

M. Carlos de Velasco, Cubain, est un écrivain averti et actif, qui cultive l'histoire, la sociologie, la critique comme moyens propices à l'action sociale. Il a publié différents travaux historiques de mérite, comme son étude sur *Estrada Palma*, l'éminent homme public cubain, ce qui lui a valu d'être membre de l'Académie d'Histoire de

son pays. En outre, dans la revue *Cuba Contemporanea* qu'il dirige avec autant de talent que d'enthousiasme, il accomplit chaque jour un labeur abondant et fécond de culture sociale.

Dans le livre **Aspectos Nacionales** qu'il vient de publier, M. de Velasco offre à sa patrie une importante contribution à l'œuvre d'affirmation de la nationalité. « Au lieu d'américaniser ou de déshispaniser Cuba, dit-il dans la préface, il est bon, ou mieux, il est indispensable, si nous voulons nous sauver comme entité ethnique, de la cubaniser. » Au cours du livre il étudie donc avec sagacité et élévation de vues, différents problèmes politiques ou sociaux, comme l'accomplissement du programme de la révolution, la règlementation de l'enseignement privé, la question de la population nègre, etc. ; problèmes qu'il est urgent de résoudre pour fortifier la personnalité nationale, chose d'une suprême importance au moment actuel où l'île riche est, pour ainsi dire, sous le regard d'un tuteur suspect, les Etats-Unis. Nous félicitons sincèrement M. Carlos de Velasco de son beau livre et nous souhaitons qu'il continue avec un même enthousiasme son noble labeur, pour le bien de son pays et l'honneur de notre commune patrie continentale.

Memento. — Signalons quelques livres dont nous ne pouvons nous occuper en détail à cause du grand nombre de volumes accumulés par suite de la suspension de notre rubrique au commencement de la guerre. Juana Inès de la Cruz : *Lo que me dijo et silencio, Horas de sol*; Imprenta New-York, Santiago. Deux jolis livres, l'un de vers, l'autre de prose, où s'annonce une poétesse délicate. Daniel F. O'Leary : *Bolivar y la Emancipacion de Sur-Amérien*, Biblioteca Ayacucho, Madrid, Réimpression des mémoires du fameux général anglais, avec une intéressante étude préliminaire de M. R. Blanco Fombona. Pedro Henriquez Urena, *El Maestro Hernan Pérez de Oliva*, édition de « Cuba Contemporanea », La Havane. Excellente étude de ce critique remarquable, dont nous parlerons prochainement. Alejandro Andrade Coello, *Algunas ideas sobre educacion*, Imprenta Municipal, Quito. Nouvelle contribution offerte par ce fécond écrivain à la culture intellectuelle de son pays. Tancredo Pinochet : *Un anod empleado publico en Chile*, Biblioteca Américana, Santiago. Livre hard de ce vigoureux écrivain que nous présenterons à l'occasion. Bernardo G. Barros : *La Senda Nueva*, La Novela Cubana, La Havane. Petit roman de ce délicat écrivain cubain, plein de vie et de fraîcheur. Januario Espinosa : *La Vida Humilde*, Meza hermanos, Santiago. Roman de la vie chilienne bien observé mais écrit d'une manière un peu sommaire. Diego Carbonell : *Psicopatologia de Bolivar*, Libreria Franco-Espanola, Paris.

La Revista de Bibliografia Chilena y Extrangera, organe de la Bibliothèque Nationale de Santiago, est la première publication de ce genre qui ait paru dans l'Amérique Latine. Dirigée par le distingué polygraphe français M. Emile Vaïsse, elle consigne à la fois le mouvement bibliographique chilien, hispano-américain, anglo-américain et étranger ; elle publie régulièrement, en outre, différents travaux bibliographiques nationaux ;

nous mentionnerons une intéressante étude de M. Carlos Silva Cruz, directeur de la Bibliothèque Nationale de Santiago : « La Asociacion Bibliografica Pan-americana por medio de la union pan-americana de bibliotecas nacionales », parue dans le numéro de septembre-octobre 1915. *Nosotros*, la belle revue de Buenos-Aires qui est l'organe de la jeune intellectualité argentine, a publié dans les premiers mois de la guerre une intéressante enquête sur le conflit européen, enquête que nous avons déjà commentée; postérieurement, à l'occasion de la mort de Ruben Dario, elle a consacré au grand poète un numéro spécial (février 1916) qui comprend environ cinquante articles, études, impressions, poèmes, d'écrivains connus, comme MM. José E. Rodo, Angel Estrada, C. Corréa Luna, A. Melian Lafinur, E. Farina Nunez, etc. Superbe hommage dont la direction de cette revue peut s'enorgueillir. *Cuba Contemporanea*, la remarquable revue de M. C. de Velasco, atteint sa troisième année avec le même intérêt. Dans le numéro de mai de l'année courante on y trouve une sagace étude de M. Bernardo G. Barros sur le poète argentin Alberto Ghiraldo, et dans celui de juin un fervent article en l'honneur de la cause française du colonel Serafin Espinosa : « El' Alma nacional de Francia ». *Hispania*, l'intéressante revue hispano-américaine de Londres, a eu le malheur de perdre son Directeur, Santiago Perez Triana, mort récemment. Dans son numéro du 27 juillet, elle publie une série d'hommages de lettrés anglais et espagnols renommés MM. Filzmaurice-Kelly, Cunninghame Grahame, Luis Bonafoux, R. de Maeztu, etc., au distingué écrivain et diplomate colombien. La *Coleccion Ariel*, cette sympathique publication de San José de Costa Rica, a donné récemment divers fascicules très intéressants, par exemple un en hommage à Cervantes à l'occasion du centenaire du *Quichotte*, et un autre qui reproduit un remarquable discours de Léopoldo Lugones sur la personnalité du Ruben Dario.

Il y a peu de temps ont commencé de paraître deux revues de lettres et de culture générale véritablement intéressantes : *Revista Moderna*, publiée à Bogota, dirigée par les distingués lettrés MM. E. Cuervo Marquez et A. Ramos Urdaneta, et *Letras* qui a vu le jour à Quito sous la direction de l'écrivain bien connu M. Isaac Barrera. Nous signalerons dans la première un bon article de politique hispano-américaine par M. Cuervo Marquez : « Al margen del A.B.C. » (numéro de décembre 1915) et un exposé ardemment francophile de M. Luis Perrier : « La Filosofia del Ejercito Aleman » (numéro du 15 février); dans la seconde, un article très juste de M. J. Barrera sur Ruben Dario (numéro de février) et une étude détaillée sur le poète de l'Equateur Crespo Toral de M. C. Davila Cordoba (numéros d'avril, mai et juin). Viennent de naître encore deux revues remarquables : *La Revista Nueva*, de Panama, dirigée par M. I. D. Moscote, dont le premier numéro rempli de travaux intéressants est une belle promesse; *les Anales de la Academia de Artes y Letras* de Cuba, organe de cette société qui, à le juger par son premier numéro, ne sera pas un bulletin spécial, mais une publication générale de culture nationale et étrangère. A Buenos Aires enfin a débuté une bonne publication de cahiers mensuels de sciences et de lettres, dirigée par MM. Morales et Duran : *Ediciones Minimas*.

FRANCISCO CONTRERAS

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

David Lloyd George, trad. par Charles. M. Garnier et Mme Mardoux : *La Victoire en marche*. Paris, H. Didier, 3 fr. — Louis-L. Thomson, médecin-major : *La retraite de Serbie* (Octobre-Décembre 1915), préf. de M. L. Denis, professeur à la Sorbonne, Paris, librairie Hachette, 3 fr. 50. — Henri de Noussanne : *Journal d'un Bourgeois de Senlis*, E. de Boccard, 4 rue Le Goff, 3.50. — Paul de Saint-Maurice : *La Ville envahie*, Perrin, 2 fr. — Ford Madox Hueffer : *Entre Saint-Denis et Saint-Georges*, Payot, 106 Boulevard Saint-Germain, 3.50. — John Grand-Carteret. *La Kultur et ses hauts faits*, Chapelot, 2 fr. — Henri Chardon. *La République victorieuse*, Plon, 1 fr. 50. — Th. Ruyssen. *Le Problème des nationalités*. Droits de l'homme, 0.50. — Gabriel Séailles. *La Pologne*. 0.50, Idem. — Comte de Fitz James. *Pourquoi la paix est impossible*, Nyon (Suisse).

David Lloyd George est bien certainement un des hommes qui ont le plus fait en Angleterre pour obtenir des enrôlements de volontaires et surtout pour la préparation industrielle de la guerre. **La Victoire en marche** est le recueil de ses principaux discours prononcés les uns dans des sortes de meetings d'enrôlements, les autres à la Chambre des Communes, au Ministère des Finances, devant les populations, les assemblées ouvrières du Pays de Galles, à Bangor, à Cardiff, à Bristol. Quel admirable entraîneur de foules que Llyod George ! Il sait être tour à tour simple, familier, s'élève à la plus haute éloquence, redevenir plein de bonhomie, pour terminer sa harangue par quelque belle parabole poétique. Il est bien le type du pur celte. Il possède la chaleur du cœur, la vivacité de l'esprit, et son idéalisme qui ne l'abandonne pas, ne lui fait cependant jamais perdre le sens des réalités. Ce qui l'enthousiasme dans cette guerre, c'est la justice de la cause des alliés qui défendent ce qui demeure d'idéal dans le monde.

Il hait, dans l'Allemagne, sa duplicité, son esprit de mensonge, son désir de domination temporelle sur l'Univers. Il ne lui pardonne pas le « chiffon de papier ». Pour entraîner les foules anglaises aux enrôlements, à verser leur or pour la défense nationale, il s'exalte en célébrant le désintéressement de l'Angleterre qui est entré, dit-il, dan le conflit afin de défendre la Justice, le Droit, et par-dessus tout l'honneur de sa signature, c'est-à-dire son honneur de nation civilisée. Il répète que cette guerre est la plus juste, qu'elle est sainte, qu'elle est une véritable croisade. Mais jamais ses élévations ne le conduisent à de dangereuses illusions. Il sait que la Justice et le Droit ne sauraient vaincre s'il n'ont à leur service la Force. Bien que les alliés aient le bon Droit pour eux, l'Allemand n'en occupe pas moins la Belgique, la Pologne, la Lithuanie, et continue d'avoir un pied en France. Pour refouler la marée allemande, il n'est pas de trop de toute l'energie des alliés, et l'ennemi sera vaincu quand ceux-ci posséderont un matériel de guerre supérieur à celui des Empires du Centre. Aussi Lloyd George fait-il une campagne incessante pour que l'Angleterre fabrique toujours plus de canons et plus de munitions. L'ensemble de ses

discours nous fait, si l'on peut dire, assister à l'effort prodigieux de l'Angleterre. Nous voyons Lloyd George donner à son pays la France en exemple. Il raconte ses visites au front, aux usines françaises. Ses discours n'ont pu que contribuer à nous faire aimer et estimer encore davantage de nos amis les Anglais : leur traduction qui mérite d'être répandue, nous apprendra de notre côté à mieux apprécier encore, s'il est possible, l'âme anglaise. Nous savons maintenant comment un Lloyd George a parlé à ses compatriotes pour les entraîner à participer de toutes leurs forces à cette guerre. C'est le côté idéaliste de cette guerre de délivrance qui a enthousiasmé les Anglais. Ainsi à travers les discours d'un Lloyd George nous comprenons à quel point l'âme anglaise toute pénétrée de celtisme est sœur de la nôtre.

Jamais aucune guerre n'aura présenté une telle variétés d'horreurs. Il y a les horreurs du front d'Orient et celles du front d'Occident. M. Louis L. Thomson, médecin-major qui, parti en Serbie avec la mission médicale française, suivit la retraite de l'armée et du peuple serbes, nous en conte les douloureuses péripéties dans son livre **La Retraite de Serbie** (oct. décembre 1915). M. Denis, professeur à la Sorbonne, a écrit la préface de cet ouvrage qui a le grand mérite d'être avant tout un recueil de notes prises au jour le jour, durant l'exode, non seulement de toute l'armée mais de toute la nation serbe, reculant devant l'invasion, irrésistible comme un torrent, des Bulgares, des Allemands des Austro-Hongrois. Livre sobre, sans vaine mauvaise littérature, qui donne à l'héroïsme serbe la belle place qu'il mérite dans cette guerre où tant d'héroïsme aura été dépensé. Voici, par exemple, les portraits par M. Louis-L. Thomson, d'une héroïne et d'un tout jeune héros serbe: « A un voyage que nous fîmes à Nich, nous rencontrâmes dans le train une jeune fille comitadji. Vêtue du costume habituel que recouvrait une capote, ses cheveux dissimulés sous le bonnet de police, jamais nous ne l'aurions devinée. si un officier ne nous avait fait faire sa connaissance. Modeste et sans fanfaronnade, elle avait cependant une attitude hardie et décidée qui nous fit une bonne impression. Déjà blessée deux fois, elle se rendait alors à Prilep en Macédoine, pour y remplir un poste auxiliaire. Chabats avait aussi son héros comitadji. Ce garçonnet de quatorze ans s'était, l'an dernier, joint au régiment où son père était mort. Toujours aux avant-postes, il avait été blessé à quatre reprises le prince Alexandre lui avait donné le grade de sergent et lui avait fait cadeau d'un sabre réglementaire fabriqué à sa mesure. »

GEORGES LE CARDONNEL.

§

Il est assez peu question des événements qui se sont accomplis dans la ville au cours du **Journal d'un Bourgeois de Sen-**

lis que publie M. Henri de Noussanne, et le livre est plutôt un journal de la guerre jusqu'à février 1915, — genre de production qui a beaucoup donné depuis l'agression allemande. On nous parle donc, à nouveau, de l'enthousiasme des premiers jours, de la résistance de la Belgique, de notre avance en Alsace. Ce sont ensuite les batailles de la frontière belge et finalement le recul. Une nuit (30 août), de Senlis on entend le canon. La bataille se rapproche et, après délibération, beaucoup d'habitants se décident à quitter la ville, d'ailleurs sur le conseil même de la municipalité ; ils descendent dans les caves, — ces curieuses caves de la vieille ville dont nous avons parlé ailleurs — leurs objets les plus précieux et s'éloignent. M. H. de Noussanne, qui convient franchement avoir été de cet exode, gagna Orléans, puis la Ferté-Saint-Aubin et le plateau central. C'est à Limoges qu'il apprit le bombardement et l'incendie de Senlis que les Allemands avaient entrepris de détruire avec la méchanceté méthodique dont ils ont fait preuve en nombre d'endroits. Il ne revint après la bataille de la Marne que pour retrouver l'endroit saccagé, la Rue de la République incendiée ainsi que le quartier limitrophe. Les Allemands y avaient fusillé le Maire ainsi qu'une trentaine d'habitants, détruit la Sous-Préfecture et le tribunal. — L'auteur peut visiter les Champs de bataille de la Marne, — les terres dévastées où l'on arrêta les hordes germaniques — et dont il donne un tableau sinistre. La vie, peu à peu, reprend à Senlis, d'où l'on entend toujours le canon, et les badauds commencent à se rendre dans la ville pour voir les dégâts, si bien que les gamins « ramassent dans les décombres ou chez les chaudronniers tout ce qu'ils peuvent trouver de vieille ferraille, qu'ils mêlent à d'authentiques morceaux d'obus, et vendent ensuite ces débris aux amateurs, qui reviennent très heureux de posséder des fragments de casseroles. » — Certes, on pourra toujours médire des collectionneurs ; mais dans ce cas, comme bien ailleurs du reste, c'est toujours la Foi qui sauve. — M. H. de Noussanne raconte encore, à propos de Senlis, divers événements que nous connaissons déjà : l'intervention du curé de Notre-Dame et les dégats faits à la cathédrale ; l'assassinat du Maire, etc. Le volume continue ensuite et l'auteur note ses impressions au jour le jour, ainsi que quelques anecdotes. Du dehors, parviennent non seulement les échos de la bataille livrée en France, mais des combats de Belgique et de Russie, — et il en profite pour noter l'incertitude et le caractère anodin des communiqués, surtout durant cette période. Je veux signaler encore le passage où il indique l'opinion du général Cherfils sur la démolition stupide des fortifications autour de nos places du Nord. On a détruit en effet les remparts d'Arras, de Bouchain, de Cambrai, de Soissons, etc. sous prétexte que ce n'étaient que des « nids à bombes » ; mais ainsi l'ennemi a pu s'avancer jusque sous les murs de

Paris ; il n'a pas manqué de bombarder Reims, Arras ou Soissons, bien que ce fussent des villes ouvertes, — et, ajoute M. de Noussanne, « nous voyons à nos dépens, le parti que les Allemands savent tirer, autour de Reims, de quelques-uns de nos vieux forts ». — Dernière remarque faite par l'auteur ; Paris ne fut jamais si tranquille que pendant l'absence des Chambres, en 1915, ce qui revient à dire que nous serions surtout bien heureux si l'on délivrait enfin le pays de ces pétaudières. — Le volume de M. H. de Noussanne est surtout un journal des faits advenus pendant les premiers mois de la guerre et je tiens à dire qu'il ne manque pas d'intérêt. Malheureusement le sujet à été traité déjà plusieurs fois, — et sans doute le sera bien encore.

On en est réduit également à publier aujourd'hui des livres qui sont des sorte de casse-tête. Tels faits étant énoncés, le lecteur doit chercher de quel endroit on parle, — trouver le lieu où les choses se sont passées. C'est le *Gymnase des Œdipes* et la dernière charade à la mode ; il y aura des prix nombreux et les solutions justes seront mentionnées.—Du moins peut-on imaginer qu'il en soit ainsi par exemple à propos du volume de M. Paul de Saint-Maurice : **la Ville envahie**, qui est évidemment une de nos cités du nord de la France où l'ennemi, indique l'auteur, passa lors de sa marche sur la Capitale. Il revint après la bataille de Meaux, bombarda le lieu et finit par s'y installer. — L'ouvrage décrit ensuite les beautés de l'occupation allemande, à commencer par des impositions arbitraires, les amendes qui chargent les habitants obligés encore de donner des otages et qui doivent payer la forte somme quand ils se trouvent dehors après l'heure réglementaire. Mais ce n'est qu'une part minime des vexations qu'il leur a fallu subir. On a de suite fait main basse sur les marchandises, les machines, les vêtements qui se trouvaient en magasins : les toiles, les tapis, les chaussures, — tout est bon aux Allemands, et les immeubles du lieu gardent juste leurs murs que ces Messieurs sans doute prendront la peine de démolir lorsqu'il leur faudra détaler. D'ailleurs, la ville se trouve coupée du reste de la France comme toute la zone envahie : on n'y reçoit pas de nouvelles, pas de lettres ; écrire est puni d'une amende ou d'un emprisonnement ; quiconque se charge de la correspondance peut être fusillé. Comme journaux, il y a le *Bulletin* allemand, et la *Gazette des Ardennes*, qui ne sont que des répertoires de fausses nouvelles. Mais quelques feuilles françaises arrivent parfois en fraude ; c'est un véritable événement et l'on s'assemble pour les lire portes closes. Des aviateurs aussi parviennent à jeter quelques paquets, mais qu'il faut dissimuler soigneusement. — Le passage des prisonniers français a été encore pour les Allemands une occasion de manifester leur supériorité ; ils défendirent bientôt de leur parler et une manifestation en leur faveur amena des brutalités, sans compter une amende

de 500.000 fr. infligée à la ville.— 500.000 fr. ! Une paille ! — Cependant elle doit loger les soldats ennemis, leur donner la table et le couvert, et l'auteur rapporte de nombreux détails concernant les tracasseries, les humiliations, les persécutions brutales ou sournoises où se complaisent les Boches. Ils prétendent au reste, annexer à l'Empire les endroits où siège leur Kommandatur, avec son cortège de fonctionnaires et d'espions, et affectent de croire que c'est leur faire beaucoup d'honneur. — Il y a nombre de détails curieux encore sur l'occupation, et qui permettraient, très vraisemblablement, de reconnaître l'endroit dont il est parlé dans ce livre, mais qu'il vaut mieux en somme ne pas nommer, car l'ennemi le tient encore. On peut toutefois penser que les choses bientôt auront une fin, — la marche des opérations ces derniers temps permet enfin de le croire ; et s'il se trouve beaucoup à réparer et reconstruire dans les régions envahies, il faudra aussi brûler pas mal de sucre pour purifier l'air quand ces Messieurs les auront quittées.

La librairie Payot publie un curieux ouvrage traduit de l'anglais: **Entre Saint-Denis et Saint-Georges**, de Ford Madox Heuffer, qui est plein de bonnes intentions et tout à la louange de l'amitié franco-anglaise, l'auteur le déclare hautement. Mais c'est un livre déroutant et bizarre, à bâtons rompus, toujours en déductions incidentes sous prétexte de démontrer telle chose ou d'en rappeler telle autre ; d'ailleurs horriblement touffu, diffus, gesticulant, désordonné ; qui contient beaucoup de pages excellentes, mais dont il est difficile de dire ce qu'il entend prouver sinon sa grande amitié pour le pays et la nécessité de terrasser l'Allemagne. M. Ford Madox Hueffer qui a des images et comparaisons souvent curieuses, — parfois triviales — nous parle assez souvent de faits qui ne paraissent avoir réellement aucun rapport avec le sujet, — ce qui est un travers que réprouve notre besoin de clarté, de logique. L'Allemagne, il l'aime fort peu, il le déclare net et ne perd aucune ocassion d'en médire, — tout en donnant ses raisons avec abondance ; même il ne craint pas de l'injurier : « l'Electeur allemand est un fou animé d'un esprit obscène (p. 178) ; le but de l'éducation prussienne a été d'apprendre aux Allemands que l'homme idéal est un millionnaire pareil à un cochon qui vivrait dans un vaste hôtel doré » (p. 234), — ce qui ne l'empêche pas de donner de curieuses pages sur l'Empereur Guillaume ; sur la constitution de la flotte allemande, et nombre de comparaisons intéressantes sur les caractères anglais et allemand. On peut retenir encore cette constation que « la guerre, pour le peuple allemand n'a jamais été qu'un moyen de s'enrichir et les menaces de guerre un procédé pour agrandir son territoire ». — Parmi les appendices et à propos d'une controverse avec M. Bernard Shaw, on trouve un répertoire curieux de « Cent propos militaristes allemands

qui suffisent à indiquer la mentalité générale du pays et de ses hommes les plus remarquables.

M. John Grand-Carteret a donné un nouveau volume de ses *Caricatures et Images de guerre* : **la Kultur et ses hauts faits**, — recueil précieux d'illustrations satiriques, tirées de publications aussi bien étrangères que françaises et qui méritaient d'être conservées car leur témoignage est unanime. C'est un réquisitoire, un cri de haine contre la guerre allemande, les atrocités des soldats de la Kultur, qui sont montrés surtout dans le rôle d'assassins. — On peut citer ainsi le dessin de J.-G. Domergue : *les atrocités allemandes,* avec les civils belges, quatre hommes, une femme auquels deux docteurs crèvent les yeux tandis qu'un officier à lunettes, sinistre avec son profil sans nez, s'apprête à les abattre à coups de revolver ; des dessins du *Journal* et de *la Guerre sociale*, par Hermann Paul dont l'un montre deux officiers examinant une bague, tandis qu'un corps de femme dont on ne voit que les pieds et le bas de la robe est étendu sur un lit, à l'arrière : « Envoie le doigt aussi, dit l'un, ce sera plus délicat ! » — A la page suivante, c'est l'*Assassinat*, composition de E. Tap pour l'*album des atrocités allemandes en France et en Belgique*, — un médecin français en train de bander la jambe d'un blessé allemand qui s'apprête à le larder de coups de couteau ; *après l'exécution*, de Paul Iribe, qui montre une brute d'officier prussien penché sur le corps d'un garçonnet qu'il vient d'abattre de son revolver. « Cet âge est sans pitié, dit la légende » ; *les Boches*, composition de Poulbot, trois soldats allemands embusqués dans un groupe d'autres, qui regardent une fillette tendant sa gourde à un de leurs blessés : « Laissons-la donner à boire, dit l'un, nous la tuerons après ! » — *L'apothéose*, c'est le chemin de la gloire allemande : au fond une cathédrale en flammes ; la route semée de casques et de bouteilles vides, avec un garçonnet étendu, un fusil et sa baïonnette le clouant au sol (dessin sans nom d'auteur). — En Angleterre si la facture est moins soignée, encore qu'il y ait des illustrations remarquables, la haine contre l'Allemagne devient féroce. Voici un Allemand étendu dans ses déjections, près de bouteilles vides. La nouvelle Garde ; « celle qui se rend et ne meurt pas » (dessin du *Télé Mail*, 1914) : *le Grand dadais, oiseau de proie allemand*, une sorte de rapace juché sur un tas d'ossements, une plume de paon plantée dans le croupion (dessin de J.-C. etc. Donacher, *The Sketch*) *Germania au pays de la folie*, les complices qui volent et se saoûlent, le Kronprinz vautré près d'une caisse de bijoux, par Harry Furniss ; le *Triomphe de la Kultur*, composition de Bernard Partridge, avec un officier de uhlans tenant le drapeau et qui vient d'abattre trois personnes avec son revolver. — La Belgique, si diminuée maintenant, fournit des dessins de deux personnes signant

Claes, l'un rapportant au dessous de deux soldats ennemis cette conversation typique : « Tu as chipé un vase ! Moi j'ai trouvé encore une petite pendule. — Il ne restait plus grand chose, réplique le second, nos officiers sont passés par là ! » — L'Espagne, qu'on croit surtout favorable à l'ennemi, apporte cependant une série nombreuse d'illustrations satiriques où l'on peut choisir. C'est un dessin de Inglada, avec un officier allemand à monocle qui s'avance vers une fillette, « Et pourquoi ne veux-tu pas me donner la main ? — Pour que vous ne me la coupiez pas : » — Puis cette conversation à l'infirmerie : « Mon commandant, il n'y a plus de bandages pour nos blessés. — Eh bien : défaites ceux des blessés anglais. » Il faut ajouter à cette série une des planches hors texte : *Les défenseurs de la Kultur*, dont les dessins au trait sont particulièrement remarquables. On peut passer sur des publications hollandaises, qui ont moins d'intérêt, encore qu'on y trouve une page cinglante : *Notre chère sirène la Germania*, une maritorne gueularde, mafflue, aux tétasses brinquebalantes, se proclamant innocente du torpillage des navires qu'elle vient cueillir au passage. Il y a encore des caricatures polonaises, suisses, russes, américaines et même, cette fois encore, des compositions venant d'Australie. La réprobation est unanime, en somme, et le sentiment des neutres est assez bien résumé par cette légende d'un dessin espagnol : Premier belge regardant des officier du Kaiser qui emportent des tableaux : — « Ça doit être un général de division, sais tu ! » — Second belge : « Je ne sais trop, il me paraît plutôt un général de soustraction ! »

M. John Grand-Carteret a fait précéder ce nouvel album d'une introduction, également illustrée, sur la « Kultur d'autrefois et la Kultur d'aujourd'hui », les « crayons des Alliés et les crayons des neutres. »

CHARLES MÉRKI.

§

Un chapitre du livre de M. Henri Chardon, **La République victorieuse**, chapitre intitulé *la Sainte-Alliance des peuples* exprime avec une force singulière des idées encore confuses dans bien des esprits et qui devraient être éclaircies. C'est bien une nouvelle Sainte-Alliance qu'il s'agit d'organiser contre l'Ogre de Brandebourg et non plus de Corse, mais sur des bases tout autres que celles de 1815. Il y a cent ans, la civilisation européenne a été victime d'un malentendu déplorable. Au fond, c'était nous Français qui, même dans nos plus blâmables entreprises d'invasion d'Espagne, de blocus continental, de campagne de Russie, combattions pour la liberté des peuples et le progrès des institutions démocratiques ; mais comme nous le faisions en mettant toutes les apparences contre nous,

et plus que les apparences, et que nous ne posions même pas clairement les questions cruciales d'Italie, de Pologne, d'Allemagne, nous avions fini par nous aliéner à mort non seulement les rois, mais encore leurs peuples, d'où nos désastres. A distance, on voit bien ce qu'il aurait fallu que Napoléon fit et ne fit pas, et avant lui les hommes de la Révolution, mais quoi ! ces hommes étaient malgré tout des fils de l'ancien régime, imbus de vieux préjugés qu'ils agravaient parfois par de jeunes préjugés contradictoires, et naguère encore de graves historiens comme Albert Sorel les louaient d'avoir suivi la grande politique traditionnaliste de la vieille France, sans voir que c'était une politique nouvelle qu'il fallait adopter, celle que Barthélemy et Talleyrand conseillèrent au Directoire, que Bonaparte aussi essaya de suivre, mais dont les circonstances trop énormes le détournèrent. Si, dès le début, les Danton, Dumouriez, Custine, Robespierre, tous hommes d'ancien régime, avaient vu clair dans les événements, s'ils avaient respecté la liberté des voisins et n'avaient prononcé que des annexions consenties en laissant les peuples non consentants s'organiser à leur guise, en républiques-sœurs, la France aurait peu à peu délivré toute l'Europe et tout l'univers de ses tyranies variées. Mais il est si rare que les initiateurs d'un temps nouveau aient conscience de leur œuvre propre ! Pas plus que Luther et Calvin n'ont pu se dégager de l'autoritarisme médiéval, la Révolution et l'Empire n'ont pu se libérer du vieux machiavélisme d'antan ; la grande âme de Napoléon seule aurait pu percer l'avenir, mais il avait tant de frères à caser ! et il était si grand acteur ! et il a été si déformé par son milieu et son temps ! Même en 1815, après la période de méditations prolongées de l'île d'Elbe, il n'a pas trouvé, en rentrant en France, les mots qu'il fallait dire ! Et lui qui aurait pu tomber en magnifique champion des droits et des libertés, il est tombé en simple grand aventurier personnel !

Alors, de nouveau, ce fut le règne du machiavélisme. Non pas qu'en organisant sa Sainte-Alliance qui ne fut, on le sait, qu'un pacte mystique et sans réalité politique, le czar Alexandre ait été déloyal ou même, comme à son habitude, ambigu, il était au contraire, j'en suis sur, de très bonne foi, mais le fait que Napoléon était au fond le porte-épée de la justice et du droit populaire permettait à ce vieux renard de Metternich de retourner contre les peuples ce pacte cordial dirigé d'abord contre leur héraut dangereux. Et de là vinrent tous nos maux à nous Français. Nous ne pouvions pas, malgré tout, nous désintéresser du sort de ces peuples ; la Restauration elle-même s'arma, en dépit de Metternich, pour les Grecs, et la monarchie de juillet pour les Belges, pour les Italiens ; en 1848, la république manqua le coche, elle aurait pu, d'un seul coup, délivrer tous les peuples asservis ; Lamartine d'abord, la Constituante ensuite n'osèrent

pas. Ce fut le second empire qui reprit l'œuvre, œuvre terriblement difficile d'ailleurs de par les égoïsmes des rois attisant les chauvinismes des sujets; la campagne de Crimée parvint bien à libérer la Roumanie, mais non à délivrer la Pologne; les deux guerres d'Italie réussirent aussi, mais en accroissant la force d'un de ces rois, le plus dangereux, le plus irréconciliable; entre lui et nous le choc était fatal ; nous fumes vaincus. Mais il n'y a pas de deshonneur à être vaincu, au contraire parfois, et le seul regret que nous puissions avoir est que la guerre de 1870 ait éclaté pour une sotte question de trône d'Espagne et non pour l'exécution de l'article 5 du traité de Prague ; si Emile Ollivier avait adressé son ultimatum en juillet 1870 en rappelant la question du Slesvig, il aurait laissé un souvenir glorieux dans l'histoire ; mais, hélas, pas plus que l'oncle en 1815 le neveu en 1870 ne dit ce qu'il y avait à dire.

Aujourd'hui la question est bien posée : Sainte-Alliance des peuples. Il s'agit, sans mysticisme nuageux à l'Alexandre, et sans machiavélisme sournois à la Metternich, d'instituer une Europe nouvelle sur la base des principes pacifiques, libéraux, démocratiques et parlementaires. Plus d'autoritarisme de droit divin ; des monarchies, si les peuples le veulent, mais comme les peuples les veulent; plus de nationalités asservies ou dépecées, tous les droits reconnus et d'ailleurs toutes les précautions prises contre les entrepreneurs de brigandages impériaux qui ne reconnaîtraient ces droits que contraints et forcés; plus de politiques dynastiques et plus de politiques spoliatrices ; même, au dedans, plus de politiques de compression et réaction et ceci est sans doute délicat, mais avec des formes courtoises tout est possible, et pourquoi l'Angleterre trouverait-elle mauvais que les autres membres de la Sainte-Alliance lui communiquassent leurs vues sur l'Irlande, ou la Russie sur la Pologne, ou l'Italie sur le Vatican, ou la France sur n'importe quoi? Pourquoi même n'instituerait-on pas une Conférence économique permanente chargée de prévenir les guerres de tarifs qui trop souvent conduisent à d'autres guerres, et de mettre un peu ou plutôt beaucoup de loyauté dans le jeu du commerce international? Ce programme aurait semblé un peu mesquin à Mme de Krüdener, mais à un monde nouveau il faut une Sainte Alliance nouvelle, et si celle-ci est efficace qu'importe le panache?

Ce n'est pas d'ailleurs que la question, ou, comme dit M. Ruyssen, **le Problème des nationalités** soit toujours simple. Même quand on a bien précisé le sens de ce mot nationalité, et qu'on a posé, avec Renan, qu'une nationalité est un groupe d'hommes qui veut devenir une nation, ce qui rejette au second plan les autres facteurs de race, langue, religion ou histoire que les érudits surtout allemands n'avaient fait intervenir que pour embrouiller tout à leur profit, les difficultés ne sont pas toutes résolues. J'en indique ici

quelques-unes : Un groupe qui n'a pas de territoire bien à lui peut-il constituer une nationalité? C'est le cas des Arméniens et des Juifs. Un groupe qui fait partie déjà d'une nation peut-il s'en retirer, simplement parce qu'il le veut, pour former une nation différente? C'est le cas des Irlandais, des Catalans, des Finlandais, autrefois des Sudistes. Une nationalité séparée de la mer par une bande de territoire étranger n'a-t-elle pas droit à une ouverture sur cette mer? C'était le cas des Bulgares, et ce sera le cas demain des Polonais ou des Turcs d'Asie ? Même les difficultés moins épineuses qu'étudie M. Ruyssen sont encore délicates. Comment savoir ce que veulent des nationalités qui tendent seulement à l'existence, et si elles veulent quelque chose? Comment ne pas se méfier de certaines réclamations bruyantes dont la guerre pourrait sortir pour celui qui les ferait siennes ? ou, sinon la guerre, du moins la brouille avec des alliés? Si on avait écouté certains amis de M. Ruyssen notamment nous nous serions brouillés depuis longtemps avec la Russie pour les beaux yeux des Finlandais ou des Juifs ; où en serions-nous maintenant? D'autre part, comment concilier les prétentions de toute nationalité à la pleine indépendance avec les conditions de la vie internationale nouvelle qui font que les grandes puissances elles-mêmes se sacrifient l'une à l'autre une partie de leur souveraineté? Comment donner à ces nationalités encore sans droit propre le moyen de se faire entendre des Etats existants? On voit que les questions ne manquent pas. Peut-être le prochain Congrès de la paix établira-t-il ici, à défaut de règles rigides, des directives auxquelles les gouvernements civilisés tiendront à honneur d'obéir.

D'ailleurs si les problèmes théoriques sont obscurs, les questions de fait sont souvent plus claires. Celle, par exemple, de savoir si l'on consultera et comment on consultera à la paix prochaine les peuples qui voudront changer de statut national ne me semble nullement insoluble. On peut au surplus ici différer d'avis avec son voisin, et je sais que certains Alsaciens-Lorrains voudraient qu'on n'ait pas l'air de subordonner à un plébiscite leur retour au foyer français qui n'est que la réparation d'une injustice, alors que d'autres préféreraient ce plébiscite qui constatera le droit, engagera l'avenir, et permettra d'ailleurs de distinguer, chose utile, les vrais Alsaciens des immigrés qu'on consulterait à part. Très claire, aussi, est la question de **la Pologne** que pose M. Gabriel Séailles. La Pologne ne pourra pas ne pas revivre à la paix, si non dans ses limites du temps des Jagellons (lesquels n'étaient pas polonais mais lithuaniens) du moins dans les limites de la Volonté polonaise, et sinon dans l'indépendance absolue que certains trop exigeants aujourd'hui réclament, du moins dans une très sincère et très complète autonomie sous le sceptre de Nicolas *premier*. Ce qui est plus délicat ici ce n'est pas la per-

sonnalité du roi de Pologne, c'est la conciliation du droit des Polonais à avoir vue sur la Baltique et du droit des Allemands de Dantzig à être « autonomes » eux aussi chez eux. Je crois que la difficulté, là non plus, n'est pas insoluble et en tout cas puisque les Allemands aiment les précédents, l'ancien système, Dantzig ville libre sous la suzeraineté polonaise, pourrait être adopté. Cela prouve que quelque difficultueux qu'il soit, le problème des nationalités comporte toujours sa solution ; la nature des choses humaines exige seulement, hélas, que cette solution soit trouvée à coup de canons, et c'est **Pourquoi la paix est impossible**, comme le dit M. le comte de Fitz-James, au moins à l'heure actuelle. Quand elle sera possible c'est que l'Alsace-Lorraine et la Pologne, et bien d'autres pays encore, seront libres !

HENRI MAZEL.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

POUR RASSURER L'OPINION. — Dans la seconde année de son règne, Frédéric II, mécontent d'un rédacteur de la *Gazette de Cologne* nommé Roderique, envoya 100 ducats à son représentant à Cologne, avec ordre de faire bâtonner le journaliste qui lui avait déplu. Cinquante ducats ayant suffi, le roi manda à son représentant de garder le reste pour administrer à Roderique une seconde correction « au cas où le dos lui démangerait encore ». Au dix-huitième siècle, en Allemagne, il fallait rosser les journalistes pour les faire changer d'opinion. Aujourd'hui, il suffit de donner des ordres pour qu'ils écrivent tout ce que l'on veut. Les plus enragés révolutionnaires sont à la dévotion de l'état-major et, quand une signature déplaît à la censure militaire, elle disparaît aussitôt de la feuille dont elle était le plus bel ornement.

C'est ainsi que M. Théodore Wolf a dû renoncer à écrire dans son propre journal et que la *Deutsche Tageszeitung* a été forcée de se priver de la collaboration du comte Reventlow, dont la prose fulgurante était seule à disperser le morne ennui que répand cette feuille agrarienne. Le rédacteur en chef du *Berliner Tageblatt* a trop laissé entendre qu'il était exactement renseigné sur les dessous de certains événements, pour qu'il lui fût permis d'évaluer encore pour ses lecteurs la portée des incidents du jour. A aucun prix les discussions sur les responsabilités de la guerre ne doivent être mêlées aux polémiques courantes. Quant au comte Reventlow, ses appétits annexionnistes, étalés chaque jour avec plus de suffisance, ont fini par gêner ceux-là mêmes dont c'est le métier de faire croire au public germanique que l'Allemagne ne cesse d'être victorieuse.

A part quelques rares exceptions, qu'il était facile de faire rentrer dans le rang en muselant les rédacteurs récalcitrants, la presse a été unanime à accepter les directions qui lui ont été imposées par le gouvernement. Le peuple allemand, avec sa docilité habituelle, a suivi le courant. Dans ce pays qui a inventé le libre examen, les paroles de l'évangile impérial ne sont jamais discutées. On s'est extasié chez nous devant ce système de mensonge et de fraude, comme s'il réalisait la perfection dans l'art de duper et d'aveugler le public. Mais l'Allemand, incapable de raisonner par lui-même, s'est toujours soumis aux injonctions qui lui venaient d'en haut. Anarchiste individualiste (tous les Allemands le sont), il critique à part lui les ordres qu'il reçoit, mais il ne leur obéit pas moins sans murmurer. « Les Allemands crient et lèchent ensuite les bottes. Un homme ne fait jamais pareille chose », disait déjà Grillparzer. Le pays s'est donc livré aveuglément à ses dirigeants et il suit toutes les impulsions que lui donnent ses journaux.

Il était entendu, dès le début de la guerre, que l'Allemagne était victorieuse. Ceci établi, les opérations dans leur détail n'offraient plus grand intérêt, et ce sont les « à-côtés » de la guerre qui passionnent le public beaucoup plus que la guerre elle-même. On lui a dit que les sous-marins allaient rompre le blocus naval et affamer la Grande-Bretagne. Il est donc persuadé à l'heure qu'il est que les Anglais sont en train de mourir de faim. Les incursions des zeppelins l'ont passionné jusqu'à la frénésie, parce qu'il est convaincu qu'à la longue Londres et l'Angleterre toute entière finiront par être anéantis sous les bombes des aviateurs allemands. Par ailleurs, on ne lui cache pas que l'Amérique fournit des munitions aux Alliés, que les colonies nous envoient des vivres et des matières premières, que l'armée britannique, la « misérable petite armée » du maréchal French, est devenu une armée de plusieurs millions d'hommes, mais il n'en conclut pas que la guerre sous-marine est inutile, que les zeppelins font plus de bruit que de mal. L'enchaînement des faits lui échappe. Il a l'esprit si puéril que des hochets suffisent à l'amuser.

Certes, il y a des Allemands qui sont exactement renseignés sur ce qui se passe, qui savent lire et coordonner les événements, lors même qu'aucun haut personnage ne leur aurait fait de confidences. Mais, à part quelques isolés — socialistes ou intellectuels qui ont dû payer cher leurs velléités d'indépendance, — ils se gardent bien de communiquer à leur entourage les doutes angoissants et les terribles certitudes qui leur sont venus. L'Allemand écarte de son esprit les objections qui pourraient naître de la saine logique, dès qu'il les sent contraires à l'intérêt allemand. Le plus intelligent se dérobe ainsi aux obligations qui en d'autres pays seraient dictées par la plus élé-

mentaire probité. Il en a toujours été ainsi depuis qu'il y a des Germains. Les savants ont mis leur œuvre au service de la cause allemande avant même qu'il y eut une Allemagne politiquement organisée.

Ceci explique suffisamment pourquoi, après deux ans de guerre, après une succession de mécomptes de toutes sortes, après une série d'insuccès qui doivent aboutir nécessairement à la perte de la guerre, la confiance allemande est à peine entamée. Un écrivain neutre à pu noter que « la popularité de l'empereur est intacte », que « l'empire germanique forme un bloc réfractaire à la morale du dehors », et il ajoute : « Si la paix était signée demain, la nation se mettrait inlassablement, sous la direction de ses maîtres, au travail qui devrait lui asservir le monde (1). »

On ne s'étonnera donc pas de l'enthousiasme enfantin que souleva le retour du sous-marin commercial *Deutschland*. Le voyage mouvementé du capitaine Kœnig a été célébré à l'égale d'une victoire extraordinaire. Une fois de plus, les journaux affirmèrent que la puissance économique de l'Angleterre était définitivement anéantie. Des colonnes entières furent consacrées à ce haut fait « unique dans l'histoire » et, dans l'ivresse du triomphe, personne ne songea à discuter les résultats pratiques de l'aventure, pas plus qu'il ne fut question de la disparition mystérieuse du *Bremen*, autre sous-marin commercial dont on attend encore des nouvelles. Mais tandis que des fêtes étaient organisées en l'honneur de l'illustre capitaine, le lyrisme fut brusquement interrompu par l'annonce de l'entrée en guerre de la Roumanie. Le samedi 26 août, dans la *Gazette de Cologne* comme dans tous les autres journaux, il n'était question que du *Deutschland*. Le lundi 28, en tête de la première colonne de cette feuille on pouvait lire en caractères minuscules *Auch Rumœnien!* (La Roumanie aussi !), et c'étaient les habituelles jérémiades sur l'ingratitude des peuples et la dureté des temps. « Nous avons donc, ainsi débutait l'article, dans notre dure lutte à la vie et à la mort, un adversaire de plus... » Pourtant cet événement, que l'on avait feint de prévoir et dont on avait dit d'avance qu'il n'aurait aucune importance sur la marche des événements, produisit dans toute l'Allemagne une véritable stupeur. « Le ciel de la guerre est lourd d'orage », s'écria l'officieux *Lokal Anzeiger*, alors que la plupart des autres grands journaux s'efforçaient dès la première heure de rassurer leur public, en lui affirmant que les empires centraux avaient depuis longtemps pris leurs précautions. La formule *Viel Feinde, viel Ehre* (« beaucoup d'ennemis, beaucoup d'honneur »), si souvent citée, servit encore une fois à appuyer le dogme de l'invincibilité de l'Allemagne.

Cependant, la *Münchener Post*, organe socialiste majoritaire,

(1) *Bibliothèque universelle*, septembre 1916.

habituée à moins de réserve, dans un article intitulé « Pour la défense du peuple allemand », écrivait :

Maintenant c'est le dernier et grand coup pour l'Allemagne. La Roumanie et la Grèce, qui ne tarderа pas à se déclencher créent une situation d'une gravité telle que jamais peuple n'en connut de semblable.

Et M. Maximilien Harden, à qui l'esprit de rancune fait de temps en temps dire la vérité, précisait dans la *Zukunft* :

Il ne sert de rien, disait-il, de dissimuler la gravité de la situation pour les Allemands, les Autrichiens, les Hongrois, les Bulgares et les Turcs. C'est notre existence qui se joue et la pièce se terminera en tragédie. Si l'ennemi impose sa volonté, la Bulgarie sera écrasée, la Grèce entraînée, la Turquie cernée, la Hongrie démembrée et l'Allemagne traquée comme une bête malfaisante.

Pendant quarante-huit heures le désarroi de la presse qui n'avait pas encore reçu ses directions, mais qui s'efforçait de trouver quelque chose de réconfortant à raconter à son public, aboutit à un mélimélo d'opinions dont le détail serait intéressant à recueillir. Puis, comme toujours dans des cas semblables, ce furent des torrents d'invectives à l'adresse de la Roumanie et des Alliés. Les grossières insultes devaient servir à masquer le camouflet. Mais, pour l'opinion désorientée, ce n'était pas encore assez. A un public grisé depuis deux ans d'éphémères victoires il fallait de gros effets. C'est alors que fut improvisé le coup de théâtre de la nomination du maréchal de Hindenburg comme chef d'état-major général. Guillaume II est un habile metteur en scène, et il ne pouvait rien imaginer de plus sensationnel que de donner, sur l'affiche de ses spectacles, un « fromage » au « vainqueur de Thannenberg ». C'est que l'homme aux clous jouit en Allemagne d'une popularité qui touche à l'idolâtrie. Il est « le grand héros de la victoire et le favori du peuple allemand ». Ce demi-dieu qui, jusqu'à présent, ne nous a paru remarquable que parce qu'il connaissait à fond la région des lacs de Mazurie, doit son renom de stratège à des circonstances qui n'ont rien à voir avec l'art militaire. Il a pu refouler les armées russes quand elles manquaient de munitions, dès qu'il s'est trouvé en face de troupes solidement équipées et munies de matériel, il a été impuissant à préparer un mouvement capable de donner des résultats.

En même temps que l'empereur remplaçait Falkenhayn par Hindenburg, il se couvrait pour l'avenir et laissait au maréchal les responsabilités d'une partie de plus en plus difficile à terminer honorablement. Investi de la confiance impériale, soutenu par l'opinion publique, le héros national pourra prendre certaines mesures dont l'amour-propre germanique, si elles étaient venues d'un autre que de lui, se fût difficilement accommodé. En tous les cas, il jouit d'un crédit si illimité qu'il aura la latitude de faire passer pour des décisions

mûrement réfléchies, tous les mouvements de recul que nous lui imposerons par les armes.

Des polémiques de journaux qui durent encore font supposer que le général de Falkenhayn, loin d'être en disgrâce, pourrait bien recueillir la succession difficile de M. de Bethmann-Hollweg. Il est l'homme de confiance des conservateurs et du parti militaire. Sa nomination au poste de chancelier supprimerait, en fait, le pouvoir civil en Allemagne. Au moment où l'empire lance son cinquième emprunt, il paraît cependant peu probable qu'il se prive des services d'un homme qui reste l'homme de confiance des classes moyennes.

HENRI ALBERT.

§

Balkans.

La part de mystère qui enveloppait encore l'action diplomatique dans les Balkans est réduite à presque rien après l'intervention de la Roumanie. Marchera-t-elle, ne marchera-t-elle pas, ceci ne peut être dit désormais que pour la Grèce ; et encore, elle aussi, est-elle vraiment neutre actuellement ? L'Entente a fini par organiser un formidable camp retranché à Salonique. Quatre cent mille soldats appartenant aux nations alliées sont alignés en territoire grec. L'Entente dispose des postes et télégraphes dans tout le royaume. Sur sa demande, les propagandistes allemands, le piteux von Schenck en tête, viennent d'être expulsés de Grèce. Une importante partie des troupes macédoniennes font déjà cause commune avec les Alliés ; à Salonique un comité révolutionnaire ou, pour être plus exact, libérateur s'est substitué aux autorités officielles et a lancé un appel aux armes dans les régions environnantes. La grande majorité du peuple grec approuve l'action du comité ; des volontaires accourent de toutes parts. La flotte alliée qui mouille à Salamine a été accueillie par la population avec un sentiment de vive cordialité. Peut-on dire dans ces conditions que la Grèce est encore neutre ? Elle l'est, tout en ne l'étant presque plus et tout indique qu'elle le sera de moins en moins. Car les événements ont fait plus que de marcher depuis quelque temps et le plan des germanophiles d'Athènes paraît être aujourd'hui en état de décomposition.

Ce fut la démobilisation qui porta le premier grand coup à la politique de la clique germanisante. L'autorité de l'ancien état-major fut par ce fait sensiblement diminuée. Des milliers de soldats licenciés retrouvèrent ainsi leur liberté de jugement et le venizélisme qui était bâillonné jusqu'alors reprit sa vigueur, son ancienne combativité. La partie est d'ores et déjà perdue pour les germanophiles. Ils ne désarmeront pas tout de suite. Ils formeront des soi-disant ligues de réservistes, ils mèneront de violentes campagnes de presse contre

Eleutherios Venizelos, ils iront jusqu'à créer de l'agitation dans la capitale même. Ce n'est là qu'une crise ; la maladie vient d'atteindre son point culminant. Mais les mauvais microbes finiront par céder complètement aux éléments sains de l'organisme qui ont repris le dessus grâce aux récentes interventions chirurgicales.

J'ai entendu dire par des gens qui connaissent insuffisamment les choses de Grèce : « Mais puisque les puissances de l'Entente savaient que la Roumanie allait intervenir pourquoi ont-elles exigé que la Grèce démobilisât ? N'eût-il été beaucoup plus simple de permettre à la Grèce de maintenir toute son armée sur le pied de guerre afin qu'elle pût plus facilement se ranger aux côtés des Alliés ? » J'écarte volontairement la question de sécurité du camp retranché de Salonique, car je veux croire qu'il ne se trouverait pas un vrai Grec capable de tirer sur un soldat de l'Entente. Mais il apparaît de plus en plus nettement aujourd'hui que toute évolution politique était impossible en Grèce sous le régime de la mobilisation. Car la mobilisation finit par devenir une arme contre le vénizélisme entre les mains de l'état-major. Pour étouffer tout mouvement libéral, l'état-major alla jusqu'à faire prêcher l'antimilitarisme dans l'armée. Les officiers et soldats qui écoutaient docilement ce sermon étaient bien vus, obtenaient facilités, faveurs, promotions, Par contre, ceux qui se montraient quelque peu récalcitrants étaient constamment en butte à toutes les injustices, à toutes les vexations. Des soldats vénizelistes malades ont été abandonnés sans soins dans les hôpitaux par des médecins militaires état-majoristes... Etre partisan de M. Vénizelos était considéré dans la plupart des casernes comme un crime de lèse-majesté. L'état de mobilisation qui conférait à l'état-major des droits touchant à la toute-puissance empêchait le pays de manifester sa volonté. C'est pourquoi le jour où la Grèce démobilisa sur la demande expresse des puissances protectrices est une date de libération pour le peuple hellène. Comparez Ruppel à la résistance ds Serès et vous en conviendrez. A Ruppel aussi la garnison fit un mouvement pour se défendre, mais l'état-major jouissait, par le fait de la mobilisation de la plus grande autorité. Si bizarre que cela puisse paraître, c'est la démobilisation qui permit aux Grecs de résister tant soit peu à l'envahisseur. C'est la démobilisation qui fit remobiliser la Macédoine grâce à l'initiative du comité révolutionnaire et qui, selon toute probabilité, fera mobiliser totalement ou partiellement le reste du pays.

Mais quels étaient au juste les arguments de l'état-major en faveur d'une politique neutraliste ? A la base, c'était... évidemment la victoire allemande ! Et c'est à peu près tout ce que nous savions jusqu'à présent. Mais *l'Eleutheros Typos*, le nouveau quotidien vénizeliste, vient de publier un article révélateur qui met à jour l'argu-

mentation allemande. Le 24 septembre 1915, c'est-à-dire deux jours avant la mobilisation grecque M. Antonopoulo, l'auteur de l'article en question, assistait à un dîner où étaient également invités quatre anciens ministres, un aide-de-camp du roi Constantin et un officier supérieur réputé comme technicien et très bien vu à la Cour. La conversation se porta sur la politique et vers la fin de cette réunion M. Antonopoulo fut prié de communiquer à M. Venizelos tout ce qui avait été dit en sa présence et qui pourrait se résumer ainsi :

L'émotion que provoque en Grèce la mobilisation partielle de la Bulgarie et le besoin auquel pourra se trouver éventuellement la Grèce de prendre des mesures analogues entraîneront fatalement des explications diplomaques. Si l'Allemagne garantit l'intégrité territoriale de la Grèce, son extension jusqu'à Durazzo, l'annexion de Doiran et Guevgheli et le maintien de l'équilibre entre la Bulgarie et la Grèce, il s'ensuivra des conversations qui devront rester absolument secrètes. Si M. Venizelos démissionne, le pays s'exposerait à être considéré comme pratiquant une politique germanophile. M. Venizelos seul pourrait engager des négociations semblables et conclure éventuellement un accord sans que la Grèce ait à se heurter à l'Entente.

En échange la Grèce promettait d'observer la plus tricte neutralité et M. Venizelos devenu le ministre favori du roi Constantin et *personna grata* du kaiser serait pour ainsi dire sacré une sorte de président du conseil à perpétuité.

M. Antonopoulo fit part à M. Venizelos de cette espèce de note verbale. Le grand homme d'état resta silencieux pendant quelques instants, puis il dit :

— Je ne peux pas devenir l'ouvrier d'une politique que je condamme. Les faveurs des rois et des empereurs me laissent indifférent et je ne tiens pas à mon portefeuille de ministre. Mais dites toujours aux messieurs qui vous ont prié de venir me voir qu'il n'y a aucune crainte que les Allemands sortent vainqueurs de cette lutte. Je vous ai déjà exposé les raisons qui motivent ma conviction que d'ailleurs vous partagez. Mais admettons qu'ils soient vainqueurs et qu'ils exécutent leurs promesses. Si un fait semblable s'accomplissait jamais, ce serait la fin de la Grèce. L'extension de notre frontière jusqu'à Durrazo constituerait un grand affaiblissement pour le pays, car la Grèce comprendrait alors des régions peuplées d'Albanais pur sang qu'on peut évaluer à plus de 400.000 et qui, réunis aux deux cent mille Albanais de l'Epire délivrée où notre élément est en grande majorité, formeraient une population peu sûre que nos ennemis pourraient facilement utiliser contre nous à la première occasion.

Quand à la cession de Guevgheli et de Doiran, ce n'est vraiment pas une sérieuse compensation. Ces départements n'ont pas plus de 35.000 habitants et leur superficie ne dépasse pas 1.200 kilomètres carrés. Que dire alors de l'équilibre balkanique en cas de victoire allemande ? La Bulgarie s'étendrait au moins jusqu'à Nisch et Pirot, c'est-à-dire elle comprendrait deux millions de Grecs, ce qui lui ferait en tout une population de sept millions,

tandis que nous ne serions pas plus de cinq millions et demi, y compris les 600.000 Albanais hostiles. Si nous prenons en considération que la Bulgarie, composée pour la plupart de paysans, a une supériorité de 80.000 naissances par an sur nous, il est possible d'entrevoir le moment où nous serons réduits à trembler devant elle et à subir des humiliations, des pressions, des incursions des comitadjis jusqu'au jour où ils feront une promenade militaire jusqu'à l'Aliacmon, sans que nous soyons en état ni numériquement, ni financièrement d'opposer une résistance sérieuse, car nous serons toujours forcés d'entretenir en plus une flotte. Dans ces conditions, au lieu de célébrer en 1921 le centenaire de l'indépendance grecque, il ne nous restera qu'à pleurer notre indépendance perdue. Déclarez de ma part que je ne deviendrai jamais complice d'une pareille politique.

Cinq ou six jours après, M. Venizelos en désaccord avec la couronne abandonnait le pouvoir. Des ministres moins scrupuleux lui succédaient, qui peu à peu furent amenés à prêter une oreille docile aux instigations allemandes. Le baron von Schenck débarquait à Athènes avec son cynisme et ses billets de banque. Mais Schenck a été rembarqué il y a quelques jours et les ministres qui faisaient son jeu ne sont que de simples particuliers depuis plusieurs semaines. La note verbale allemande est lettre morte à présent. La réponse du grand Venizelos finira-t-elle par prévaloir ? C'est dans la logique des choses et la logique n'a pas toujours été contredite au cours de cette guerre.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Belgique

LE PASSÉ BELGE. — En 1833, commentant notre Révolution de 1830, le baron Nothomb, un de nos meilleurs hommes d'Etat et l'un des fondateurs de la Monarchie belge, écrivait : « Notre nationalité a été méconnue à Vienne, comme elle l'avait été à Nimègue, à Utrecht, à Munster. La diplomatie a été appelée en 1830 à réparer une longue suite d'injustices. Au début de notre révolution, il nous eût fallu faire un manifeste non seulement contre la Hollande mais contre l'Europe : dans la séance du 10 novembre 1830, M. Le Hon a retracé sous ce point de vue l'histoire des provinces belges : « *Nous appelons, disait-il, à l'Europe nouvelle des griefs de l'Europe ancienne. Le temps est venu d'un système réparateur pour nous !* ».

Ces paroles si justes et d'une actualité tragiquement renouvelée, M. Pierre Nothomb les a inscrites en exergue du beau livre national *La Barrière belge* qu'il vient de publier. Ce livre est un acte pieux digne du descendant de notre grand Nothomb et il serait souhaitable de le voir entre beaucoup de mains. Il réfute victorieusement les sophismes des pédants d'outre Rhin qui revendiquent pour l'Allemagne des titres historiques sur la Belgique comme du reste

sur la Franche-Comté, la Lorraine, la Provence, alors que la vérité historique si clairement mise en relief par notre compatriote le savant Pirenne et reconnue autrefois par l'historien Karl Lamprecht (un des signataires du Manifeste des Intellectuels boches !) est que nous nous sommes développés en dehors du Saint Empire et contre sa volonté, qu'à aucun moment de notre histoire nous n'avons accepté son autorité, que nos constitutions et franchises — les plus anciennes du monde — nous nous les sommes données nous-mêmes. Nos meilleurs amis connaissent mal notre histoire et ignorent le lent et sûr travail de notre unification interrompue au XVI^e siècle par les crimes et les fautes de notre souverain héréditaire et légitime Philippe II d'Espagne et de ses successeurs. De nous voir sans frontières naturelles et partagés entre Flamands et Wallons on conclut superficiellement que la Belgique est un état artificiel créé par la diplomatie et dépourvu de ces racines profondes qui confèrent une nationalité intrinsèque. En réalité, le dualisme flamand-wallon existe chez nous depuis le Moyen-Age et a contribué à la formation et à l'originalité de notre *patrie belge*. Pour ce qui est des frontières naturelles, nous les possédions et en avons été dépouillés par l'esprit anti-français, je veux dire l'esprit de la Sainte-Alliance, qui régnait en Europe en 1815 et même encore en 1839.

Cette histoire, dont les lignes maîtresses sont belles d'autonomie et de fierté, et qui n'ont qu'un fléchissement, M. Pierre Nothomb la résume dans son livre qui énumère également, en les légitimant, nos griefs et nos espoirs. Ce livre est si condensé que je ne puis en donner ici qu'un raccourci imparfait mais qui suffira, j'espère, à démontrer l'inexactitude, le mensonge de la propagande des pseudo-savants allemands contre un noble pays qu'il ne leur suffit pas de souiller actuellement mais dont ils s'efforcent de ternir le passé et de ridiculiser les revendications.

Lors du démembrement de l'empire de Charlemagne (traité de Verdun 843), nous constituons une part importante de l'héritage de Lothaire, cette immense barrière de Lotharingie qui allait de la Frise à l'Italie et séparait la France de l'Allemagne. En 900, la Lotharingie est réunie au Saint Empire, après la mort sans postérité de son roi Zwentibold. Dès lors apparaissent chez les Lotharingiens du Nord, c'est-à-dire chez les Belges, ces sentiments d'autonomie ombrageuse qui ne cesseront pas d'animer notre histoire : nous nous refusons à prendre part aux élections impériales « et Conrad de Franconie est élu empereur non pas contre nous mais *sans nous* ».

Au X^e siècle, mal en prend à saint Brunon, évêque de Cologne, d'essayer de germaniser la Lotharingie. Celle-ci se révolte victorieusement et se divise en Haute Lotharingie (Lorraine) et en Basse Lotharingie ou Lothier (Belgique). Dans le Lothier, plusieurs mai-

sons princières se développeront et rivaliseront de puissance : Limbourg, Liége, Luxembourg, Namur, Geuldre, Hainaut, Brabant. Séparé de nous par l'Escaut, le beau Comté de Flandre est un fief français mais nos seigneurs flamands se soucieront aussi peu de leur dépendance française que nos autres seigneurs de leur vassalité germanique. Par contre ils obéissent les uns et les autres aux mêmes préoccupations, se disputent une hégémonie qui passe alternativement au Brabant où domine la riche et conquérante maison de Louvain et à la Flandre aux comtes non moins audacieux et conquérants. Rivalités utiles à l'équilibre de notre développement, ainsi que l'observe avec à propos M. Pierre Nothomb. S'ils n'avaient pas trouvé des émules chez les Wallons de la Basse Lotharingie, les Flamands eussent été résorbés dans le grand travail séculaire d'unification française tout comme les pays de langue d'oc, les pays celtiques et une partie du pays flamand (Dunkerque) de même que, les Wallons, sans le stimulant français, eussent risqué de se germaniser. Au lieu de cela nous les retrouvons côte à côte dans toutes nos grandes aventures du moyen âge : « quand Godefroid de Bouillon prendra la tête de la première Croisade, il sera entouré de chevaliers des deux langues ; quand Beaudoin montera sur le trône de Constantinople, il n'oubliera pas qu'il porte aussi la double couronne de Flandre et de Hainaut ; quand Jean I de Brabant ira sur le Rhin empêcher le Limbourg de se germaniser, il aura auprès de lui des seigneurs germaniques ; quand les Flamands battront à Courtrai, en 1302, la chevalerie de Robert d'Artois, ils auront parmi eux un seigneur mosan, Gui de Namur, et à leur tête un prince rhénan, Guillaume de Juliers » (car notre influence s'étendait alors sur le Rhin).

Au XV^e^ siècle, nous réalisons notre unité. Dans la suite des temps, les ducs de Bourgogne, nos nouveaux souverains, avaient conclu de nombreuses alliances matrimoniales avec nos maisons princières. *Leur dynastie n'était pas étrangère au pays :* « c'est par droit de naissance qu'elle s'impose dans presque toutes les principautés ; dans les autres, elle procède par cession, mariage, achat, voire par dol et violence ainsi qu'il se faisait en ces temps ; en moins d'un siècle elle fait de la Belgique féodale et communale, *sans toucher aux constitutions ni aux franchises du peuple*, de la Belgique morcelée qui tendait obscurément et obstinément mais par des efforts divergents à son unité, une nation riche, puissante, consciente d'elle-même, *peu soucieuse d'appartenir à quiconque* ».

Philippe-le-Bon sut agir en conséquence. Il avait du sang belge, participait à notre fierté. Son premier acte est de briser, par le Traité d'Arras, les liens de vassalité qui lient la Flandre à la France. Lorsqu'il eut réuni la Flandre aux autres principautés belges, il se

garda bien de demander la moindre investiture à l'Empereur avec qui Philippe, grand duc d'Occident, entendait traiter de pair à égal. Frédéric III, qui voudrait conserver une suzeraineté tout au moins apparente, lui propose de le reconnaître comme Roi. Philippe-le-Bon refuse, il faudrait prêter hommage !

Charle-le-Téméraire, son fils, accentue cette attitude. En 1471, à Ratisbonne, comme la Diète d'Empire lui demande sa collaboration dans la lutte contre le Turc, il refuse carrément : *pas un Belge ne fera partie du contingent;* ces affaires, *qui ne sont pas nôtres*, ne nous intéressent pas. Ce qui nous interesse davantage c'est de voir le Téméraire prendre possession de la Gueldre, qui est belge, poursuivant ainsi notre unification.

Après sa mort tragique, sa fille Marie de Bourgogne épouse à Bruges Maximilien, fils de l'Empereur Frédéric III, qui espère ainsi intervenir dans nos affaires. Maximilien, n'est qu'une sorte de prince consort, accomplissant assez loyalement ses devoirs. Reconnu comme Régent à la mort de Marie de Bourgogne, il fait une tentative de politique allemande. Les Brugeois n'y vont pas de main morte, ils l'emprisonnent et nous infligeons une défaite à Frédéric III qui avait tenté de secourir son fils. En vérité, nous en faisions grand cas du Saint Empire romain ! Nous mettons à Maximilien le marché à la main : ou bien il s'en ira ou bien il versera une forte amende comme gage de sa résipiscence. Maximilien qui ne manque pas de fierté opte pour le premier moyen. Quelques années après, il nous revint avec des sentiments apaisés.

Après son père, Maximilien fut élu Empereur. « Il laisse le jeune Philippe-le-Beau gouverner librement les Pays-Bas et n'est pas plus pressé d'exiger son hommage que Philippe de le rendre. Il faut que l'Allemagne proteste par un long temps pour que le père se décide de demander à son fils d'accomplir la petite cérémonie. *Celle-ci n'eut aucune conséquence pratique.* »

Le fils son successeur, Philippe-le-Beau sera le flamand Charles de Gand ; il est quelque peu étranger dans l'histoire sous le nom de Charles-Quint. Roi d'Espagne par la succession de sa mère, souverain des Pays-Bas par celle de son père, Charles est élu Empereur et si étendu fut son pouvoir que, selon le mot fameux, le soleil ne se couchait jamais sur ses états.

Quelle sera l'attitude de notre puissant Empereur ? Charles-le-Grand reconnaîtra-t-il vassaux Charles-Quint ? Nous réclamons notre contribution [illegible] le chef ? Aux Pays-Bas, sa tante Marguerite d'Autriche, gouverne en son nom. La Diète le presse de lui réclamer contribution. Il exige et lève d'un contingent d'hommes. Le motif invoqué est la fameuse réforme administrative, en 1512, de Maximilien, en-

reur, qui a divisé l'Allemagne en cercles et rattaché — illégalement — les Pays-Bas au cercle de Bourgogne. Charles-Quint commence par résister à la Diète et lui répond la vérité, *à savoir qu'il n'est pas souverain absolu chez nous.* La Diète insiste ce qui ne laisse pas de l'embarrasser ainsi qu'en témoigne ce passage d'une lettre d'octobre 1523 à Marguerite : « Touchant ce que vous me dites de ne pouvoir contribuer *parce que ce serait rendre en servitude à l'empire mes pays de par de là* plus avant qu'ils ne sont..... certes ne fust que je suis Empereur et que je dois par cela montrer le chemin et accomplir les choses promises à l'honneur, je n'aurais garde envoyer ni payer aucun argent pour les dits pays. » Auparavant, notre fameux jurisconsulte Viglius et le sire de Krychingen étaient allés s'expliquer devant la Diète de Nuremberg où l'arrogance de leur réponse ne fut pas pour déplaire aux gens de notre pays : « Les Pays-Bas ne se tiennent pas pour subjects et dépendans de l'Empire *et qu'ils ignorent quelle chose pouvait être ce cercle de Bourgogne* ». Charles, renseigné par Marguerite d'Autriche puis par Marie de Hongrie, la nouvelle gouvernante, sa tante, comprend que si la Diète persévérait dans ses réclamations, ce serait la révolte au Pays-Bas et il prend nettement position de souverain belge autonome dans son propre Empire. En 1547, de guerre lasse, il signe la *Transaction d'Augsbourg :* « tous les Pays Bas, même la Flandre et l'Artois feraient partie du cercle de Bourgogne enfin légitimé. A ce titre ils seraient, en cas d'agression, défendu par l'Empire *qui deviendrait non leur maître* mais leur protecteur. Et s'ils devaient contribuer aux charges de celui-ci, *ils seraient néanmoins un état indépendant et libre soustrait à perpétuité aux juridictions impériales.* Il faut toujours retourner à cette charte de 1547, écrit M. Pierre Nothomb, quand on veut connaître exactement, en face des mensonges historiques des pédants de mauvaise foi d'outre-Rhin, le point maximum de notre union d'autre fois à l'Empire. On voit à quoi se reduit cette union ou plutôt cette alliance qui va bientôt d'ailleurs s'atténuer et s'effacer. La vérité historique est, selon le mot de M. de Borchgrave, « que la Belgique, a cette époque était aussi avancée que n'importe quel pays dans la voie de l'unification ». Il faut se souvenir que la possession au titre personnel des Pays-Bas ne fut pas un titre à l'élection impériale de Charles. « Les Pays-Bas sont un pays étranger et qui ne participent pas aux charges de l'Empire ; pour ce que vous possédez de fiefs dans l'Empire, François (François Ier) a autant de titres que vous », objecta en substance l'Electeur de Clèves.

Tout cela est si essentiellement vrai que pour bien marquer l'indépendance des Pays-Bas envers l'Empire au moment de son abdication, Charles-Quint renonce à Bruxelles à sa souveraineté sur les

anciens Etats de Bourgogne avant de déposer sa couronne impériale.

Philippe II, fils de Charles-Quint, devient notre souverain. Mais le sang bourguignon et flamand a dégénéré chez ce monstre qui ne poursuit d'autre politique que le fanatisme le plus sauvage. On connaît la révolte des Pays-Bas qui commence chez nous. Nos frères du Nord luttent jusqu'au bout et écrivent de leur sang la triomphante histoire de leur indépendance. Par lassitude, nous nous laissons pacifier par Alexandre Farnèse après que la *Furie espagnole* se fut déchaînée chez nous et déchiré notre pays aussi cruellement qu'il l'est aujourd'hui par les Boches ; nous restons sous le joug espagnol et nous participons au déclin et à la ruine de cette lâche dynastie. Comme Taine a bien expliqué cette abdication faite de trop de sensualisme ! M. Pierre Nothomb plaide les circonstances en faveur de cette soumission qu'il résume comme suit : «Le parti protestant se révèle antinational, les provinces du Sud, touchées par une sorte de grâce se resserrent autour de la dynastie et du clergé, diminuées soit, mais sans tâche.» Il parle aussi de notre attachement à « nos princes légitimes ». — Mon cher confrère, c'est précisément cet attachement, cette *sorte de grâce* qui nous a perdus et a été notre grande faute politique pour n'en pas dire davantage, Nous aurions dû persister et suivre les Etats du Nord. La révolte des peuples est le juste châtiment des princes, *même légitimes*, qui trahissent le devoir national, comme elle est le contrepoids naturel des abus du pouvoir absolu. Sans doute connaissons-nous encore de beaux jours sous le règne d'Albert et Isabelle, ce somptueux crépuscule qui vit paraître Rubens et où nos princes publièrent leur fameuse « Réponse réfutatoire à la supériorité prétendue par l'Empereur sur les Pays-Bas ».

Mais ensuite que de désastres pour nous ! Nos frères du Nord se retournent contre les pays du Sud, alliés et sujets de leurs ennemis espagnols. Les Hollandais combattent pour la dignité humaine, nous pour le catholicisme espagnol. Ils marquent une série de victoires. Et c'est la douloureuse paix de Munster que M. Pierre Nothomb est bien obligé de résumer comme suit : « Les Provinces Unies sont reconnues par l'Espagne comme Etat libre et souverain. Elles gardent tous les avantages territoriaux (*conquis au détriment de la Belgique*). Elles obtiennent outre la fermeture effective qui résulte de leur possession même, qu'un article spécial confirme la fermeture du grand fleuve national (l'Escaut), et interdise à la Belgique le tentant commerce des Indes. Désormais les Pays-Bas catholiques ne seront plus qu'un misérable cul-de-sac; qu'une impasse sans issue. » Voilà le résultat de notre attachement aux rois protecteurs de la très Sainte-Inquisition.

Jusqu'en 1793, notre histoire ne sera plus que de déchéance. Nous supporterons le poids des fautes de nos souverains *légitimes*, nous

expierons notre manque de persévérance dans la voie que nous avaient indiquée le Taciturne et Marnix de Sainte-Aldegonde, ces vrais traditionalistes et défenseurs des libertés bourguigno-flamandes, face aux oppresseurs espagnols. La Hollande, puis la France, se payeront sur nous des défaites qu'elles feront subir à l'Espagne. En 1715, nous ne sommes plus rien qu'un glacis de la Hollande, une barrière, la Hollande obtient droit de *garnison fixe* à Namur, Tournai, Menin, Ypres, Warneton, Furnes, Knokke, Termonde, et ailleurs *en cas de besoin*. Jamais la Belgique n'a connu un sort plus misérable, En 1785, le traité de Fontainebleau, malgré tous les efforts de Joseph II, ne nous accorde que des satisfactions platoniques.

Durant ces siècles de malheur, les puissances n'ont voulu voir en nous que des sujets de l'Espagne ou de l'Autriche, et notre glorieux passé était aboli à leurs yeux. Aussi combien je souscris de tout cœur à l'opinion du catholique, libéral et patriote, M. Nothomb lorsqu'il écrit : « La Convention qui brisait toutes les chaînes allait rompre la nôtre. »

Ce sont, en effet les victoires républicaines de Jemmappes et de Fleurus, c'est la République et l'Empire français, qui nous reconstituèrent, nous rendirent notre prospérité, notre dignité, délivrèrent l'Escaut, la Meuse, nous restituèrent nos frontières naturelles. C'est le grand principe de liberté humaine que nous avions abandonné au XVI^e^ siècle, qui nous régénèrera. J'applaudis à la loyauté avec laquelle Pierre Nothomb rappelle l'admonestation que nous adressa précisément dans le moment où la Convention nous délivrait un de ses agents, Chauvelin : « *Si les Belges dégradés et affaiblis ont pu laisser proscrire leurs droits naturels, la Nation qui, en défendant sa propre liberté a été assez courageuse pour leur rendre la leur, sera assez généreuse encore pour les aider à recouvrer tout ce qui leur appartient par les lois imprescriptibles.* »

Quant à l'Empire d'Autriche, héritier du Saint-Empire romain, il ne nous fut d'aucun appui pendant nos siècles d'adversité. Sous Philippe II, il essaya d'intervenir. Mais il était impuissant et dût reconnaître que nous lui étions étrangers. Albert et Isabelle traitèrent en tiers absolument négligeable le Saint-Empire. Peut-être n'était-il point fâché dans le fond de la décadence d'un peuple qui lui avait si vaillamment tenu tête. A la Cour de Bruxelles, sous Marie-Thérèse et Joseph II, des ambassadeurs spéciaux sont envoyés par les puissances étrangères qui les accréditent exclusivement pour les affaires de Belgique. Lorsque Marie-Thérèse négocie avec Frédéric II pour que le roi de Prusse assume par le traité de Dresde la garantie « de tous les Etats que la reine de Hongrie possédait en Allemagne », Frédéric II refuse énergiquement de nous y comprendre. Et ce n'est pas sans un malin plaisir que M. Pierre Nothomb oppose cet argument d'ordre

prussien aux sophismes des prussiens pangermanistes d'aujourd'hui.

En 1815, après la chute de Napoléon, le Congrès de Vienne reforme les anciens Pays-Bas, sous la souveraineté des Orange-Nassau. Son dessein est d'en faire une barrière contre la France. Pour des raisons d'incompatabilité religieuse et linguistique, nous nous révoltons. En 1839, le Congrès de Londres établit notre statut définitif. Nous y perdons notre Luxembourg, Maestricht ; et les bouches de l'Escaut restent à la Hollande. Auparavant, par d'habiles tractations, de 1815 à 1816, la Prusse qui venait d'annexer les pays rhénans avait rogné nos défenses naturelles et préparé notre pays à une invasion venant de l'Est.

Ces frontières stratégiques orientales nous en désirons la restitution par la Prusse après la victoire. Quant à la Hollande, nous ne saurions trop insister sur ce point, le débouché de l'Escaut n'a pour elle qu'un intérêt négatif *maintenant que le danger pour la Hollande n'est plus au sud mais à l'est.* Nous aurons à traiter sur la base de compensation.

Voilà tout notre nationalisme.

Il se réclame d'un passé qui eut ses heures de gloire, de la pratique que nous avons su faire de notre indépendance reconquise depuis 1830, de la place importante que nous avons prise dans l'activité des Nations, de notre fidélité à nos engagements internationaux, du sang que nous avons versé pour la liberté de l'Occident.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Egypte.

APRÈS LA DERNIÈRE ATTAQUE. — Nous sommes loin du jour, où, sur la couverture d'un numéro du *Simplicissimus*, de Munich, s'étalait ce dessin triomphal : Sous un ciel flamboyant, une locomotive fumante. Un Boche, un Bulgare et un Autrichien, armés, y ont pris place. Ils sont debout. Des Turcs courent des deux côtés du train... Comme légende, ces lignes — en vers dans le texte allemand : « Au loin, dans la clarté de l'aurore, nous apparaît la Pyramide. Dans le ciel de l'Orient se lève l'aube de la victoire et de la belle paix ! »...

Alors l'armée du maréchal von Mackensen, opérant en Serbie, se faisait orgueilleusement appeler « armée d'Egypte ». L'invasion de la vallée du Nil, d'après les calculs de Berlin, devait amener la révolte de toute l'Afrique musulmane. Ce n'était pas tout : « Quand l'Allemagne occupera l'Egypte et sera maîtresse du canal — rapportait dans le *New-York American*, M. Schweppendick, d'après les déclarations à lui faites par un membre de l'Etat-major allemand — elle sera en bonne posture pour traiter de la paix. Elle aura... de

quoi faire des échanges. » « *L'attaque foudroyante contre l'Occident* — écrivait à la fin de 1915 le Général Malleterre (1) — *était le détour qui masquait et préparait la ruée décisive sur l'Orient!* »

L'imagination teutonne délirait. Paris, Calais, Petrograd, les minarets de Stamboul, les pyramides du Caire, la route des Indes, tout ce rêve d'Orient et d'Occident, Berlin le voyait réalisé. Mais ce n'était qu'un rêve. Né dans le Royaume des Chimères, il y est mort.

Quel intérêt l'Allemagne a-t-elle à détruire le canal? — Voici les principales données de la question de Suez :

« Si le canal tombait en la possession des Turco-Allemands, tout transit serait naturellement interdit aux navires anglais qui, pour maintenir les relations de la Grande-Bretagne avec l'Océan Indien et l'Extrême-Orient, devraient reprendre la vieille route de Vasco de Gama et doubler le cap de Bonne-Espérance. Or, cette voie maritime n'est pas préparée pour faciliter les voyages d'une importante flotte de commerce. Le ravitaillement en charbon n'y est pas facile...

« Le canal a permis, comme chacun sait, de réduire sensiblement la durée des traversées. Il faut rappeler ici quelques chiffres :

		Économie approximative	
	En kilomètres	*En pour cent*	*En jours*
Londres-Yokohama.....	3.600	24	22
Londres-Honkong.....	3.750	28	18
Londres-Calcutta.....	4.000	33	19
Londres-Bombay.....	4.900	44	24
Marseille-Bombay.....	6.300	58	30
Hambourg-Bombay.....	4.900	42	24

« La reprise de la voie du cap déterminerait donc, pour chaque steamer, une augmentation sensible de la consommation de charbon, que ne compenserait pas l'économie forcée réalisée sur la taxe de passage du canal : 6 fr. 25 par tonne depuis 1913...

« La fermeture du canal de Suez aurait...sur la vie économique de l'Angleterre de très sérieuses conséquences. C'est pour cela que les Allemands voudraient... *le détruire au moins partiellement, afin d'en rendre la traversée le plus longtemps possible impraticable.*

« Si, en effet, l'Angleterre se trouvait, plusieurs années encore *après* le retablissement de la paix, dans l'impossibilité de reprendre la route de Suez, quel handicap en faveur de l'Allemagne lorsque recommencerait la concurrence commerciale!

« Mais le commerce de Brême et de Hambourg souffrirait, lui aussi, de la fermeture du canal? Sans doute, mais dans une bien moindre proportion. Voici les chiffres du trafic de Suez en 1912 : Angleterre,

(1) Voyez sa « chronique militaire » : *Autour de Salonique*, dans *Le Temps*, du 12 décembre 1915.

12.847.621 tonnes; Allemagne, 3.025.000 tonnes. En 1913 : Angleterre, 12.052.484 tonnes; Allemagne, 3.362.287 tonnes. Ces chiffres sont dans le rapport de 60 à 17... » (1).

On connaît les échecs successifs des successives expéditions bochoturques contre le canal. En janvier 1915, Djemal pacha, ancien ministre de la marine, secondé par le colonel von Trommer, parvint au sud d'Ismâïliya. Les 15.000 hommes qu'il commandait se firent battre par des troupes britanniques venues de l'Inde. Une des causes de sa défaite fut l'absence de voies ferrées reliant le territoire syrien à la péninsule du Sinaï. Car la guerre moderne ne se fait plus, comme au temps de Napoléon, « avec les jambes des soldats. » On a calculé que les équipements, bagages et vivres de chaque combattant, eau comprise, exigeaient une charge et demie de chameau. Donc, pour une armée de 30.000 hommes, une caravane de 45.000 chameaux! Sinon, la mort par la faim et la soif, le génie anglo-égyptien ayant fait sauter à la mine les puits qui se trouvaient sur la route des envahisseurs.

La première campagne ratée de Djemal pacha fut représentée par la presse allemande — c'est la *Gazette de Cologne* qui l'a écrit — comme une « expédition d'éclaireurs » (2)... Les Turcs se proposen de faire mieux en 1916. Nous apprenons, quelques jours avant le début de cette année, que « le chemin de fer en construction dans le désert du Sinaï est achevé jusqu'à Hafir, à un peu plus de cent kilomètres du canal de Suez » (3). Les rails sont fébrilement posés. On va de l'avant. On ne doute pas du succès à Berlin. Les Boches s'excusent d'avance de la destruction prochaine de l'œuvre de Ferdinand de Lesseps.

Si, au cours de la guerre turco-anglaise en Egypte — lisait-on dans une brochure allemande — le canal, dont l'importance mondiale est incalculable, venait à subir de sérieux dommages; si pour longtemps, pour des années peut-être, il se trouvait fermé à toute circulation; la faute en incomberait, comme pour la cathédrale de Reims, à ceux qui s'en servent pour leurs intérêts de guerre, et non pas à ceux qui, dans leur légitime défense, l'auraient détérioré...

Nous ne discuterons pas cet argument de Vandales. A quoi bon? Aussi bien en 1916 qu'en 1915 les Germano-Turcs sont impuissants à détruire le travail admirable qu'en 1869 la France offrit au monde civilisé (4). Mais en 1916, les circonstances atténuantes plaidées en

(1) Cf. Anonyme, *Le plan allemand contre... Suez*, dans *Le Temps* du 22 octobre 1915.
(2) *L'Écho de Paris*, 29 novembre 1915.
(3) *Le Petit Parisien*, 7 décembre 1915.
(4) Dans son *Rapport* sur les « opérations en Egypte » que la *Gazette officielle* de Londres a publié, le général Maxwell parle en ces termes de l'aide précieuse donnée par les navires de guerre français, sous les ordres d'un amiral anglais : « Constamment exposés aux feux des shrapnells et de la mousqueterie, les pilotes

1915 pour excuser l'échec de la première tentative contre l'Egypte ne sont plus de mise. Un journaliste neutre qui a été témoin des préparatifs faits par les Turcs en vue de leur offensive du mois d'août dernier écrit dans le *Times :*

L'expédition fut *minutieusement* préparée et menée. Pendant la période des préparatifs, la ligne de Bagdad fut la scène d'une grande activité ; un très grand nombre d'Allemands chargés des détails de l'organisation parcoururent le pays. A Haïdar-Pacha je vis plus de cinquante pontons. Chacun était sur un chariot traîné par huit bœufs. Ils étaient destinés à la traversée du canal.

Mais le canal ne fut point traversé !

Selon le rapport adressé par le général Murray, commandant en chef des troupes d'Egypte, la défaite des Turcs a été « absolument décisive ». Les opérations avaient débuté le 19 juillet par une avance de l'ennemi. Battu, il fut poursuivi du 4 au 12 août sur une distance de 80 kilomètres. Il se trouve maintenant bien loin des œuvre de défense anglaises.

Quant au bilan, voici : Sur un effectif turco-boche évalué dans le communiqué officiel britannique du 18 août à 18.000 hommes environ, une dépêche du Caire nous apprend que « le nombre des prisonniers faits jusqu'ici est de 5.534 dont 305 blessés (1). Les pertes totales de l'ennemi sont de 6.000 à 7.000 hommes. Les troupes britanniques ont capturé jusqu'à présent 4 canons, 8 mitrailleuses, 1.600 fusils, 1.000.000 de cartouches et une grande quantité de matériel ».

Comme épilogue à cet échec, un incident comique. D'après une autre dépêche du Caire en date du 3 septembre, von Kruss, chef d'état-major allemand sous les ordres de Djemal pacha, aurait pris sur lui d'organiser l'attaque du canal sans en aviser son chef. Mécontent, Djemal pacha aurait déféré von Kruss en conseil de guerre sous l'inculpation d'avoir mené la Turquie à un désastre !...

Pour que l'expédition d'Egypte réussît, il fallait, comme premier élément de succès, que l'Allemagne fût sûre des Balkans. On s'en rendait fort bien compte à Berlin. Les diplomates des empires du

et les observateurs des hydravions français ont exécuté des missions dangereuses avec une bravoure et un esprit d'initiative qui leur ont valu le succès. Rien n'a arrêté les vaillants aviateurs français dans les reconnaissances du littoral de l'Anatolie et de la Syrie où ils ont exécuté de longues explorations terrestres extrêmement périlleuses ».

(1) Parmi les prisonniers se trouvent un certain nombre de soldats allemands. Ceux ci ont déclaré que huit compagnies de mitrailleurs, composées pour un quart d'Allemands et pour les trois quarts de Turcs, accompagnaient l'armée du Sinaï. Lors des combats, les Turcs ont tellement souffert de la soif qu'ils ont abattu leurs chameaux pour en boire le sang. Avant de se rendre, un détachement turc tua l'officier allemand qui le commandait. [Cf. *Le Temps*, 11 août 1916].

centre ont d'ailleurs rivalisé de zèle pour qu'il n'y eût point de surprise de ce côté. Le correspondant du *Standard* en Suisse a communiqué à son journal quelques passages d'une lettre adressée en octobre 1915 par un personnage officiel allemand, à un homme politique roumain très influent, dans le but de gagner la Roumanie à la cause de l'Allemagne. On y lisait :

Ce que nous vous demandons, c'est de ne prendre aucune décision avant de connaître les résultats de notre attaque contre la Serbie. Je puis vous assurer que nous allons employer là des forces tellement écrasantes que le succès est absolument certain. En très peu de jours nous aurons opéré notre jonction avec la Bulgarie et la Turquie. Cela signifie que la Roumanie et la Grèce ont le plus grand intérêt à se mettre avec nous pour n'être pas écrasées par une armée formidable d'Allemands, d'Autrichiens de Hongrois, de Turcs et de Bulgares .. Nous et nos alliés nous serons alors les maîtres de la destinée des Balkans... Nous envahirons l'Egypte à travers la Palestine... Comprenez-vous que ceci va changer complètement la situation ?...

— On l'a fort bien compris à Bucarest. Le roi Ferdinand l'a prouvé...

M.-Y. BITAR.

§

Suède.

En Suède, la minorité du parti socialiste est fort importante, et fut parfois bien près de devenir majorité. C'est la fraction antimilitariste et qui voudrait le désarmement, même sans condition de réciprocité. Mais c'est dans cette fraction que se trouvent les plus vrais amis de l'entente. Son chef, Z. Hœglund, qui vient d'être condamné aux travaux forcés pour le simple délit d'opinion antimilitariste, a protesté, dès le commencement de la guerre, contre l'attitude que l'on voulait faire prendre au Congrès du parti, à propos d'une lettre adressée à ce congrès, et où il était parlé de la trahison des socialistes allemands. Contre une motion pour affirmer que le parti suédois ne partageait pas cette opinion, Z. Hœglund déclara que cette opinion était celle d'un certain nombre de délégués, et qu'il suffisait de dire que le congrès n'avait pas délibéré à ce sujet.

Dans le numéro de la Saint-Jean de *Stormklockan* (la Cloche d'alarme), organe de la minorité socialiste suédoise, Erik Hedén publie un article sur la « philosophie allemande et anglaise en matière de politique extérieure ». Il montre d'abord que les opinions et sympathies, dans les milieux suédois germanophiles, ont été déterminées sans connaissance de l'étranger, particulièrement de l'Allemagne, et plutôt par des motifs de politique extérieure ou antirusse. Puis comparant l'Angleterre et l'Allemagne, il les montre toutes deux soucieuses d'organisation, mais tandis que l'une poursuit ses plans en

écartant l'idée de guerre et donnant aux populations un certain degré d'autonomie en rapport avec leur capacité administrative et politique, l'autre est oppressive et agressive.

Et cette comparaison le conduit à la conclusion suivante :

Au total, il est clair qu'un libéral allemand, pour ce qui est de la politique extérieure, correspond à un Anglais d'extrême-droite, tandis que pour trouver ce qui correspond, en Allemagne, aux radicaux anglais, il faudrait aller jusqu'à la minorité de la social-démocratie, jusqu'au groupe de Haase, au moins. Un Scheidemann est plutôt à droite d'un Lloyd George. Bref : tandis que nos principes internationaux ne sont soutenus en Allemagne que par la minorité d'un parti de minorité, ils sont soutenus en Angleterre par des éléments nombreux du parti dominant, avec une forte influence sur le gouvernement. Que mes amis de Zimmerwald me pardonnent, mais en face de pareils faits, je ne peux blâmer les social-démocrates anglais, qui estiment qu'il est compatible avec leurs conceptions de saigner et de mourir **pour la cause de leur pays.**

Lorsque l'on sait combien le pacifisme absolu est fondamental dans la pensée des « jeunes socialistes » suédois, ce passage est surprenant. C'est leur doctrine essentielle qui est ébranlée. Ils n'ont pas seulement compris que le bon droit est du côté des alliés, ils vont plus loin, — du moins un certain nombre d'entre eux, — et ils admettent que l'intérêt de la victoire de l'Entente est si grand qu'il justifie leur volonté de vaincre. Cela est nouveau, mais les signes de cette évolution des esprits parmi les pacifistes quand même des pays scandinaves **sont notables en ce moment.**

X.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Depuis qu'elle est entrée dans le conflit européen, l'Italie ne jouit pas d'une bonne presse dans les pays neutres. Le grand historien Guglielmo Ferrero donne à cette propagande anti-italienne une origine allemande et écrit à ce sujet dans le *Secolo* :

A partir du jour où l'Italie a déclaré la guerre à l'Autriche, j'ai reçu de nombreuses lettres, aussi bien d'Amérique que d'Europe, surtout de la Suède et de la Suisse — qui me racontaient toutes la même chose, et me communiquaient la même invitation. Elles rapportaient comment les Allemands s'efforçaient de faire croire que l'Italie, après avoir reçu d'innombrables bienfaits de l'Allemagne et de l'Autriche, les payait en essayant de poignarder traîtreusement l'empire des Habsburg au moment du danger.

Les faits qui démontrent les inquiétudes de ces amis inconnus sont devenus si nombreux pour qu'il soit prudent de négliger plus longtemps les conseils qui nous viennent de tous les côtés. Il suffit, pour donner un exemple, de rappeler qu'au Mexique, où l'Allemagne tient à tout prix à

susciter quelque nouveau trouble afin de distraire les Etats-Unis des affaires d'Europe, nos ennemis ont choisi l'Italie comme point de mire de leur propagande contre les Alliés. Ils ont même publié un timbre commémoratif de la guerre, sur lequel est imprimé, en allemand et en espagnol : « Souvenez-vous de la trahison de l'Italie ! »

Il est facile, en effet, surtout dans les pays lointains, de calomnier l'Italie et cela pour une raison dont il faut se rendre compte. Il ne faut pas croire qu'au Mexique, en Californie, etc., le public — dans le public sont comprises aussi les classes cultivées — soit assez au courant des complications de la politique européenne, pour se rendre compte d'une façon exacte des raisons qui nous ont détachés de nos anciens alliés et en ont fait aussitôt pour nous des ennemis.

Cela veut-il dire que, les bras croisés, nous devons nous borner à regarder agir nos ennemis ? Ces calomnies nous nuisent et nuisent à nos alliés. Elles nous nuisent, parce que peu à peu elles pourraient laisser dans le monde, et surtout en Amérique, un fonds de malveillance et de soupçon, dont il ne serait pas facile de venir à bout, la guerre finie, même après une grande victoire.

Pour combattre cette propagande il ne suffit pas de quelques écrits, ou de discours isolés, qui se perdent dans le tumulte immense qui fait trembler le monde entier. Il faut une propagande suivie, comme seul le gouvernement peut en organiser. Il ne faut ni beaucoup de monde ni beaucoup d'argent ; cependant il faut que ceux à qui sera confiée cette tâche s'y dédient entièrement et soient pourvus des moyens matériels nécessaires pour faire connaître à des peuples de langue et de culture différentes l'histoire de notre politique, le plus clairement et le plus succintement possible.

Notre cause apparaîtra victorieuse au monde quand nous aurons prouvé — et ce sera facile, parce que c'est vrai — que nous voulions la paix et que nous n'avons décliné le pacte d'alliance que parce que nos alliés voulaient faire la guerre à l'Europe entière.

LA PRESSE ENNEMIE. — J'ai donné, dans le *Mercure* du mois d'août 1915, la traduction d'un article du député au Reichstag, Eduard Bernstein, qui était intitulé « la surestimation des éléments de paix, éléments qui seraient au nombre de trois : l'internationale rouge, l'internationale noire, l'internationale d'or. Dans le dernier numéro de la *Friedenswarte*, Eduard Bernstein revient sur l'internationale d'or, c'est à dire sur le judaïsme considéré comme élément social...

(*La Censure à cru devoir nous interdire la publication de l'article d'Eduard Bernstein.*)

LA PRESSE NEUTRE. — *La Correspondancia de España* publie de M. Corpus Barga, son correspondant parisien, un article sur la France considérée comme une école de politique.

Qu'est-ce que la politique ? Je crois que,— du moins pour les profanes c'est-à-dire pour les gouvernés,— la politique est l'art de gouverner les peu

ples. La politique est donc un art, un métier. L'art sans le métier c'est comme la raison qui rêve, laquelle alors, ainsi que l'écrivait au bas d'une de ses eaux fortes un artiste de génie, Don Francisco de Goya y Lucientes, crée des monstres. Dans beaucoup de pays, en Espagne, par exemple, les politiciens ne sont pas en général des gens de métier, mais des amateurs. Ils ont pris goût à la politique, au point de négliger, pour elle, leur véritable vocation. Un tel politicien n'est qu'un amateur, qu'un dilettante, bref un homme qui n'est plus à sa place. C'est pour cela que, parmi les politiciens de ces pays-là, il y a peu de doctrinaires, mais beaucoup de risque-tout et d'aventuriers. Reconnaissons qu'ils sont le plus grand sujet d'inquiétude pour leur pays.

Nous ne voyons rien de cela en France où, tout récemment, en plein Parlement, j'ai entendu l'un des chefs, — le leader actuel,si je puis m'exprimer ainsi, -- de la fraction la plus avancée, la fraction socialiste, M. Renaudel, homme au cou court, apoplectique, la face rougie par l'inspiration, jeter à M. Briand, chef du Gouvernement, au visage dur comme un masque :

— Vous oubliez les traditions de la Révolution !

Donc, en France, la Révolution elle-même — et ceci est un fait profond et certain — est entrée dans la tradition, et fait école. La Révolution,la grande Révolution, mère de l'époque moderne, est déjà une grand'mère centenaire.

Ce que la guerre a, pour le moment, renversé, c'est, peut-être, — plus que l'une ou l'autre théorie, plus que l'une ou l'autre idée, — la tendance générale du monde civilisé qui jusqu'ici allait du politique au social.

Grâce à la guerre les sociétés retournent du social au politique. C'est pour cela que la réaction, en France, vient à bon droit crier : « La Politique, la Politique, avant tout ! »

Il y a, en Europe, une nation dont l'existence est une école de la politique. Ce n'est pas l'Allemagne. Il y a onze siècles que les peuples allemands vivent désunis, et leur principale idée politique a été de s'unir. Peut-être cette guerre leur vaudra-t-elle l'union. Il a fallu la catastrophe actuelle et qu'on voie, coude à coude, 80 millions d'individus, pour que l'Allemand fût concitoyen de tout autre Allemand. Et si cette union demeure, quelles conditions l'Europe et l'Asie, avec son avant-garde slave, imposeront-elles à l'Allemagne nouvelle ?

L'Angleterre n'est pas davantage — quoiqu'on dise — la nation-école. En premier lieu, parce que la politique anglaise est toute personnelle et difficilement imitable. D'autre part, parce que l'Angleterre n'a pas résolu la question de l'Irlande. De toutes les nations d'Europe, la nation-école c'est la France. L'Italie n'est pas une école, c'est le laboratoire de Machiavel, d'un Machiavel expérimental (pas du méphistofélique, que nous appellerions aujourd'hui germanophile). Maintenant que la guerre a remis la politique au premier plan social, nous voyons de nouveau la France à la tête des nations...

Elle, la France, est vraiment la plus ancienne des nations constituées. Ses Irlande et ses Catalogne ne sont plus pour elle qu'un souvenir historique. La place que l'Allemagne cherche à se tailler en Europe, la France l'a déjà occupée. On peut étudier, point par point, à l'École de la politique

de la France toutes les modalités de la politique : depuis les luttes, bien terrestres, de religion, jusqu'à cette utopie passagère de la raison que fut la Commune.

Je crois que jamais l'Allemagne ne dépassera la France sur le terrain de la politique. Ce n'est pas par des guerres de coalitions que les Allemands pourraient ébranler sa situation, mais en créant de nouveaux états sociaux. Si l'Allemagne ou la Russie produisaient des cataclysmes sociaux en Europe, la France en serait, peut-être, épouvantée, comme une brave bourgeoise. Pour arriver à vaincre la France il faut à l'Allemagne faire une révolution sociale, produire un tourbillon au centre de l'Europe.

Je me rends bien compte de l'étonnement que ce dilemme peut produire dans l'âme du conservateur germanophile espagnol. Mais, celui-là, le temps le guérira de ses surprises.

Espérons donc qu'à sa propre école la France parfera son système politique.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

L'Expositon des Petits Fabricants. — Le Grand Palais étant pris et occupé par des ambulances, c'est au jeu de Paume des Tuileries et dans des baraques avoisinantes, — la plupart restées de la précédente exhibition de la *Cité reconstituée*, — que s'est ouverte *l'exposition des Petits Fabricants*. — A la vérité, il peut se visiter encore bientôt pour une reprise de ce genre, si le bon public se trouve heureux de la distraction qui lui est offerte. Beaucoup des exposants ordinaires, en effet, doivent être sous les armes et ont bien d'autres des occasions de prouver leur ingéniosité. L'emplacement choisi cette année est aussi plutôt exigu, et nombre des associés ont dû exhiber leurs inventions et trouvailles dans des échoppes extérieures, à côté des baraques restées debout de la Foire des Architectes. — La distribution de ces locaux a été commencée à peine, d'ailleurs, et s'étend vers la place de la Concorde, à l'arrière du Jeu de Paume où restent les constructions déjà vues, le village colonial qui en cache le pignon, — le simulacre de grotte, de fontaine aux rochers [illegible] — et sur la rue de Rivoli, entre des locaux délabrés, le sol semé de décombres et de plâtras qu'enjambent allègrement les dames invitées pour l'inauguration.

Mais avant de passer une revue rapide des choses exposées, inventions curieuses ou falotes, intéressantes ou simplement amusantes que proposent les associés, il n'a paru qu'une remarque pouvait être faite et qui concerne l'ensemble, ou à peu près, des membres participants. Ceux qui ont été installés sur l'esplanade, le long de la rue de Rivoli, distribuent volontiers des prospectus pour recommander leur marchandise. A l'intérieur, dans le Jeu de Paume, les exposants

se contentent, plus ou moins, d'expliquer leurs inventions et trouvailles. Je ne veux pas dire qu'ils doivent être considérés comme des privilégiés ; mais le papier est plutôt cher maintenant et la galerie principale attire d'abord la clientèle. Au dehors sont surtout des comptoirs de vente. — Il serait fastidieux, on peut le croire, d'énumérer seulement la plupart des inventions proposées — dont j'aurai encore de l'hésitation à garantir toujours le caractère absolument récent — et il suffit, en somme, de mentionner les plus curieuses ou les plus remarquables : — C'est un petit appareil pour agrandir les cartes postales ; un autre, très curieux, pour fixer instantanément la serviette, qu'il fallait nouer jusqu'ici ou avoir sur les genoux ; une pâte pour le nettoyage des gants ; la *Hachinette*, qui sert à tailler, couper et recouper les viandes, les légumes, herbes, etc..., dans une sébile de bois ; un dispositif pour rouler les cigarettes ; « l'ondulateur-friseur à froid », qui est « le rêve des Dames » dit l'inventeur sur son prospectus ; les « produits des Colonies françaises, agglomérés d'ivoire végétal », proposés par un voisin ; « la Chartreuse, liqueur confectionnée avec des plantes de choix, — la plus digestive, la meilleure, la plus hygiénique » — et qu'on peut faire soi-même. Ailleurs, c'est « le Dressoir-glacière, garde-manger perfectionné » ; le tourniquet métallique « l'Universel » pour étalage des cartes postales ; une « balançoire pour enfants », appareil très simple et solide qu'il suffit d'installer sur une échelle double ; de nouvelles suspensions pour rideaux et tentures ; « la cuisine rapide au papier » — qui doit servir surtout aux gens pressés. Il faut ajouter ensuite : un cadenas automatique à combinaisons ; un réchaud de poche ; une valise fournissant table et tabourets pour touristes ; une voiture pliante pour enfants ; l'auto-cuisine système Harmand ; un nouveau réchaud à pétrole ; des tire-bouchons et débouchoirs de divers systèmes ; le brûlot autogène, d'une durée de 8 minutes ; la glacière « la Norwégienne » ; un support pour lampe-réchaud, qui permet « le chauffage des liquides et la cuisson des aliments », sur une simple lampe-pigeon au besoin ; un chevalet à pression pour scier le bois ; la lampe Madga et le briquet automatique Lumière ; une chaise pliante à glissière ; des lampes de poche ; une curieuse machine pour copier la musique ; un « séchoir de plafond » — invention qui doit être surtout utilisée par ceux qui manquent de place pour étendre le linge ; enfin un « nouveau distributeur de savon » ; le cycle nautique Bernhard ; des bateaux-glisseurs et un abri-pliant, à montage instantané, les portes et les fenêtres sur chassis, etc...

Je passe sur nombre d'appareils concernant la photographie et l'électricité ; l'auto-photo, — pour se photographier soi-même, précise la réclame faite à cet objet ; une lanterne et ses accessoires pour le virage des cartes-postales au bromure ; des piles « rechangeables

et démontables à coupleur (système Christophe) » à côté d'un verrou d'arrêt pour vélo ; et d'un téléphone à l'usage des aviateurs. Il faudrait encore mentionner « une table de malades » dite « la Charmeuse », qui « peut servir de pupitre, de table de jeu, voir de table à ouvrage » ; l'Epatant, bouchon-lampe au pétrole ; des animaux « artistiques » en étoffes, en velours ou peluche — pour jouets et pelotes et dont nous avons surtout remarqué un modèle de chien et un modèle de chat dont l'expression sans doute pourra causer quelque surprise ; des poupées en laine tricotée, et d'autres « incassables » parmi lesquelles il faut citer le nègre, le peau-rouge et le cochon —, sans parler d'une chaise percée du dernier goût, et même d'une petite guérite pour loger l'irrigateur des dames.

Comme on pouvait s'y attendre d'ailleurs, quelques inventions se rapportent au *bien-être* — si relatif — des troupes en campagne, — après nombre d'appareils pour les mutilés, leur rééducation physique, et le « Fixor » ou bague des alliés. Il suffit de citer le « bidon-musette » ; la « ratière des tranchées », que propose un habitué du front, et « l'oreiller pour les pieds », semelle incomparable à l'usage des poilus. — Tandis qu'au dehors on trouve un tir à la carabine, comme à la foire, à côté d'une boutique de pains d'épice, voici divers modèles d'avions, de parachutes ; un « croiseur aérien » ; des tentes pour l'aviation et les infirmeries temporaires. Puis c'est la série toujours nombreuse des jouets, des inventions propres à distraire la marmaille, et dont la guerre actuelle, comme on pouvait s'y attendre, la fait surtout les frais. Les jouets de guerre sont dans l'esprit, les tendances de la race, et ce sont d'abord des séries de soldats en plomb, en fer blanc peint, en étoffe, en bois découpé, — certains servant de pièces pour le jeu d'Echecs ; d'autres montés sur la balançoire ; plus loin « la charge merveilleuse des alliés » avec des bonshommes à mécanique et des chevaux de même. Ailleurs on voit des troupes allemandes marchand au pas de parade ; le Boche qui fait « Kamarad », — celui-ci nombre de fois, avec des grimaces multiples et qui se retrouve à chaque pas dans l'exposition ; un zouave à placer dans un tir et qui lève la tête coupée de l'ennemi quand on a fait mouche ; des quilles avec les têtes caricaturales de l'Allemand, de l'Autrichien, du Bulgare et du Turc ; le « Musée des horreurs », un autre tir permettant de s'exercer sur les quatre souverains associés qui se trouvent enfin pendus. On fait quelques pas et c'est pour rencontrer un troisième tir, celui-ci avec la tête du Kronprinz, laquelle peut se transformer au besoin en tête de mort ; le *Pilori*, un tourniquet avec un aéroplane dont la course décroche au passage les représentants divers des puissances adverses. On peut mentionner encore une autre collection de tirs : le canon contre tauben, l'attaque du Moulin ; le sous-marin, etc., tandis qu'on trouve plus

loin le « canon-jouet, lançant un obus à la mélinite sans danger » (sic) ; un Allemand à barbe rouge, coiffé du casque à pointe qui sort d'un obus et lui aussi fait « Kamarad » ; le village démontable, en carton, que démolit un zeppelin ; des tentes d'aviation militaire, tout un campement avec la loge de l'Etat-Major, une infirmerie, un hôpital, des abris pour les appareils, et auprès duquel la station du Bourget semblera plutôt en retard d'un chapitre. — Dans la série très nombreuse des jouets on peut mentionner encore un fusil lance-tubes ; des têtes sur flotteurs, en bois découpé, s'utilisant à la mer pour l'amusement des petits ; « la Mer chez soi », autre invention qui nous montre un port de pêche avec les falaises, les maisonnettes, le phare, des navires, des barques retournées sur le sable, les pêcheurs et même un douanier de service ; des séries de forteresses que bombardent et escaladent des soldats de plomb ; des constructions ou figurent le poste sémaphorique ; des ponts suspendus ; une grue tournante, — sans parler d'un polichinelle juché sur une balançoire auquel on a donné, — je n'oserais dire intentionnellement — la tête d'un homme politique qui se fit quelque peu houspiller ces jours derniers. — Pour terminer, il faut indiquer une série de statuettes — qui ne sont d'ailleurs plus des jouets mais bien des satires — dans la même tradition que le *Ratapoil* célèbre de Daumier, et dont on a pu voir depuis quelques années des essais surtout curieux ; des statuettes polychromes parmi lesquelles on remarque *Germania*, sous les espèces d'une grosse Allemande au ventre ballonné, la robe fendue montrant une cuisse de femme colosse, coiffée comme un chien savant et qui porte un singe dans le bras ; la *Kultur*, — toujours ! — un soldat allemand qui déménage les pendules ; le Boche faisant *Kamarad !* comme on pouvait s'y attendre et la série des souverains nos adversaires, qui devaient bien avoir les honneurs de cette fête : François-Joseph, le turc Mahomet, le Kronprinz et Guillaume, — déculottés, crucifiés, pendus, — le dernier avec son casque, une seule chaussette et en caleçon de bain.

L'Exposition des Petits Fabricants, cette année, a été organisée surtout pour prendre date, — marquer le réveil de l'industrie parisienne et l'activité des petits inventeurs, dont nous avons pu, nombre de fois déjà, apprécier l'ingéniosité, l'esprit alerte et toujours en éveil. Elle nous a apporté quelques curiosités, mais aussi des trouvailles utilisables et certaines inventions d'un intérêt direct qui suffisent à faire comprendre que cette manifestation en somme n'était pas inutile.

CHARLES MERKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Colonna de Cesari Rocca et Louis Villat : *Histoire de Corse*, avec de nombr. grav. ; Boivin. 3 »

René Lote : *Le périt allemand et l'Europe* ; Alcan. 1 25

Ferd. Van de Vorst : *La Nation criminelle :* Van Oest. 2 »

Georges Weill : *L'Alsace française de 1789 à 1870 ;* Alcan. 1 25

Littérature

Paul Desanges : *Octave Mirbeau ;* les Forgerons. 1 »

George Meredith : *L'Ode à la France.* Trad. par Maurice Pierrotet ; Nouv. Revue française. 1 25

Ouvrages sur la guerre actuelle.

Jean Ajalbert : *Dans Paris, la Grand' Ville* ; Crès. 3 50

Georges Argyroglo : *L'Allemagne ennemie de l'Hellénisme.* Préface de Maurice Barrès. Lettre d'Alfred Croiset ; Jouve. 3 »

A. Aulard : *La guerre actuelle commentée par l'histoire ;* Payot. 3 50

Victor Bérard, Gabriel Séailles, Pierre Dauzet, etc. : *L'Effort de la France.* Préface par Alfred Croiset ; Berger-Levrault. 0 60

G. Blanchon : *La Guerre nouvelle ;* Colin. 3 50

Colonel Bujac : *La Roumanie ;* Fournier. 1 50

Jules Combarieu : *Les jeunes filles et la guerre ;* Colin. 3 50

F.-J. Combat : *L'Impôt sur les bénéfices de guerre ;* Berger-Levrault. 2 »

Les Communiqués officiels. XIX. Mars-avril 1916. Berger-Levrault. 0 90

Jules Destrée : *Italie ;* Van Oest. 1 25

H. Fougerol : *Réquisitions militaires et maritimes ;* Berger-Levrault. 2 50

W. Morton Fullerton : *Les Etats-Unis et la guerre ;* Chapelot. 1 50

Phillipe Millet : *En liaison avec les Anglais ;* Perrin. 3 50

Olivier de Rougé : *Autour de la Guerre ;* Berger-Levraalt. 3 50

Louis Thomas : *Avec les chasseurs ;* Crès. 1 75

Philosophie

Harald Hoffding : *La philosophie de Bergson.* Trad. du danois, avec un avant-propos, par Jacques de Coussange. Lettre de M. Henri Bergson à l'auteur ; Alcan. 2 50

Poésie

Jo Ginestou : *Pour amuser les civils ;* Ed. de Terre latine. 2 »

Jacques Normand : *Le laurier sanglant ;* Calmann-Lévy. 3 50

Louis Piérard : *A la gloire du piotte ;* Sijthoff, Leyde. » »

Roman

Paul Acker : *L'Oiseau vainqueur ;* Flammarion. 3 50

André Avèze : *Martha Steiner, gouvernante allemande ;* Albin Michel. 3 50

Henry Bordeaux : *L'Ecran brisé ;* Nelson. 1 25

Jacques Constant : *L'Enjôleur ;* Albin Michel. 3 50

Gaston Leroux : *Le château noir ;* Laffitte. 3 50

Nadège Nastri : *Le culte du souvenir ;* Figuière. » »

André Prieur : *Le plus grand amour ;* Figuière. 3 50

C. Roubeau : *La Morate grise ;* Plon. 3 55

George Sand : *Jeanne ;* Nelson. 1 25

Sciences

Henry de Varigny : *Explosions et explosifs ;* Berger-Levrault. 0 75

Sociologie.

Emile Chantriot : *L'administration des départements envahis en 1870-1871.* Preface de Jean Cruppi ; Berger-Levrault. 1 25

A. Daudé-Bancel : *Le protectionnisme et l'avenir économique de la France* ; Giard. 2 »

Divers : *Les Services économiques et sociales de l'Université de Genève ;* Georg, Genève. 3 »

Paul Raphael : *Antisémitisme et Pangermanisme ;* Alcan. 0 40

S. Schiffer : *La Fondation d'un état juif en Palestine* : Jouve. 0 75

Théâtre

Antoine Bibesco : *Le jaloux,* pièce en 3 actes, Calmann-Lévy. 3 50

A. Oltramare et G. Henry : *Icare,* pièce en 3 actes, Atar. Genève. » »

Voyages

Marc Henry : *Au pays des Maîtres-chanteurs ;* Payot. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les écrivains tués à l'ennemi. — Une lettre de M. J. de Morgan. — Les Prêtres et la psychoanalyse. — J.-J. Rousseau et le latin. — Une lettre de M. Henry Dérieux. — Le Poète et la Critique. — Ronsard et la Roumanie. — Une conférence d'Emile Verhaeren. — Une prophétie académique. — Au sujet des soldats aveugles. — La devise du Prince de Galles. — Qu'est-ce qu'un patriote allemand ? — Le Musée de Province.

Les écrivains tués à l'ennemi. — A la liste déjà si longue des écrivains morts à la guerre, il faut ajouter le nom du poète Lucien Rolmer, tué devant Verdun le 28 février. Porté comme disparu pendant six mois, sa mort est aujourd'hui considérée comme certaine, grâce à la lettre d'un de ses camarades prisonnier en Allemagne. Il a été tué pendant un des terrible assauts. Son corps repose en Lorraine.

Poète et romancier, Lucien Rolmer laisse une œuvre variée, parfois d'une fantaisie satirique comme dans *les Héritiers de Mme Fornoul* ou dans l'*Hôtel de Sainte-Agnès et des célibataires*, ou lyrique et animée de spiritualité, comme dans les deux recueils des *Chants Perdus*. Il voulut même aborder la critique, une critique d'amour bien entendu. Il réunit ainsi différentes études, qu'il intitula *l'Eloge de la Grâce.*

Cet infortuné poète aimait beaucoup la Littérature, et la Poésie plus encore.

§

Une lettre de M. J. de Morgan.

Monsieur le Directeur,

Je ne pensais pas avoir à revenir sur la question arménienne. Après ma lettre insérée dans le n° du *Mercure* du 1er août et mon article sur « les débuts du peuple arménien dans l'Histoire » (1er septembre) ; mais je vois dans votre Revue de Quinzaine (n° du 16 septembre p. 352 sq.) un article de M. Henri Mazel, qui m'oblige à prendre de nouveau la plume, pour rétablir la vérité et défendre ce peuple martyr contre des affirmations injustes, très offensantes même pour son honneur national. Ces appréciations tombent d'autant plus mal en ce moment que le peuple arménien, après des siècles de luttes et de souffrances, voit enfin luire l'espoir d'un sort meilleur

Il est de notre devoir, comme neutres dans la question, d'exposer les faits en connaissance de cause, de reconnaître quels sont les défauts et les qualités du peuple arménien, mais de nous montrer d'une impartialité absolue.

Dans ma lettre du 1er août, j'ai indiqué l'auteur grec Strabon comme source de documentation, quant aux frontières de l'Arménie et ceci pour deux causes : la première est que les limites de l'Ancienne Arménie ne se sont pas modifiées depuis le IIe siècle de notre ère, la seconde afin de montrer que la propriété du sol arménien, par les fils de Haïk, remonte à des temps très reculés et que, par suite, on ne peut traiter les Arméniens en nouveaux venus dans l'Empire ottoman.

M. Henri Mazel s'appuie sur le passage de Reclus « nulle part les Arméniens ne vivent en corps de nationalité compacte » pour montrer que les Arméniens ne constituent pas une Nation. Or, Elisée Reclus a écrit les volumes sur la Russie et les possessions asiatiques du Tsar, d'après des sources d'origine russe, « ne pouvant, m'a t-il écrit lui-même un jour, à propos de la Malaisie, avoir visité tous les pays décrits dans sa Géographie Universelle ». Les Russes ont tendance à considérer comme sporadiques les peuples qui habitent leur Empire. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet et les Turcs sont dans le même état d'esprit ; ce n'est donc ni chez les Russes ni chez les Turcs qu'il convient d'aller chercher des renseignements précis quant à la population arménienne, mais bien chez les personnes qui, *de visu*, ont observé les conditions dans lesquelles vit le peuple. Si l'on préfère ne pas s'en rapporter à ma propre expérience, qu'on veuille bien consulter l'ouvrage très remarquable, d'ailleurs, par son impeccable documentation, de H. F. B. Lynch. *Armenia, Travels and Studies, 2 vol in-8°* (*I. The Russian provinces ; II. The Turkisch provinces*) *Londres 1901 Longmans, Green et C°*, et l'on verra que les Arméniens groupés autour de leur Catholicos d'Etschmiadzin, ont conservé leur direction politique générale depuis le xie siècle, époque de la ruine du dernier royaume de grande Arménie, celui des Bagratides, par les Turcs Seldjoukides, que tous les Arméniens de Russie, de Turquie, des colonies de Paris, Londres, Rome Turin, Venise, New-York, Bombay, Calcutta. etc., obéissent à leur patriarche, élu par la nation, que, bien qu'ils soient soumis au joug de l'étranger, les Arméniens ont conservé leur langue, leur religion, leurs usages, leurs traditions et, par-dessus tout, leur espoir d'être un jour émancipés, que ce peuple se compose de quatre millions de personnes, dont il y a lieu de défalquer environ cinq cent mille malheureux exterminés par les Turcs (et non un million comme on l'a avancé). On verra dans le même ouvrage que dans les vilaïets dits arméniens de Turquie l'élément arménien, bien plus important que ne l'avouent les statistiques ottomanes, forme le fond de la population.

« Il y a une Arménie caucasienne, dit M. H. Mazel, où les Arméniens sont disséminés un peu partout au milieu des Tartares, des Kurdes et des Géorgiens, et séparés d'ailleurs de leurs frères de Turquie ; et une Arménie persane ! » Ceci n'est qu'en partie exact. Il existe, en effet, surtout aux limites entre ces divers peuples, un grand mélange de villages dont les territoires sont enclavés chez les Arméniens. Mais ces mélanges diminuent d'importance au fur et à mesure que l'on pénètre dans l'intérieur du pays. Il

n'en peut d'ailleurs être autrement dans le pays d'un peuple asservi. La Transylvanie contient une foule de colonies hongroises et saxonnes, au milieu de populations roumaines. En Bohême on rencontre de nombreux centres allemands, en Bulgarie des villages serbes, grecs, turcs, en Algérie des agglomérations françaises, espagnoles, italiennes. Il est parfaitement injuste de reprocher à l'Arménie les intrusions étrangères dans son territoire ; car ces colonisations sont les conséquences même de la perte de son indépendance politique depuis tantôt huit siècles. (Je parle seulement de la Grande Arménie.) Quant au partage du territoire arménien entre trois puissances, la Russie, la Turquie et la Perse, en peut-on faire un grief aux Arméniens? Les Polonais sujets de l'Allemagne, de la Russie et de l'Autriche, ne sont-ils pas tous des Polonais ?

On ne peut faire aucune comparaison plus juste et plus frappante que celle de la Pologne et de l'Arménie, les conditions nationales, historiques, politiques, religieuses sont les mêmes dans les deux pays, avec cette différence, cependant, que la Pologne n'a perdu son indépendance qu'en 1772 alors que l'Arménie est tombée bien des siècles plutôt, que les Polonais ont eu des maîtres relativement civilisés, tandis que les Arméniens étaient dominés par de terribles barbares.

Peut-on dire avec M. Surbézy que « l'Arménien est timide et peu courageux ; né, en quelque sorte pour subir l'oppression brutale de ses voisins et de ses maîtres » et avec M. Griselle, qu'ils ont la « soumission atavique ». Il faut bien peu connaître les Arméniens et leur histoire pour flétrir ainsi cette *Pologne asiatique* qui, durant deux mille cinq cents ans, a lutté pour son indépendance.

Mais n'envisageons que les temps modernes, afin de ne pas allonger indéfiniment cette réfutation des erreurs qui s'écrivent journellement sur les Arméniens. Des milliers de volontaires arméniens se battent aujourd'hui dans l'armée du Caucase. L'un d'eux, un chef de bande, Archak Kafafiam (dit Kéri) est glorieusement tombé le 15/28 mai 1916 à Revandouz, tandis qu'il chargeait les Turcs à la baïonnette, à la tête de ses Arméniens. Cent cinquante mille soldats du tsar appartiennent à cette nation qu'on traite à la légère de lâche, des milliers de volontaires se battent dans les armées de l'occident espérant, par l'effusion de leur sang, mériter à leur patrie la liberté. La Russie n'a-t-elle pas compté parmi ses grands Généraux Béboutoff, Loris Mélikoff, le vainqueur de Kars en 1878, Goukasoff et bien d'autres.

Dire que l'Arménien subit sans se révolter la servitude est une accusation fort injuste ; car mille fois les Arméniens ont résisté aux Turcs, aux Kurdes, défendant jusqu'à la mort leurs familles et leurs biens. Lors de la révolution dans le Caucase, profitant du désordre, les Tartares ont attaqué leurs voisins chrétiens, pensant en avoir aisément raison et s'emparer de leurs troupeaux. Mais les Arméniens, s'organisant en quelques jours, leur ont administré la plus superbe des « raclées ». Moi-même, accompagné par l'un de mes attachés, M. Paul Toscane, j'ai assisté dans le Quaradaghi, en Perse, à une guerre entre villages arméniens et villages turcs (Ajerbaidjamis) et je puis affirmer que les chrétiens se comportaient fort bravement. Et cette résistance acharnée des habitants de Zeitoun, en Cilicie, contre de véritables armées turques! Et cette lutte d'une poignée d'Ar-

méniens, plus tard sauvés par les marins français, armés de mauvais fusils, contre les réguliers ottomans ! — J'écrirais des pages et des pages si je voulais relever tous les actes d'héroïsme de cette nation. D'ailleurs les Turcs étaient si bien renseignés sur la résistance qu'offrirait ce peuple, qu'avant d'ordonner les massacres ils ont pris deux mesures préparatoires : le désarmement de la population arménienne et l'armement des kurdes, sous le nom de Hamidiyehs.

Je citerai l'une des sources de M. H. Mazel lui-même en donnant l'appréciation de M. Déniker : « Comme les Juifs, ce peuple, après avoir donné des preuves de bravoure et d'une humeur belliqueuse remarquable, se tourna en grande partie vers le négoce, (mais) l'esprit guerrier, complètement éteint chez les Juifs, se réveille encore, par moments, chez les Arméniens. » Cette appréciation, en grande partie basée sur une documentation russe (je le sais) est, ma foi, fort juste. L'Arménien n'est ni belliqueux, ni sanguinaire ; mais il a une haute idée de son devoir et sa bravoure « endormie », suivant l'expression de M. H. Mazel, se réveille quand sa conscience lui ordonne de payer de sa personne. — Peut-on lui en faire un reproche ?

En terminant je signalerai l'inquiétude que, comme historien, j'éprouve en voyant paraître le nom du roi *Amikou*, ennemi d'Assourbanipal, que cite M. H. Mazel. Je ne connaissais pas ce monarque arménien, et j'avoue que l'apparition d'Assourbanipal dans les affaires de l'Arménie me laisse pensif. Je croyais avoir tout dit dans mon article du *Mercure* quant aux origines et aux débuts du peuple arménien sur la scène historique. Quoi qu'il en soit, j'espère pour cette fois en avoir dit assez afin qu'à l'avenir ce brave peuple ne passe pas pour n'avoir ni nationalité ni courage.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, la nouvelle assurance de mes sentiments très distingués.

J. DE MORGAN

§

Les Prêtres et la Psychoanalyse.

Agen, le 13 septembre 1916.

Monsieur Vallette,

Dans un article (« Une Psychose nouvelle — la Psychoanalyse », n° 437 du *Mercure*) — article qui veut être un « cri d'alarme », M. Yves Delage expose les ravages faits par les idées du Dr Freud. Le tableau est peut-être poussé un peu au noir ; je lui concède cependant que les victimes de ces théories, qui déforment les esprits et détraquent les cerveaux, sont de plus en plus nombreuses — d'où nécessité d'enrayer le mal. Mais, lorsqu'il écrit : « Les membres du clergé sont suspects, surtout lorsqu'il siègent au tribunal de la Pénitence », je me sépare de lui et je proteste.

Une pareille suspicion est, en effet, injuste et même injurieuse. Je suis prêtre et je certifie que nous approchons les âmes avec d'autres idées ; nous avons pour les ausculter, les juger, d'autres moyens et de différentes normes — la luxure n'est *qu'un* des péchés, sources de nos faiblesses quotidiennes. M. Yves Delage est trop averti pour en ignorer ; il sait bien que nos maîtres de la vie spirituelle, dont nous suivons les principes, ont une psychologie bien plus *noble* et *réaliste*, toute de *finesse* et de *bon sens*. Le prêtre, au confessionnal moins qu'ailleurs, est un psychoanalyste ; il n'a

que faire des « opinions biscornues » du Dr Freud et de ses disciples. M. Yves Delage peut m'en croire.

Agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

JEAN-FRED. ANGÉLY.
Vicaire à Saint-Joseph du Passage.

§

J.-J. Rousseau et le latin.

Monsieur,

Comme votre correspondant, M. Emile Janvion, j'avais été fort étonnée de voir placer J.-J. Rousseau au nombre des écrivains qui « ne connurent jamais le latin ». Il n'est pas même besoin d'ouvrir les *Confessions* pour soupçonner que leur auteur avait au moins quelque compréhension de la langue latine, puisqu'il lui emprunte l'épigraphe de son livre : *Intus et in cute*. Et, ce qui est plus significatif, en empruntant à Perse cette citation, il la modifie, pour l'adapter au rôle qu'il lui assigne. Le texte, en effet, est, sauf erreur : *Te intus et in cute novi*.

Qu'on ouvre maintenant le volume au livre VI de la Ire partie; ce livre débute par quelques vers d'Horace : *Hoc erat in votis*.... trop bien appropriés à ce qui suit pour que Rousseau n'en pénétrât pas le sens, et même n'en goutât pas le charme.

Que si cette double preuve paraît insuffisante, — car, après tout, on peut citer, et même comprendre des bribes d'une langue sans la connaître, — on trouvera dans ce même livre VI un passage qui lèvera tous les doutes. Rousseau y dit expressément qu'aux Charmettes il se livra, entre autres études, à celle du latin ; qu'elle lui parut d'ailleurs pénible, et qu'il n'y fit « jamais de grands progrès ». Cependant, il en apprit assez pour arriver à « entendre la construction », et « lire un auteur facile à l'aide d'un dictionnaire ». Même, « à force de temps et d'exercice », il parvint à « lire assez couramment les auteurs latins ». Il demeura toutefois ignorant de la prosodie et des règles de la versification. Mais, tel quel, le bagage latin de Rousseau est assez respectable, et, en tout cas, suffisant pour enlever le droit d'affirmer que Jean-Jacques ne connut *jamais* le latin.

Au surplus, n'eût-il pas entrepris, à vingt-cinq ans, l'étude de la langue latine, que le *jamais* serait encore de trop. Rousseau nous apprend, en effet (Conf. P. I. livre I) que, tout enfant, il fut « mis en pension chez le ministre Lambercier pour y apprendre, *avec le latin*, tout le même fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation ». Et sans doute fut-il bon écolier, puisqu'il aidait de sa jeune science son camarade et cousin, moins studieux ou moins intelligent que lui, lui « soufflait sa leçon », et « lui aidait à faire son thème », quand lui-même avait achevé le sien.

Evidemment, tout cela ne prouve pas que Rousseau fut jamais un latiniste, et, ne l'avouât-il pas lui-même en toute candeur, que sa langue le dénoncerait. Mais, encore une fois, il n'ignorait pas complètement le latin.

Quant au grec, il ne paraît pas l'avoir jamais abordé. Si, tout enfant, il lut, et très assidûment, Plutarque, ce fut dans une traduction française qui faisait partie de la bibliothèque de son père (Conf. I, I). D'ailleurs sa con-

naissance imparfaite et péniblement acquise du latin suppose bien que du grec il n'en avait aucune.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, mes civilités très distinguées.

R. ALBERT.

§

Une lettre de M. Henry Dérieux.

Cher Monsieur Vallette,

Voulez-vous me permettre de répondre très brièvement à la lettre de M. François Porché que vous publiez dans le *Mercure* du 16 septembre. Non pas qu'elle m'ait surpris en rien (et je tiens, au contraire, à rendre hommage à la parfaite correction de son auteur), mais je tiendrais avec votre agrément à rectifier deux inexactitudes... bien légères sans doute, mais qui ont pourtant leur importance, l'une peut-être pour vous, l'autre à coup sûr pour moi.

1°) M. Porché semble s'étonner d'avoir été... blâmé (mon Dieu ! que ce mot m'effraie !) dans le *Mercure* dont il est collaborateur, dit-il, depuis plus de quinze ans. Or, à ce titre précisément, M. Porché ne peut ignorer que le *Mercure* est une tribune libre et que j'y écrivis (comme tous ses collaborateurs d'ailleurs) non en votre nom, mais au mien.

2°) M. Porché laisse entendre que j'ai reproché à *l'Arrêt sur la Marne* son « indigence ». Or je prie le lecteur de relire l'article incriminé et, s'il y trouve en effet l'expression « quelque chose d'un peu maigre et comme d'étriqué, » je le défie bien d'y lire le mot « indigent. » Et ce n'est pas tout à fait la même chose.

Maintenant, qu'il arrive au critique d'être critiqué, c'est bien la dernière chose du monde dont je serais tenté d'être surpris. J'ajoute que, publiant dans un mois un livre de vers auquel la guerre n'est pas étrangère, j'offre le flanc avec bien plus de générosité encore à ceux qui n'ont pas trouvé ma prose parfaitement à leur goût...

En vous remerciant d'avance de bien vouloir publier ces quelques lignes, je vous prie de me croire, cher monsieur Vallette, votre collaborateur dévoué.

HENRY DÉRIEUX.

§

Le Poète et le Critique. — C'est une petite histoire très authentique. L'un des personnages, *le Poète*, est mort à la guerre, le 28 février dernier. Il s'appelait Lucien Rolmer. Quant au *Critique*, qui vit encore, nous tairons son nom.

Le Poète était pauvre. Le Critique, qui protégeait le Poète, embaucha un jour celui-ci, à seule fin de classer sa bibliothèque aussi abondante qu'incohérente. Le Poète arrivait à 8 heures, chaque matin, revêtait un sarreau et, muni d'un plumeau, montait sur une échelle. Le travail allait lentement, car lorsque le Poète trouvait un livre de vers, il ne résistait pas au doux plaisir de le lire. Du haut de son échelle, son plumeau entre les jambes, il déclamait, la tête renversée dans une attitude voluptueuse et inspirée. Une fois qu'il lisait ainsi un poème d'Henri de Régnier, il se laissa choir dans un nuage de poussière. Un verre de vieux vin le remit sur pied.

On conçoit que dans ces conditions la besogne n'avançait guère. Or le

critique était réaliste et le Poète était symboliste. Des discussions naissaient — le Poète en eût volontiers fait naître une à chaque volume — qui retardaient le classement de la bibliothèque, car le Poète, alors, s'asseyait par terre et refusait d'en démordre. A trois reprises il fut menacé de renvoi par le Critique exaspéré. Le désordre et une atmosphère de haute « loufoquerie » régnaient dans la maison...

Un matin, ayant bu sa quatrième tasse de café et terminé son troisième article, le Critique pénétra dans la bibliothèque en enjambant les monticules de livres.

— Il faut en finir, dit-il au Poète, je vais vendre au poids tous les livres qui ne valent rien.

Et de faire un tri. Presque toute la jeune littérature fut ainsi mise au rebut. Le Poète, en pleurant, défendait ses amis.

— Oh! pas celui-ci, Maître, pas celui-ci encore! implorait-il.

— Taisez-vous. Vous n'y entendez rien. Dépêchons-nous.

Et le tas de monter.

Or voici que dans la frénésie du travail, le critique, par mégarde sans doute, lança sur le tas de rebut une des œuvres du Poète : *Maïvine*.

Maïvine intacte, non coupée, avec sa flamboyante dédicace!

Le Poète s'effondra pour ne plus se relever qu'à l'heure du déjeuner. On s'efforça de le consoler. Rien n'y fit. Pâle, l'œil fou, le Poète mangeait du bout des dents. Soudain, il éclata de rire :

— Mais alors, Maître, quand vous me disiez que mon livre était idiot, vous n'en saviez rien, puisque vous ne l'aviez pas lu!

Le classement de la Bibliothèque du Critique ne fut jamais terminé.

§

Ronsard et la Roumanie. — Il y a, depuis peu, un cas Ronsard qui est bien un des effets les plus imprévus de la participation à la guerre de notre nouvelle alliée, la Roumanie. Personne ne pensait à Pierre Ronsard, sinon pour relire ses vers immortels. Mais voici qu'un érudit patriote, M. A. Fauqueux, s'avisa récemment de découvrir que le chef de la Pléiade était d'origine roumaine. Voici, comment il établit sa généalogie quelque peu ténébreuse :

Cela se passait au quatorzième siècle, en pleine guerre de Cent Ans. Le fils du ban de Maricins ou des Ronces, petit village près de Buzeu dans les plaines de la Valachie, quitta son pays et vint offrir son épée à Philippe de Valois qui guerroyait alors contre les Anglais. Son courage, ses hauts faits d'armes lui attirèrent les bonnes grâces du roi qui le récompensa en l'autorisant à adopter notre belle patrie, à franciser son titre et son nom, à devenir le marquis de Ronsard. Deux siècles plus tard, la famille de Ronsard donnait à la France, Pierre de Ronsard, l'enfant chéri des Muses que toute une génération proclama le premier poète de son temps, qui fut l'ami de Marie Stuart, fut consulté par Le Tasse pour sa Jérusalem délivrée et comblé d'honneurs par le roi Charles IX qui lui adressa ces vers connus :

> L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
> Doit être à plus haut prix que celui de régner
> Tous deux, également, nous portons la couronne
> Mais roi, je la reçus; poète tu la donnes.

Telle est la thèse de M. Fauqueux qui est tout à fait plausible et peu

paraître acceptable à nos cœurs de Français. Ah! si la Roumanie n'était pas notre alliée, le cas eut été différent !

Telle, cependant, cette thèse est immédiatement controversée par M. Pierre de Nolhac :

Quel que soit notre désir d'être agréable à nos nouveaux alliés, il est impossible de laisser dire que le « Prince des poètes français » est d'origine roumaine. Assurément, notre grand Ronsard a parlé, dans les vers fameux que citait l'autre jour M. Lugné-Poe, d'un marquis de son nom, né au bords du Danube,

« Riche d'or et de gens, de villes et de terre »,

qui serait venu en France combattre les Anglais au temps de Philippe de Valois. Mais cet ancêtre glorieux, en qui se complaisait sa vanité, n'a jamais existé que dans son imagination de poète.

Les biographes récents de Ronsard n'admettent plus la légende, qu'il avait su imposer à ses contemporains. Le plus autorisé, M. J. Jusserand, dans son livre exquis et savant de la collection des *Grands écrivains*, n'en fait même plus mention. Les Ronsard (Henri Longnon l'a démontré à merveille) sont en réalité de vieille souche vendômoise. On trouve leur nom depuis l'an 1000, le long de la vallée du Loir. Les ancêtres certains du poète, depuis le quatorzième siècle, sont de père en fils « sergents » de la la forêt de Gastine, c'est-à-dire gardes-forestiers des « ombrages verts », au milieu desquels a grandi Pierre de Ronsard et qu'il a immortalisé ; et cette vérité est beaucoup plus belle que la fable étrangère.

Nos amis de Roumanie se consoleront aisément de nous voir renoncer à l'erreur qui leur plaisait. C'est de nos jours, et sous nos yeux, que le sang roumain est venu embellir la poésie française.

PIERRE DE NOLHAC.

D'autre part, M. Cayon, directeur de la *Românul litterar* écrivait dans le numéro de décembre 1904 de la *Revue franco-italienne* de Naples :

Chez nous, MM. Hasdeu et Odobesco, Alexandri et Gion, ont émis sur la question de l'origine de Pierre Ronsart ou Rousard des opinions differentes. M. Hasdeu prétend que le premier Ronsard fut *originaire de Bârlad* et cite, comme preuve à l'appui, les armoiries du manoir de la Poissonnière (commune de Couture, Loir-et-Cher), lesquelles contiennent trois poissons, tout comme l'emblème de la principauté de Bârlad. L'argumentation est ingénieuse, mais ne paraît pas éclaircir le problème de l'origine de Ronsard. Basile Alexandri, dans *Banul Màràcine*, s'est fait l'interprète de son opinion. « A l'époque de la guerre de Cent Ansi dit-il, un bassarab d'Olténie nomme Màràcine (ronce) ayant entendu parler que la France se trouvait en danger, est allé lui porter secours, avec sa suite, un groupe de braves Roumains. Le roi Philippe de Valois l'accueillit chaleureusement et lui donna le nom de Ronsard, sorte de traduction du mot « Màràcine ».

Tine asta spadà-n dar (Tiens cette épée, je t'en fais cadeau),
Brav marchize de Ronsard (Brave marquis de Ronsard).

Le même M. Coyon ajoute :

L'origine de Ronsard, est un excellent sujet de travaux littéraires et historiques, car les Roumains se sont habitués *à considérer Ronsard comme un des leurs, comme une gloire nationale.*

Décidément, avec les Poètes, on ne sait jamais ! Et même quand ils parlent de leur Grand'Père, il ne faut les croire qu'à moitié. Imagination !

Les gens de sens rassis prendront, dans cette affaire, parti pour M. Jusserand, Longnon et de Nolhac contre le Poète lui-même. Les autres conserveront un doute et espéreront qu'un érudit valaque projetera, un jour, un peu de lumière sur ce cas ténébreux. Au surplus, depuis Homère, il convient qu'un peu de mystère entoure l'origine des grands poètes.

La devise du Prince de Galles, depuis l'origine, est, on le sait, *Ich*

dien et on se demande souvent pourquoi ces deux mots allemands à une époque où les rois normands d'Angleterre ne parlaient que français. L'explication que nous trouvons dans *Everyman* sous la plume d'un correspondant gallois est très simple. Quand le roi Edouard Ier présenta son fils aîné comme prince aux Gallois, il leur dit dans leur langage : *Eich dyn!* Votre prince, votre homme ! Ce sont ces deux mots qui, mal compris par quelque héraldiste ignorant le gallois mais connaissant l'allemand, ont été déformés en *Ich dien* : je sers. Peut-être d'ailleurs le Prince noir qui ne devait pas connaître lui non plus le gallois a-t-il adopté la déformation allemande pour affirmer son obéissance à son père le roi Edouard III.

§

Une conférence d'Emile Verhaeren. — Le 7 septembre le poète Emile Verhaeren a fait à Berne, sous le patronage du cercle Romand, une conférence sur « La jeune Belgique littéraire ».

Au cours de la conférence, M. de Max récita des poésies de Rodenbach et d'Emile Verhaeren.

On a beaucoup remarqué la présence, aux côtés de l'Ambassadeur de France et du Ministre de Belgique, du grand poète Karl Spitteler, venu pour applaudir son éminent confrère.

A l'issue de la conférence, une réception fut offerte aux deux poètes.

§

Une prophétie académique. — Le père Jeanne, oratorien distingué et helléniste remarquable, professait la rhétorique au Collège de Saint-Lô. Doué d'un sens critique très sûr, il eût fait sans doute, en un milieu plus moderne, un critique littéraire d'une autre envergure que M. Doumic. Il se contentait de sourire des médiocrités contemporaines et relisait Sophocle... Chargé en 1893 de prononcer le discours de distribution de prix, il eut la fantaisie de l'écrire en vers, en vers d'une richesse de rimes qui eut fait pâlir Banville de jalousie. Mais c'est surtout par leur intuition prophétique de l'avenir (le présent que nous vivons aujourd'hui), que ces vers sont curieux.

Nous empruntons le fragment ci-dessous au *Journal de la Manche et de la Basse-Normandie*, dont le rédacteur nous rappelle qu'en 1893 l'alliance franco-russe n'était encore qu'à ses débuts et que la politique de Crispi « prévalait en Italie, alors inféodée à l'Allemagne ».

Verrez-vous s'engager l'inévitable guerre,
Plus terrible vingt fois que celle de naguère,
Et dont nul bras humain, au suprême moment,
Ne pourra contenir l'affreux déchaînement ?
Les ordres ont frémi sur le fil métallique,
Lançant l'arrêt de mort brutal et sans réplique ;
Et de Rome à Berlin, de Brest à Pétersbourg,
Sombres, marquant le pas au rythme du tambour,
Bretons, Normands, soldats de Champagne et Lorraine,
Bourguignons, Provençaux, Cosaques de l'Ukraine,
Russes et Polonais, Prussiens et Bavarois,
Piémontais, Allemands, Napolitains, Hongrois,
Spahis du Sénégal et Turcos d'Algérie,
S'en vont par millions à la grande tuerie.
Epouses, mères, sœurs, à genoux ! Car voilà
L'Europe ramenée au siècle d'Attila

Avec d'âpres clameurs, sur toutes les frontières,
Voyez s'entrechoquer des nations entières,
Flots humains, soulevés par le vent des combats ;
Et sans cesse, au-dessus du vaste branle-bas,
Ecoutez, comme un glas lugubre et monotone,
Le fusil qui crépite et le canon qui tonne,
Pendant que tour à tour, dans le gouffre d'enfer,
Plongent les régiments sous la trombe de fer.
Oh ! combien de soldats, combien de capitaines,
Qui partirent vaillants pour ces luttes lointaines,
Font de leur corps sans vie un rempart aux vivants :
Combien, pâles débris des bataillons mouvants,
Meurent sur les chemins, de faim et de misère !
Tant qu'enfin les vainqueurs, étreignant dans leur serre
Des peuples décimés, meurtris, saignés à blanc,
Sentent qu'ils ont aussi leur plaie ouverte au flanc,
Et tombent épuisés sur leurs tristes victimes.

Verrez-vous tous ces deuils et ces horreurs sublimes ?
Dieu le sait. Mais enfin, de l'un à l'autre bout,
L'Europe a des sursauts comme un volcan qui bout :
Il semble qu'on entend déjà gronder la terre.
Quelque part que demain se forme le cratère,
Quelque chemin que prenne en son débordement
Le fleuve projeté par l'abîme fumant,
Notre sol tremblera sur sa base affaiblie.

. . . . . .

§

Au sujet des soldats aveugles. — Dans son étude du 1er septembre, M. Marcel Bloch cite plusieurs personnes qui s'emploient à l'amélioration du sort des soldats aveugles.

A la liste qu'il publie, il faut ajouter le nom de Benjamin Vallotton ? Le père de *Potterat* a prononcé, dans les 22 cantons de la Suisse, d'innombrables conférences en faveur de ces malheureux, pour lesquels ses compatriotes lui ont versé des sommes considérables. On ne saurait imaginer, l'unanime élan de charité de tous ces Suisses ! Les plus petits hameaux ont donné comme les plus grandes villes...

§

Qu'est-ce qu'un patriote allemand ? A cette question le *Berliner Tageblatt* répond :

Pour le patriote allemand « idéal », les Anglais sont des crapules ; les Français, des dégénérés, les Russes, des brutes, les Italiens, des brigands, les Japonais, des singes jaunes. En tête de ses lettres il doit apposer un timbre portant la devise : Gott strafe England. Il connaît par cœur vingt variantes de l'Hymne de Haine. Il a, sur sa table de travail, une boîte d'allumettes en forme de croix de fer ; un cendrier avec portrait d'Hindenburg ; un encrier fait d'un éclat d'obus, du papier buvard aux couleurs nationales. En outre, il est l'heureux possesseur d'une chope en forme de mortier et d'un coussin mécanique qui joue *Heil Dir im Siegerkranz*. Bien entendu il aime l'Allemagne le plus au monde mais tout à fait à sa manière : il n'a jamais franchi ses frontières, sachant d'une façon indubitable qu'au delà il ne trouverait que lâcheté et dépravation. Il parle avec plus d'assurance encore qu'il ne pense. Quiconque ne partage pas sa manière de voir est un sot ou un lâche. Quand il parle avec des patriotes comme lui alors personne, ni homme d'Etat, ni général, ni le Kaiser même, n'évite sa critique ; et il met une ligne de démarcation très nette entre les « vrais Allemands », dont il est et les autres, ceux qui, bien que nés en Allemagne, sont pour lui des internationalistes : En réalité, c'est un homme bon et doux, mais il considère comme un signe de courage de s'enivrer de l'odeur du sang.

§

Le Musée de Province.

Serait-ce un attentat à la pudeur? — D'après certaines personnes du quartier de la route d'Arles, on croit qu'un attentat à la pudeur aurait été commis par un homme paraissant âgé d'une soixantaine d'années, sur une fillette de 13 ans.

Cette affaire sur laquelle nous n'avons pu recueillir aucun renseignement de la police ne présente pas, pour l'instant, la forme d'un véritable délit aux mœurs.

Un employé d'octroi, paraît-il, aurait aperçu dans un champ de la route d'Arles, la fillette et le sexagénaire. On nous affirme également qu'un militaire serait intervenu et aurait giflé le dégoûtant personnage.

L'enquête que mène habilement M. Auzéau, le commissaire du quatrième arrondissement, éclaircira cette affaire.

La fillette qu'accompagnait sa mère et le sexagénaire ont été entendus dans la journée d'hier par M. Auzéau.

Les antécédents du sexagénaire sont bons.

(*Journal du Midi*, 1er juin).

La somnambule. — « C'est toi, malheureuse, dit Mlle Paquet à Julie Colson, veuve Orandin, 32 ans, qui as eu le toupet de me faire passer pour une somnambule ? »

Cette apostrophe fut lancée d'une voix rauque, le 25 mai dernier, sur le boulevard Sadi-Carnot, par une gaillarde qui n'avait rien de la Belle-au-Bois-Dormant.

« Oui », répondit Julie, qui revenait tranquillement du Havre, et se trouvait un peu surprise. Ce fut son malheur, cette franchise ingénue.

« En voilà un culot ! reprend l'autre ; eh bien ! regarde si je dors ! »

Et ce disant, la Paquet tombe comme une masse à bras raccourcis sur l'infortunée Colson, lui empoigne la chevelure, jette à terre sa victime et la bourre de coups de poing.

Ce n'était pas assez ! Arrive Dubois, l'ami intime de Mlle Paquet, qui frappe aussi dans la figure de Julie.

Ce n'était pas encore tout ! ! Survint un troisième personnage, Robert Paquet, très sage celui-ci, qui, prenant une attitude sévère, reprocha tout d'abord très noblement à son beau-frère... en perspective, son indigne conduite. Et sans doute pour appuyer ses remontrances d'un exemple frappant, mais bien en légère opposition avec ses préceptes, il posa rudement, par deux fois, ses gros souliers ferrés sur l'arrière-train de Julie.

Enfin, celle-ci s'étant relevée, s'en alla clopin-clopant, porter la nouvelle à la gendarmerie d'Harfleur.

La séance était levée !

(*Journal de Montivilliers*, 4 juin.)

Une demoiselle qui veut se marier. — Mlle G... Arséline-Zénaïde-Pauline, 35 ans, demeurant au hameau de Pringault, commune de Rânes, est hantée, semble-t-il, par l'idée du mariage. Depuis 4 mois, disent les voisins elle va, nuit et jour, dans la cour de Mme Catois, propriétaire, dans le but d'y chercher un homme qu'elle voudrait épouser. Or, il n'y a pas d'homme dans la cour de Mme Catois.

Comme ces allées et venues continuelles deviennent insupportables et que Mlle G... ne craint pas, au besoin, de donner des coups de poing et des coups de bâton, plainte a été portée contre elle.

(*Avenir de l'Orne*, 8 juin.)

Enfin nous allons donc faire pipi, enfin nous allons donc satisfaire le petit besoin... et même le gros. L'inauguration du « Pissott Chalet » a eu lieu lundi à la grande satisfaction de nos urèthres ! Ce brave Palissy lui-même, qui attend depuis si longtemps, n'a pas dédaigné de descendre de son piédestal et de lancer le jet d'inauguration ! Il l'a eu gratuit (mais non obligatoire), comme habitant depuis longtemps notre cité.

Les graves événements que nous traversons n'ont pas permis l'inauguration officielle de notre « Chalet Pissot ». Nous le regrettons vivement ; après les discours on a toujours le petit besoin, n'est-ce pas ? Et notre population eût pu jouir du spectacle de nos autorités inaugurant de leurs fils respectifs le *Comodité* dû à la tendre sollicitude de notre Conseil pour le bon entretien du canal de ses administrés.

A vous l'honneur
Monsieur le Sénateur ;
Passez
Monsieur le Député ;
Ne refusez point
Messieurs les Adjoints ;
Suivez, Messieurs les Conseillers.

Ce digne monument Pissott fait du reste le pendant du Tombeau de Sésostris (avec petite ruelle) auquel on a sacrifié un bel arbre du Square et qui a pour privilège de masquer complètement la vue des promeneurs qui avaient l'habitude de s'asseoir sur les bancs de la place verdoyante pour jouir de l'aspect du rond-point. Son artistique silhouette, qu'un syndicat dit d'initiative n'a pas même eu l'idée d'orner d'un cadran (et nous allons avoir l'heure légale !!) paraît s'orner d'une maigriotte verdure destinée à le mettre dans le ton de la verdure d'alentour.

Nous apprenons que le Président de la République va présenter prochainement un décret ainsi conçu :

Article unique. — La Station du Tramway, dite Bassompierre, prendra désormais le nom de halte Pissot.

Ouvrons nos canaux et vive notre Conseil !

(*Progrès de la Charente-Inférieure*, 9 juin.)

Si quelques-uns d'entre vous, chers lecteurs, hésitaient à comprendre l'efficacité de la Méthode naturelle et les services que rend l'analyse des urines, ils sont maintenant édifiés par cette lettre. Les analyses avaient en effet décelé une énorme quantité de *sucre* dans les urines de l'abbé Cayre. C'est donc grâce à ce puissant *Périscope* que j'ai pu lui appliquer le régime et le traitement qui lui convenaient et qui l'ont *guéri*.

(*Croix de l'Orne*, 4 juin.)

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Le nouvel Emprunt national.

Le décret fixant les modalités du nouvel emprunt 5 o/o a paru au *Journal Officiel* du 8 septembre.

La souscription publique qui sera ouverte le 5 octobre 1916 sera close à une date qui sera fixée ultérieurement mais qui ne pourra dépasser le 29 du même mois.

Le nouvel emprunt sera offert au prix de 88 fr. 75 pour 5 francs de rente libérée avec jouissance à partir du 16 août dernier.

Le premier coupon à détacher arrivant à échéance le 16 novembre, c'est-à-dire quelques jours seulement après la clôture de l'emprunt, il a paru préférable, dans le but d'éviter un dérangement aux souscripteurs, de payer ce coupon le jour même de la souscription. De cette façon, la somme nette à verser par 5 fr. de rente libérée est ramenée à 87 fr. 50.

Tout comme pour l'emprunt de l'an passé, les versements échelonnés seront admis pour les souscriptions en numéraire, dont l'acquittement se fera en trois termes.

Voici les échéances :

1° En souscrivant.....	15 fr. »
2° Le 16 décembre 1916.....	23 fr. 75
3° Le 16 février 1917.....	25 fr. »
4° Le 16 avril 1917.....	25 fr. »

Aux choix des souscripteurs, les titres seront au porteur, mixtes ou nominatifs.

Il ne sera pas inscrit de rentes 5 o/o pour une somme inférieure à 5 francs.

Les arrérages sont fixés aux dates suivantes : 16 novembre, 16 mai et 16 août de chaque année.

Les souscriptions pourront être acquittées :

En numéraire (espèces, billets de la Banque de France ou de la Banque de l'Algérie, mandats de virement, chèques adressés à la Caisse centrale) ;

En bons de la Défense nationale souscrits ou renouvelés avant le 1er octobre 1916 ;

En obligations de la Défense nationale ;

En titres de rentes 3 1/2 amortissables libérés avant le 31 janvier 1915 on admis au bénéfice de l'article 12 de la loi du 31 mars 1915.

Les souscriptions seront reçues dans toutes les caisses publiques, dans toutes les recettes des postes et des télégraphes, dans tous les établissements de facteur-receveur ainsi qu'aux guichets des caisses d'épargne ordinaires.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

STATIONS THERMALES

Vichy, Aix-les-Bains, Evian-les-Bains, Vals-les-Bains, Allevard, Besançon, Thonon, Saint-Gervais-les-Bains, etc.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR COLLECTIFS

2e ET 3e CLASSES

Valables : 33 jours, avec faculté de prolongation, délivrés du 1er septembre au 15 octobre dans toutes les gares du réseau P.-L.-M. aux familles d'au moins deux personnes voyageant ensemble.

Minimum de parcours simple : 150 kilomètres.

Prix : La première personne paie le tarif général, la deuxième personne bénéficie d'une réduction de 50 o/o, la troisième et les suivantes d'une réduction de 75 o/o.

Arrêts facultatifs.

Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.